

120 D 686 ¹/₂

P.-P. RUBENS

CORRESPONDANCE

TRADUITE ET ANNOTÉE PAR

PAUL COLIN

II

CHRONIQUE DE FLANDRES (1625-1629)



BIBLIOTHEQUE DIONYSIENNE

LES ÉDITIONS G. CRÈS & C^{IE}

P A R I S

19134

DU TRADUCTEUR

Notes sur l'Impressionnisme (Crès et C^{ie}, éd., 1919).

Allemagne, 1918-1921 (Rieder, éd., 1923).

Van Gogh (Rieder, éd., 1925).

James Ensor (G. Kiepenheuer, 1922).

Romain Rolland (Van Loghum et C^{ie}, 1921).

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME BIBLIOTHÈQUE

BENVENUTO CELLINI. — Mémoires (trad. Beaufreton) (2 vol.)

EUGÈNE DELACROIX. — Œuvres littéraires (2 vol.)

CHARLES BAUDELAIRE. — Variétés critiques (2 vol.)

AMAURY DUVAL. — L'Atelier d'Ingres.

Th. SILVESTRE. — Les Artistes français.

POUR PARAÎTRE DANS LA MÊME BIBLIOTHÈQUE

EUGÈNE DELACROIX. — Journal (texte intégral).

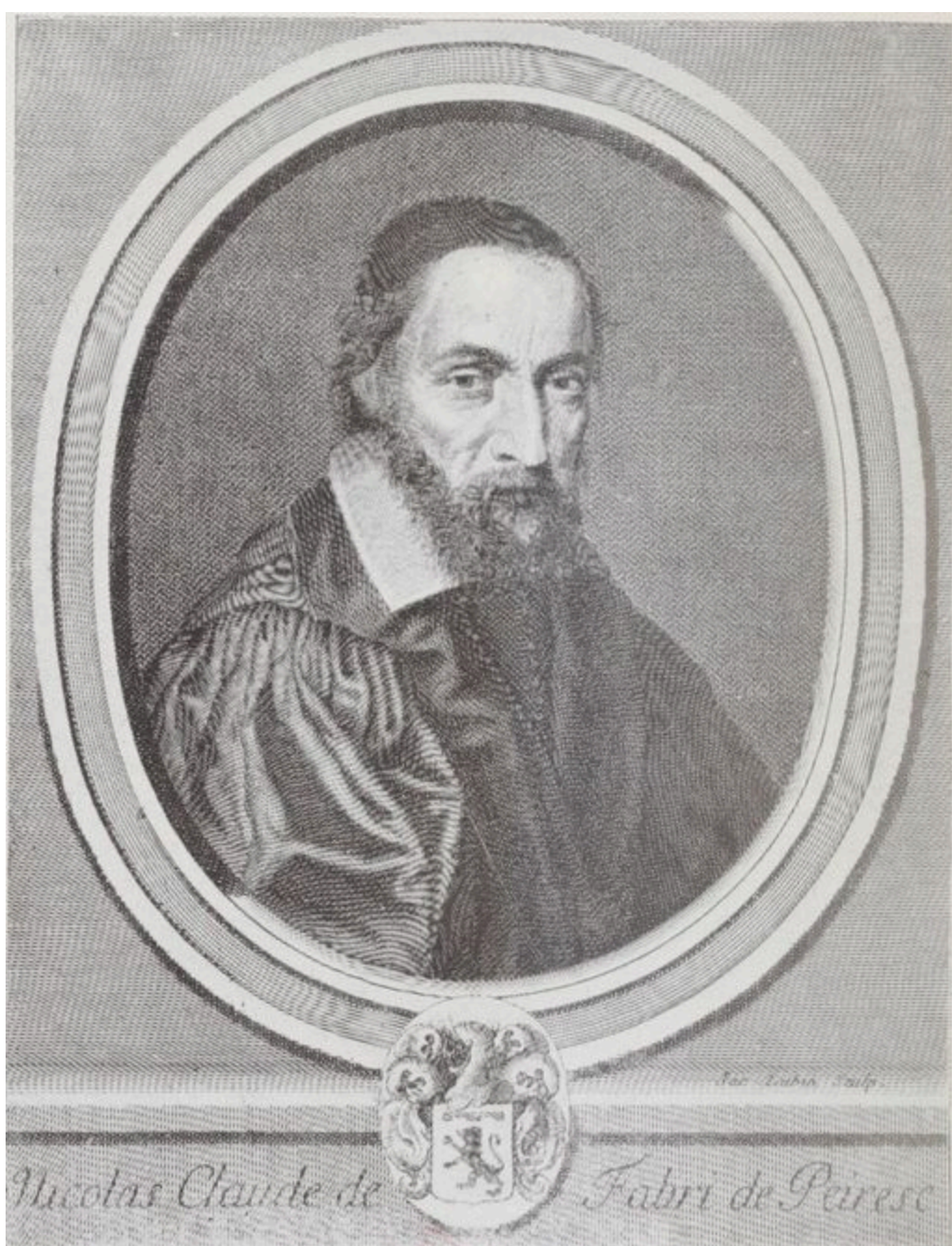
LORENZO Ghiberti. — Mémoires.

F. GOYA. — Correspondance.

MICHELET. — Triomphe de Prométhée

DIDEROT. — Essai sur la Peinture.

DIDEROT. — Salons choisis.



P.-P. RUBENS

CORRESPONDANCE

TRADUITE ET ANNOTÉE PAR

PAUL COLIN

II

CHRONIQUE DE FLANDRES (1625-1629)



BIBLIOTHEQUE DIONYSIENNE

LES ÉDITIONS G. CRÈS & C^{IE}.

P A R I S

Copyright by Les Éditions G. Crès et C^{ie}, 1927.

INTRODUCTION

Le second volume des Lettres de Rubens est d'une beaucoup plus grande unité que le premier. Unité intérieure, puisque le sujet reste constant, et unité de composition, puisque toute la correspondance est adressée à trois personnages : Peiresc, Valavez et Pierre Dupuy.

Le sujet : c'est la chronique des Pays-Bas durant les années 1625 à 1629. Quelques lettres, seulement, débordent ces limites, mais elles ont été accueillies dans ce second volume, eu égard à leurs destinataires.

J'ai à plusieurs reprises insisté sur l'importance des relations personnelles dans l'histoire politique du XVII^e siècle. J'ai dit que l'amitié imposait alors des devoirs d'information que l'absence de nouvelles objectives et impersonnelles rendait inéluctables. Je ne reviendrai pas autrement sur cet aspect tout particulier de la vie et des relations épistolaires de cette curieuse époque, où l'esprit européen était en révolution, et où les peuples, qui avaient achevé leur adolescence nationale, commençaient leurs expériences de groupement et d'union.

Mais la grande centaine de lettres qui composent ce volume ne sont pas seulement un éloquent exemple de ces amitiés du XVII^e siècle, mais aussi le plus précieux des documents historiques. Car ce n'est pas à la légère que j'ai employé ce mot de chronique : la correspondance de Rubens, avec ses partis pris, ses traductions osées, ses vantardises et ses indiscretions, est un modèle du genre ; à mi-chemin entre l'anecdote (ou, du moins, la « petite histoire ») et la précision, entre le commérage et la politique, entre le roman et le drame, elle témoigne d'une réelle connaissance des hommes, d'une intelligence honorable, mais trop passionnée pour être toujours lucide, et d'une faculté de critique, voire de dénigrement, infatigable.

L'époque que cette correspondance commente est intéressante. L'Europe est en guerre. Dix armées sont en campagne, vingt provinces ravagées, et tous les trésors à sec. Pourtant il faudra attendre vingt ans avant que la paix intervienne ; mais pour la première fois, cette paix sera continentale et signée par les plénipotentiaires de tous les pays du vieux monde ; divisée en

plusieurs traités, elle échafaudera, pour la première fois, un équilibre international, et aussi une assurance réciproque contre le retour de la guerre. Westphalie, 1648 ; Vienne, 1816 ; Paris, 1919 : l'histoire se répète, et manque vraiment d'imagination.

Au moment où Rubens noue ses relations avec ses amis, la guerre se concentre en Allemagne et dans les Pays-Bas, et dans certains milieux, on cherche à la localiser, sinon à l'enrayer. Nous assistons, dans les lettres de notre peintre, aux efforts des pacifistes et aux faits de guerre qui ensanglantent — parcimonieusement, d'ailleurs — les Pays-Bas.

Une dernière remarque : Rubens est francophobe. Toute sa politique personnelle est d'amener l'Espagne à se réconcilier avec l'Angleterre pour combattre, vaincre et humilier S. M. Très Chrétienne. Les faveurs dont la Cour de Paris l'a comblé ne comptent pas pour lui, et la guerre contre la France semble être un de ses axiomes. Ne va-t-il pas jusqu'à souhaiter la paix entre l'Espagne et les Provinces-Unies (les hostilités entre elles compliquent la conclusion d'une alliance entre Madrid et Londres), c'est-à-dire entre catholiques et protestants, pour être plus fort contre les Français ? Or toutes les lettres qu'on va lire sont adressées à des Français, et si ceux-ci veulent faire usage des renseignements qu'il leur donne (et cela leur serait d'autant plus facile qu'ils sont, Dupuy surtout, des amis personnels de Louis XIII) ils ne manqueront pas d'être de précieux informateurs pour leur Roi. Peiresc, seul, — la correspondance de Rubens en fait foi — souffrira de cet état de choses, et à plusieurs reprises suspendra ses relations avec l'Anversois dont l'amitié pouvait être compromettante pour lui. Mais de tels scrupules ne semblent pas avoir effleuré Rubens, et chacun peut, selon la tournure de son esprit, l'en blâmer ou l'en louer. Il n'y a là, en tous cas, qu'un phénomène courant au XVII^e siècle : les citoyens des nations en guerre n'ont aucune peine à obtenir des passeports pour voyager chez l'adversaire, et on continue à faire du commerce pendant les batailles et les sièges. C'est à peine si, entre ennemis, on n'entretient pas des Ambassadeurs. Au surplus, on change si vite de camp, les alliances se nouent et se dénouent si aisément, qu'on aurait difficile à montrer, sur ce point, une sévérité rigoureuse.

Voici, donc, la Chronique des Pays-Bas, pendant les années 1625 à 1629, telle que Rubens l'écrivit pour ses amis Peiresc, Valavez et Pierre Dupuy.

P. C.

LETTRES A PEIRESC

De tous les correspondants de Rubens, quelques-uns, comme l'ambassadeur Dudley Carleton, l'aventurier Gerbier et le comte-duc d'Olivarez, offrent peut-être, au point de vue pittoresque et psychologique, un Plus vif intérêt. Mais Peiresc est certainement le Plus remarquable et le plus grand. Il est, en effet, une des figures les Plus attachantes non seulement de la Renaissance française, mais de toute l'histoire des Lettres, et c'est à quelques hommes comme lui que l'Humanisme doit sa gloire.

Peiresc est l'humaniste par excellence, l'humaniste-né. Ses études le conduisirent dans tous les pays de l'Europe occidentale, et dans toutes les universités célèbres qui formaient sa parure. Partout il se lia d'amitié avec des savants, des artistes, des philosophes, si bien qu'une fois rentré dans sa Provence natale, il entretenait des relations épistolaires suivies avec tous ceux qui, à cette époque, faisaient métier d'élargir les connaissances humaines. Il est inutile d'ajouter que Peiresc parlait, outre le grec et le latin, toutes les langues d'Europe, et mettait sa coquetterie à les écrire et à les manier avec une égale aisance.

Il est impossible de raconter la biographie d'un homme qui s'attacha, semble-t-il, à n'en pas avoir. Dépourvu, à un point inouï, de toute ambition politique, méprisant la vie mondaine, la fréquentation de la Cour et les attractions des grandes villes, il ne quitta plus sa province, une fois son tour d'Europe achevé, et remplit avec exactitude les fonctions, somme toute médiocres, de conseiller au Parlement d'Aix, — fonctions traditionnelles dans sa famille. Il avait étudié le droit, et, semble-t-il, sans enthousiasme, à Padoue et à Montpellier, et il rendit la justice pendant vingt-cinq ans avec indifférence et sérénité.

Mais quand il mourut, le 24 juin 1637, à peine âgé de 57 ans, il laissait une des Plus admirables bibliothèques qu'un homme ait jamais formée, des collections d'antiquités, de médailles, d'intailles, de gravures et de tableaux, et une documentation unique dans toutes les branches de l'histoire naturelle. Et reprenant la vieille formule trop usée, on peut dire de lui que rien d'humain ne lui était étranger.

Travailleur acharné et qui avait su s'entourer d'une organisation minutieuse. Et par-dessus tout, esprit passif, curieux de tous les spectacles, de toutes les sciences et de toutes les expériences : le seul défaut de cet homme fut d'être doué d'une faculté de création, sinon de restitution, médiocre, d'être resté, malgré toute son intelligence, un amateur. Mais cela, n'est-ce pas aussi un des phénomènes, un des caractères de l'Humanisme ? La Renaissance a engendré une pléiade de savants spécialisés, de philosophes et d'artistes qui étendirent le cercle des connaissances ; mais tous ceux qui visèrent à être des esprits universels furent les victimes de leur discipline de travail. Du moins Peiresc sut-il éviter le piège que lui tendait son érudition ; il n'ambitionna pas la gloire précaire du polygraphe, et se garda bien de vulgariser les sciences qui le passionnaient.

Comment Rubens devint-il l'ami de Peiresc, ce noble de province qui vivait à Aix, sans entrée à la Cour, sans ambition dans les affaires de l'État, et sans esprit d'intrigue ? Il semble que ce soit Gevartius qui les mit en rapport vers 1620, c'est-à-dire après le retour à Aix de Peiresc. Car il est bien certain — contrairement aux suppositions de Plusieurs auteurs — que Peiresc et Rubens ne se connurent pas pendant le voyage aux Pays-Bas du premier, à l'époque où il passa plusieurs mois à Louvain puis à Leyde, et où il traversa Anvers.

La correspondance fut assez suivie au début — les lettres de Rubens sont perdues, mais les réponses de Peiresc existent et en font foi — mais elle se ralentit après 1623, c'est-à-dire après que Rubens et Peiresc se fussent rencontrés — pour la première et dernière fois — à Paris. Le peintre préféra correspondre alors avec Valavez et Pierre Dupuy, et on peut croire que Peiresc fut quelque peu choqué par les ambitions politiques de son correspondant et le caractère très superficiel de ses connaissances. Il continua à le traiter en ami, mais son amitié se fit presque théorique, et ne se manifesta plus que de loin en loin.

La première lettre de Rubens à Peiresc (la première qui nous soit parvenue, car, comme je l'ai dit à l'instant, nous n'avons que les réponses de Peiresc pour toute la première période de leurs relations) a été écrite en juillet 1623. C'est une des lettres les plus célèbres du peintre, l'une de celles qui, depuis le XVIII^e siècle, ont été le plus fréquemment publiées, commentées et reproduites, et elle offre, d'ailleurs, un considérable intérêt.

Très cher Monsieur,

Je n'ai jamais vu, de toute ma vie, chose de meilleur goût que les précieuses pierres que V. S. m'a envoyées. Elles sont, pour moi, d'un prix inestimable, et très supérieures à mes vœux les plus débridés ; mais il n'entre pas dans mes vues de les accepter et de priver V. S. d'objets d'un tel prix. Que V. S. me croie si je Lui dis que je les Lui renverrais dès aujourd'hui, par le même courrier, si je ne redoutais pas qu'à l'arrivée de ma lettre, Elle ne fût en voyage. Ainsi je crains qu'elles ne s'égarerent en Son absence, et dans toute cette agitation provoquée par la crainte de la contagion ² et par la fuite de tant d'amis. Je me résous, donc, à les garder chez moi comme un dépôt précieux en attendant le premier voyage que Dieu me permettra de faire vers Paris. A ce moment-là, je ne manquerai pas de moyens de les faire remettre à V. S. en mains propres — du moins, je l'espère — ou sinon par une voie très sûre. En tout état de cause, j'enverrai à V. S. vers la fin de septembre prochain les empreintes très minutieusement prises, afin que V. S. puisse s'en servir. Quant à la grande générosité de V. S. — je dirai même à sa prodigalité — je lui rends mille grâces, et j'admire beaucoup à quel point l'amitié peut La conduire, Elle si passionnée pour les belles choses, à se priver pour moi de pièces aussi rares.

J'ai pris soin d'envoyer à V. S. le plan du Mouvement Perpétuel. Il est très précis et vise à Lui communiquer loyalement le secret de cette machine. D'ailleurs, quand V. S. sera rentrée en Provence et aura tenté l'expérience, je m'engage, au cas où celle-ci ne réussirait pas, à résoudre toutes les difficultés. D'autre part, il n'est pas impossible (sans que je puisse l'affirmer avec certitude) que je puisse décider mon collaborateur à construire un instrument complet dans sa caisse ; je feindrais de vouloir le garder près de moi, dans mon cabinet secret, mais en fait, si je pouvais ainsi l'obtenir, j'en ferais don très affectueusement à V. S. Il y aurait bien des moyens de le faire transporter sans péril en Provence ; j'utiliserais, dans ce

cas, un marchand qui pourrait remettre le colis à un agent de V. S. à Marseille³.

Quant au petit miroir, j'en parlerai aussi à mon collaborateur pour voir s'il nous serait possible d'en fabriquer un qui agrandirait davantage, et qui serait d'un volume plus réduit et plus susceptible, par conséquent, d'être envoyé au loin. Je suis, en tant de choses et à un tel point, l'obligé de V. S. que je voudrais pouvoir trouver un moyen de Lui être, selon mes forces, agréable à mon tour. Le temps ne me permet pas de remercier V. S. comme il conviendrait pour tous Ses bons offices auprès de M. de Loménie, de l'Abbé et des autres amis, et aussi pour la vengeance que V. S. a tirée en déchirant, comme à la pointe du poignard, l'âme balourde et brutale de Chiaducq⁴, car il mérite bien de porter avec lui cette souffrance-là, juste châtiment de sa discourtoisie.

Mais pour en revenir à nos pierres, je dirai à V. S. que la diva vulva aux ailes de papillon me plaît beaucoup, mais je n'arrive pas à me rendre compte de ce qui s'interpose entre l'autel et l'orifice de cette vulve renversée. Peut-être pourrai-je mieux le voir quand j'en aurai pris l'empreinte, mais j'ai eu tellement de choses à faire aujourd'hui, que je n'ai même pas pu la prendre en cire d'Espagne. La raison pour laquelle la vulve est comparée à un limaçon m'échappe complètement, à moins, peut-être, que ce ne soit une allusion à la coquille non seulement spacieuse, mais capable de se modifier selon son locataire, — ou au fait que le limaçon est un animal visqueux et humide. Et cornua possent comparari cristœ qum (sic) videntur utrinque exerere cunni cum pruriunt, haec tecum libere et forte non infaceta sed spurca nimis. Mais j'y penserai encore et tout à mon aise. Au premier abord, je n'avais pas trouvé l'inscription qui m'est si chère et que j'attendais, Divus magnus majorum pater. Elle se trouve sur le revers de la cornaline, et je l'ai bientôt trouvée, et non sans une grande joie.

Je regrette bien de ne pas comprendre les lettres ou les signes G. G. G. S V. qui se trouvent sur le bord inférieur de la Victoire de Nicomède. Mais je regrette plus encore de ne pouvoir pas parler plus longuement de toutes ces choses avec V. S. Malheureusement il se fait tard, et j'ai là plusieurs amis qui m'attendent pour souper.

Je suppose que le coffret avec les médailles de V. S. et la caisse avec les marbres dont je ferais volontiers cadeau à quelque ami, ont été remis à M. Frarin. A notre retour, nous verrons, avec l'aide de Dieu, ce que nous pouvons en faire. En attendant, je me recommande très humblement aux

bonnes grâces de V. S., et de tout cœur je Lui baise les mains, à Elle et à M. de Valavez, priant le Ciel de réserver à V. S. un voyage heureux.

Chaque jour me paraît une année, tellement je suis anxieux d'apprendre que V. S. a quitté Paris et s'est mise à l'abri de la contagion. Dans un tel cas, la fuite est le remède le plus efficace.

Je ne manquerai pas de rendre à l'Abbé tous les services dont il est digne.

La Messalina m'est chère. Je crois, pourtant, qu'elle a été quelque peu avilie par l'agrandissement.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 3 août 1623.

2 ⁵

Très illustre et cher Monsieur,

Tellement d'affaires m'ont submergé aujourd'hui qu'il m'est impossible de répondre à l'excellente lettre de V. S. comme elle le mérite, sed summa sequar fastigia rerum, et il faudra remettre le restant au prochain courrier ordinaire.

En ce qui concerne les camées, je continue à être infiniment reconnaissant à V. S. mais aussi à être décidé à les Lui restituer un jour. En attendant, je Lui adresserai les empreintes. Je ne me souviens pas d'avoir vu, dans ma vie, un seul objet qui éveillât autant ma satisfaction.

Le décret de l'Inquisition promulgué contre les Basilidiens ⁶ de Séville est introuvable ici, où on n'en a reçu, à ma connaissance, qu'un seul exemplaire ; je ferai néanmoins de mon mieux pour me le procurer. La secte de la Rose-Croix d'Amsterdam est déjà ancienne, et je me souviens d'avoir lu, il y a trois ans, un petit livre édité par leur compagnie et qui racontait la vie et la mort glorieuse — et mystérieuse — de leur premier chef de file ; on y trouvait aussi les statuts et les règles de leur ordre, qui ne m'a pas

semblé plus sérieux qu'une confrérie d'alchimistes se prétendant en possession de la pierre philosophale. Ce n'est, d'ailleurs, qu'une vulgaire imposture.

Quand je songe à la collection de M. Golii, je suis encore tout bouleversé, et je souhaite bien du plaisir à M. Fontané, qui s'est découvert le courage de l'acheter. Il me serait assez agréable d'avoir, à l'occasion, le dessin du miroir, si la copie s'en trouve à Rome chez M. Aleandro ; quant au sistre, je crois qu'on le trouvera plus facilement. M. Cobergen est en route pour ses affaires du côté de Bergues Saint-Winnoc en Flandre, et il ne reviendra pas ces temps-ci.

L'histoire de Paul Parent me paraît absurbe et sans queue ni tête. Hoc enim est insanire quam delirare. Qu'il s'éclipse, lui, ses hardes et son Chaduc ; en voilà deux qu'on pourrait attacher ensemble à un coche, en guise de bœufs ! Je regrette seulement toutes les peines que cette canaille a infligées à V. S., et qu'Elle a acceptées par affection pour moi.

J'aurais eu grand plaisir à adresser dès aujourd'hui à V. S. les vieilles épigrammes latines inédites qu'Elle souhaite, mais M. Gevartius est absent. Il s'est rendu à Bruxelles pour baiser les mains du Cardinal della Cueva ⁷, son patron, mandé à Rome par la faction des Espagnols afin de s'assurer une voix de plus. Cela prouve que le conclave durera longtemps encore, puisqu'il ne part pas en poste, et qu'il pense arriver encore à temps, la majorité n'étant pas réalisée per scrutinium.

Le Marquis Spinola part aujourd'hui ou demain pour Maestricht, où se trouvent les dépôts d'armée ; pourtant, il cherche encore à négocier une trêve, en sous-main.

Le manque de temps m'interdit de dire davantage à V. S. Je baise donc de tout cœur Ses mains, et celles de Son frère, M. de Valavez, priant Dieu de procurer à V. S. un très bon voyage.

De V. S. très illustre, l'affectueux serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 10 août 1623.

Cette lettre est séparée de la suivante par un délai de plusieurs mois. C'est qu'une ou deux missives, dont la correspondance de Peiresc signale l'existence, sont aujourd'hui perdues. C'est aussi que Rubens a commencé

de correspondre avec le frère de Peiresc, Valavez, et qu'il va insensiblement cesser d'écrire à son illustre ami.

On lira avec d'autant plus d'intérêt la lettre suivante qu'elle parle des fêtes dont la Cour de France vient d'être le théâtre, en l'honneur du mariage de la sœur du Roi avec le Roi d'Angleterre. Le peintre, en effet, s'est rendu à Paris en février 1624 pour achever et placer les tableaux qui lui ont été commandés par Marie de Médicis. Vis-à-vis de Peiresc, resté à Aix, il joue le rôle de l'homme de Cour, informé de tout, et entraîné dans une vie frénétique et compliquée.

3⁸

Cher et illustre Ami,

Madame, Sœur du Roi, a épousé hier (Note marginale : 11 mai) le Duc de Chevreuse, procureur du Roi d'Angleterre, avec toute la pompe requise, et par le ministère du Cardinal de la Rochefoucauld. V. S. en apprendra les détails par les relations manuscrites et imprimées auxquelles je La renvoie, car, pour dire vrai, l'accident survenu à Son frère, M. de Valavez, m'a enlevé tout plaisir. Nous nous trouvions ensemble, dans la même tribune, réservée aux Anglais de la suite des Ambassadeurs. (Note marginale : Nous avons obtenu, grâce aux démarches de M. de Valavez, une place dans cette tribune très bien située, puisqu'elle se trouvait juste en face de la tribune dans laquelle se passait la cérémonie.) Beaucoup de gens y étaient montés. Tout d'un coup, le plancher de bois céda sous le poids énorme de cette foule, et je vis le frère de V. S., à ma grande terreur et à mon vif chagrin, tomber avec tous les autres. Il se trouvait à côté de moi, mais je me tenais, moi, à l'extrémité de la tribune voisine, et j'y restai sain et sauf, ut solemus aliquando duobus sellis sedere. J'eus exactement le temps de retirer ma jambe de la tribune qui s'effondrait sur celle qui restait debout. Mais

impossible, sans sauter dans le vide, de quitter celle-ci. Impossible, par conséquent, de voir le frère de V. S., ni d'avoir de Ses nouvelles, de savoir s'il était blessé ou non. J'ai dû rester — dans quelle angoisse ! — jusqu'à la fin de la cérémonie. M'étant enfui, ensuite, dès que je le pus, je trouvai M. de Valavez chez Lui, blessé au front. J'en fus d'autant plus irrité que de tous ceux qui sont tombés, soit une bonne trentaine, environ, aucun n'est blessé ni même sérieusement contusionné. L'os du crâne n'est pas brisé ; la chair seule est atteinte, et s'il n'y avait pas de déchirure autour de la plaie, je crois qu'en peu de jours celle-ci serait cicatrisée ; du moins, comme les déchirures touchent à la plaie, pourra-t-on sans danger expulser les humeurs par la même ouverture. Grâce à Dieu, je l'ai trouvé sans fièvre, ayant eu recours aussitôt aux bons remèdes pour prévenir les complications : saignée et clystères. C'est pourquoi j'espère que dans quelques jours il sera de nouveau en bonne santé. Ce qui l'ennuie le plus, c'est que cet accident soit ainsi survenu au moment de l'arrivée du Nonce ⁹ ; il se demande s'il pourra, suivant le désir de V. S. et le sien, le saluer, lui et les gens de sa suite. On ne peut pas savoir encore le jour précis de l'entrée du Nonce à Paris. Il est seulement certain que samedi dernier, 10 mai, il est arrivé à Orléans et qu'il y a logé, et qu'il logera le 13 à Étampes. Le voyage du Nonce est attristé par de mauvais présages, et en particulier, par la ma ladie foudroyante, à peine arrivé à Paris, où il le précédait, de l'oncle du Nonce, M. Magalotti ; les médecins désespèrent de le sauver ; ils n'ont pu vaincre sa fièvre ni par des prises de sang ni par tous les autres remèdes. Quant à moi, si M. de Valavez n'est pas sur pieds, bientôt, je ne pourrai, faute d'un introducteur, avoir le plaisir d'offrir mes hommages à tous les gens de qualité dont V. S. me donnait la liste dans Sa lettre, et qu'Elle me peignait avec les belles couleurs qui lui sont propres. Je pense surtout à M. Aleandro ¹⁰ de, qui V. S. (Note marginale : avec sa grande modestie) me disait qu'Elle avait appris en peu de temps beaucoup de choses très importantes, qu'en vérité Elle n'ignorait sans doute pas ; pour moi, par contre, si je pouvais arriver à Lui parler dans l'intimité, je pourrais m'instruire beaucoup et rectifier beaucoup de jugements erronés. Ce serait aussi pour moi un bien grand plaisir de pouvoir baiser les mains de M. le Chevalier del Pozzi et de M. Doni ¹¹, qui jouissent tous deux d'une si grande réputation à cause de leur science de l'antiquité et de leur culture étendue.

Quant à mes propres affaires, je ne suis pas sans inquiétudes. Elles souffrent du trouble des affaires de l'État. Car je ne peux pas, dans l'orage

politique actuel, attirer l'attention sur moi sans encourir le reproche de fatiguer et d'importuner la Reine. Dans ces conjectures, je m'emploie de mon mieux à obtenir la liquidation de mon compte avant le départ de la jeune mariée pour l'Angleterre, c'est-à-dire avant la Pentecôte. La Reine Mère et la Reine l'accompagneront jusqu'à Boulogne, et le Roi jusqu'Amiens. Je sais, d'ailleurs, que la Reine Mère est très contente de mon travail. Elle me l'a répété à plusieurs reprises, et le répète à qui veut l'entendre. Le Roi m'a fait l'honneur de venir visiter la Galerie. C'était la première fois qu'il mettait les pieds dans ce palais dont la construction remonte à environ seize ou dix-huit ans. (Note marginale : je me trouvais précisément au lit, blessé par un bottier qui m'avait estropié en m'essayant une nouvelle chaussure. J'y suis resté dix jours, et aujourd'hui encore, quoique pouvant monter à cheval, je me ressens beaucoup de cette blessure, qui me vaut des souffrances vives et lancinantes.) S. M. s'est montrée très satisfaite de mes tableaux ; tous ceux qui assistaient à la visite me l'ont, du moins, certifié, et en particulier M. de Saint-Ambroise, qui commentait les œuvres, modifiant leur sens, quand il le fallait, avec beaucoup d'adresse. Je crois avoir écrit à V. S. qu'on a supprimé le tableau qui représentait la Reine quittant Paris, et que je l'ai remplacé par un autre, montrant les splendeurs de sa Régence et l'efflorescence du Royaume à cette époque. On y voit aussi la Résurrection des Sciences et des Arts grâce aux libéralités et à la munificence de S. M., que j'ai représentée assise sur un trône éclatant et tenant à la main des balances où sa prudence et sa justice tiennent le monde en équilibre. Ce sujet n'a rien à voir avec la raison d'État, et ne s'applique à personne en particulier ; il plaît beaucoup, et je suis persuadé que si on s'en était remis complètement à moi, les autres sujets n'auraient soulevé ni scandale ni critiques. (Note marginale : C'est tardivement que le Cardinal s'est aperçu de ceci, et il a été fort ennuyé quand il a vu qu'on prenait les nouvelles toiles de mauvaise part). J'ai l'impression qu'on se heurtera à de très grosses difficultés quant aux sujets de l'autre Galerie, qui devraient, cependant, être faciles à faire et ne créer aucun incident. Le thème est si riche et si fécond qu'il devrait suffire à dix galeries, mais le Cardinal de Richelieu, bien que je Lui en eusse soumis par écrit le plan succinct, est si absorbé par les affaires du Gouvernement qu'il n'a pas eu le temps de jeter un seul coup d'œil sur mes notes. C'est pourquoi je suis résolu à m'en aller dès que j'aurai pu obtenir la liquidation de mon compte, et de leur laisser, à lui et à M. de Saint-Ambroise, le soin de m'aviser de leurs décisions, même

si celles-ci bouleversent complètement mes projets, d'après leur bon plaisir, et selon leurs habitudes. J'apprendrai leurs conclusions dans un an, sans doute, à Anvers.

En somme, j'étouffe ici, et il se pourrait bien, si on ne met pas à me payer la ponctualité que j'ai mise moi-même à servir la Reine Mère, que je n'y revienne pas facilement. Ceci en confidence, et entre nous. Pour dire vrai, d'ailleurs, je ne peux pas me plaindre de S. M., qui a des excuses très sérieuses pour tous les ennuis qui sont arrivés. Mais le temps passe, et je reste loin de chez moi, ce qui n'est pas sans me causer des dommages.

De Belgique, je suis à peu près sans nouvelles. Le siège de Bréda continue sans incidents, ainsi qu'on me le dit dans des lettres du 6 mai. Je pense, quant à moi, que les choses ne s'éterniseront pas ainsi, les deux partis étant trop puissants et trop près l'un de l'autre. Pour finir, je me recommande aux bonnes grâces de V. S., et je Lui baise les mains de tout cœur.

De V. S. très illustre, le serviteur fidèle,

Pierre-Paul RUBENS.

Cet accident survenu au frère de V. S. m'a frappé comme s'il m'était arrivé à moi-même. Car, en toutes circonstances, il ne s'est jamais lassé de me faire bénéficier de ses bons offices, dans les petites et dans les grandes choses, et on ne pourrait rien espérer de plus de son propre frère.

Paris, dans la chambre du frère de V. S., 13 mai 1625,

Nouvel intervalle de près de trois ans. Il est probable que, pendant cette période, Rubens écrivit plusieurs lettres à Peiresc, mais aucune ne nous est parvenue. Mais il est certain que leurs relations s'étaient fort ralenties, et que Rubens consacrait tous ses loisirs à correspondre avec Pierre Dupuy. C'est par le truchement de celui-ci que le conseiller au Parlement d'Aix et le peintre d'Anvers s'exprimèrent leur persistante sympathie.

Très cher Monsieur,

Depuis ma dernière lettre, j'ai encore réfléchi au sujet de la peinture antique ¹³ trouvée dans les jardins de Vitellius. Je me la suis remémorée le mieux possible, et je crains d'avoir induit V. S. en erreur. La mariée, en effet, est vêtue d'une très grande robe blanche, un peu jaunie ; elle est bien campée, sous la cape qui la couvre jusqu'aux pieds, dans une attitude de recueillement et de mélancolie. La femme à côté d'elle est demi-nue, et porte pour tout vêtement une robe violette. Quant au lit nuptial, il est orné de fleurs. Si mes souvenirs sont exacts, il y a aussi près de la mariée, mais un peu à l'écart, une vieille femme qui semble être une servante, et qui tient le scaphio et un petit panier, très probablement à l'intention de la mariée. Je crois me souvenir, à la réflexion, que les spécialistes de Rome voyaient dans le jeune homme à moitié nu et couronné de fleurs, le marié qui impatiens morœ tanquam ex insidiis sponsam respicit, et quid colloquantur mulieres auscultat. Quant aux trois femmes qui sont près de l'autel, deux portent des auréoles, si je me souviens bien, et l'autre une mitre. Mais je n'ai plus les détails présents à la mémoire ; je suppose seulement que ce sont des déesses qui président au mariage et à la génération. L'une doit être la Reine, Junon, que je n'ai, d'ailleurs, jamais vue couronnée de la sorte, et l'autre Lucina, nam radii procul dubio lucem significant et ipsa Luna etiam suum lumen a radiis solaribus mutuatur. Du groupe qui se trouve de l'autre côté du lit, en pendant à celui du sacrifice, j'ai parlé à V. S. dans ma lettre précédente. Tout cela, d'ailleurs, je ne peux le dire que confusément, memoriter et ex tempore. Mais si V. S. veut bien me faire envoyer un dessin, qui, pour me permettre de juger, devrait être colorié et bien fait, je pourrai sans doute Lui donner un avis plus net et assis sur de meilleures bases.

Pour finir, je baise de tout cœur les mains de V. S., et je me recommande à Ses bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 19 mai 1628.

Rubens est parti pour l'Espagne, à la fin d'août 1628. Installé à Madrid, et tandis qu'il poursuit les négociations en obéissant à sa francophobie bien connue, il met de l'ordre dans ses idées et écrit à ses amis à qui il avait, tout d'abord, caché son voyage. Il est poussé, peut-être, par un souci de documentation, et il désire être renseigné sur l'opinion publique française. Sa lettre à Peiresc a, du moins, l'allure d'une reprise de contact très calculée.

5¹⁴

Très cher Monsieur,

Il me semble que je n'ai plus rien appris de V. S. depuis mille années. Je viens de me rendre en Espagne, et c'est ce déplacement que la Sérénissime Infante m'a ordonné de faire à toute vitesse et sans rien dire à personne, qui a interrompu notre correspondance. On ne m'a pas autorisé à voir un seul ami, ni même le Chargé d'Affaires de Flandre, ni même l'Ambassadeur d'Espagne à Paris. Il m'a vraiment été très pénible de traverser de la sorte une ville qui m'est chère sans pouvoir baiser les mains de Messieurs Dupuy et Saint-Ambroise ni de mes autres patrons, et je pourrais difficilement exprimer mon dépit en termes assez forts. Je ne prétends pas connaître les secrets d'État et je sais que le Roi d'Espagne avait ordonné que je fasse la route en poste, mais je suppose que la Sérénissime Infante, qui sait toutes

mes obligations envers la Reine Mère de France, craignait que je fusse retenu plusieurs jours à sa Cour.

Ici, comme partout ailleurs, je m'occupe de peindre, et j'ai déjà fini le portrait équestre de S. M. Il l'a beaucoup apprécié et il m'a paru connaître parfaitement les choses de la peinture. J'ai, d'ailleurs, l'impression que c'est un prince très éminent. Je le connais pour l'avoir un peu pratiqué, car je loge au Palais, et quotidiennement il me rend visite ; j'ai fait, en outre, les portraits des membres de la Famille royale, à la demande de la Sérénissime Infante. Tout le monde s'y est prêté de bon cœur.

Ma Souveraine m'a permis de revenir en Flandre par l'Italie, et s'il plaît à Dieu, je profiterai du voyage de la Reine de Hongrie et de la traversée qu'elle fera, en mars prochain, dit-on, de Barcelone à Gênes. Il n'est pas impossible non plus que je fasse un léger détour et que je quitte la route royale pour me rendre en Provence et faire visite à mon cher Peiresc. De la sorte je jouirais pendant quelques jours de Sa très chère présence, dans Sa propre maison, qui doit être, en raccourci, le bilan de toutes les curiosités du monde.

Pendant mon voyage d'arrivée, j'ai vu, en m'éloignant quelque peu de la route droite, le siège de La Rochelle, qui est bien un spectacle digne de la plus vive admiration et qui m'a réjoui, comme il doit réjouir V. S., toute la France et toute la Chrétienté, vu le succès de cette très glorieuse entreprise.

Comme je n'ai rien d'autre à dire à V. S., je termine en Lui baisant, de tout cœur, les mains, à Elle et à M. de Valavez, et je les prie de me garder dans leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le fidèle serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

J'espère que V. S. a bien reçu mon portrait que j'avais remis, assez longtemps avant mon départ d'Anvers, au beau-frère de M. Picqueri, ainsi que V. S. me l'avait demandé.

Jusqu'ici, je n'ai pas encore rencontré un seul antiquaire dans ce pays. Je n'ai vu ni une seule médaille, ni un seul camée. Il est vrai que j'ai été très occupé. Je vais pousser quelque peu mes recherches, et je tiendrai V. S. au courant de celles-ci. Mais je crois que ces recherches resteront vaines.

Madrid, 2 décembre 1628.

Peiresc, soucieux de ne pas être compromis dans une affaire politique et ne comprenant guère le rôle qu'y jouait Rubens, s'abstint de lui répondre. Le peintre n'insista pas, et il ne chercha à renouer la conversation que neuf mois plus tard, de Londres. Il se heurtera, d'ailleurs, à la méfiance et au mutisme de son prudent ami.

6¹⁵

Très cher Monsieur,

Si je pouvais arranger mes affaires à mon gré, et sponte mea componere curas, il y a longtemps déjà que j'aurais rendu visite à V. S. ; ou bien, je me trouverais actuellement près d'Elle. Mais un bon ou mauvais génie, je ne sais, s'obstine à brouiller tous mes projets et à me pousser dans les voies les plus contradictoires. Certes, je ne suis pas mécontent de visiter, au cours de mes pérégrinations, tant de pays différents et multorum hominum mores et urbes. Et dans cette île, je n'ai pas trouvé la grossièreté que son climat, si différent de la douceur italienne, rendrait vraisemblable ; j'avoue même que je n'ai jamais vu des collections aussi importantes d'excellents tableaux des grands maîtres que dans les palais du Roi d'Angleterre et de feu le Duc de Buckingham. Le Comte d'Arundel, lui, possède un grand nombre de statues antiques et d'inscriptions grecques et latines, que V. S. connaît par la publication et le commentaire qu'en a donnés Jean Selden ¹⁶, ouvrage qui est bien digne de cet esprit très cultivé et très fin. Quant à son traité de Diis Syris, V. S. en aura vu la nouvelle édition, recensitum iterum et auctius. Malheureusement, j'aurais souhaité qu'il se cantonne dans la vie contemplative sans se mêler aux remous de la politique, qui l'ont conduit en prison, avec d'autres députés, accusés, comme lui, d'avoir outragé le Roi

pendant la dernière législature. Il y a aussi ici le Chevalier Cotton, grand amateur d'antiquités et très au courant de toutes les sciences, et le secrétaire Boswell ; mais je suppose que V. S. entretient avec eux des relations épistolaires, comme avec tous les hommes les plus distingués du monde. Boswell ¹⁷ m'a parlé récemment de certains textes qui manquaient dans la grande édition de l'Histoire Anecdote de Procope ; il m'a même promis de me les communiquer ; ils se rapportent, paraît-il, aux désordres de Théodora et Alemannus avait dû les reléguer, par crainte d'effaroucher ses lecteurs. On les a retrouvés, depuis, dans un manuscrit du Vatican.

D'Espagne, je n'ai vraiment pas grand'chose à dire à V. S. bien que les savants n'y manquent pas ; sed plerumq. severioris Minervæ et more Theologorum admodum superciliosi. Je n'ai fait que voir la bibliothèque de San-Lorenzo. Jadis, un noble, appelé Don Francisco Bravo, avait visité la Flandre, et y avait fait copier un grand nombre de manuscrits ; à Madrid, il m'a dit qu'il avait trouvé, de la sorte, plus de soixante livres, inconnus et inédits, des Pères de l'Antiquité, et je crois qu'il a un ouvrage sous presse chez Plantin.

J'ai à peine aperçu le fameux philosophe Drebbel ¹⁸, et je lui ai dit quelques mots dans la rue. Il vit quelque part à la campagne, assez loin de Londres. Je crois que son génie est comme ces choses dont parle Machiavel, et qui semblent beaucoup plus grandes vues de loin ou dans la réputation qu'on leur fait, que de près. On me dit qu'on n'a plus rien vu de lui depuis de nombreuses années, sinon cet appareil d'optique qui, dressé perpendiculairement, agrandit beaucoup les objets qu'on lui présente, et le mouvement perpétuel réalisé par un anneau de verre, et qui, vraiment, n'est qu'une bagatelle. Au moment du siège de La Rochelle, il a fabriqué un certain nombre de machines et d'engins qui sont restés sans effet. Mais je ne veux pas juger un homme aussi célèbre sur des racontars ; j'irai le voir chez lui, et je lui parlerai, si possible, en toute intimité. Pour l'instant, je ne me souviens pas d'avoir vu un visage plus bizarre que le sien, et nescio quod admirandum in homine pannoso elucet neque enim crassa lacerna ut solet in re tenui deridiculum facit.

J'espère pouvoir bientôt, avec l'autorisation de mes chefs, rentrer chez moi. Je n'ai passé que quatre jours à la maison, en rentrant de Madrid, et je suppose que ma présence doit y être bien nécessaire après une aussi longue absence. Mais je n'ai pas perdu l'espoir de réaliser mon projet d'un voyage en Italie ; mon désir, en tous cas, s'en accroît chaque jour. Et si le sort ne le

voulait pas, je ne pourrais plus vivre ni mourir content. Mais V. S. peut être certaine que, soit en partant soit en revenant, mais plutôt en partant, je ne manquerai pas d'aller La saluer dans sa bienheureuse Provence. Cette visite sera le plus grand bonheur qui pourra m'arriver en ce monde.

Si je savais que mon portrait n'eût pas encore quitté Anvers, je l'y ferais retenir, pour avoir le temps d'ouvrir la caisse et de voir si son long séjour à l'abri de l'air ne lui a pas fait du tort. Il arrive souvent, en effet, que les couleurs fraîches tournent au jaune, si bien qu'on ne peut plus juger l'oeuvre. Si cet accident était arrivé, il n'y aurait pas d'autre remède que de l'exposer au soleil à plusieurs reprises ; c'est le seul moyen de combattre la fluidité de l'huile, qui est la cause de tout le mal. Et si après quelque temps, il recommençait à brunir, il faudrait de nouveau l'exposer aux rayons du soleil, seul antidote connu contre cette maladie mortelle.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je baise Ses mains en toute affection, et de tout cœur, je me recommande à Ses bonnes grâces et à celles du très aimable M. de Valavez, et je reste, de tous deux,

le très humble, très dévoué et très fidèle serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Je ne peux pas m'empêcher de recommander à V. S., chaque fois que je Lui écris, mon cher ami de Picquery, qui se loue infiniment des amabilités de V. S.

Londres, 9 août 1629.

Un an, de nouveau.

Cependant, à son retour à Anvers, Rubens, déchargé de ses fonctions politiques, avait dû reprendre avec Peiresc ses relations épistolaires, car la lettre suivante a été évidemment précédée d'une ou de plusieurs autres. Elle est très célèbre et a été publiée à plusieurs reprises, bien qu'elle soit plus exempte d'idées originales et de vraie science que de vanité.

Très cher Monsieur,

J'ai enfin reçu hier l'envoi si attendu de V. S. J'y ai trouvé des dessins minutieux du trépied et toutes sortes de choses intéressantes, pour lesquelles je remercie V. S. mille et mille fois, comme de coutume. J'ai donné à M. Gevartius le dessin du Jupiter Pluvius, et je lui ai communiqué les autres documents, ainsi qu'au très savant Docteur Vendelin, qui se trouve par hasard à Anvers, et m'a rendu visite hier avec Gevartius. Je n'ai pas trouvé le temps, hier ou aujourd'hui, de lire la dissertation de V. S. sur le trépied. Je ne doute pas qu'elle embrasse la chose sous tous les aspects qui sont du domaine de l'intelligence, mais je me permettrai, cependant, avec ma témérité habituelle, et encouragé par l'amabilité avec laquelle V. S. accueille toujours mes avis, de dire ce que je pense à propos de cet objet.

Je rappellerai d'abord que tous les objets qui étaient placés sur trois pieds s'appelaient, dans l'antiquité, trépieds, bien qu'ils servissent à des usages très différents : tables, sièges, candélabres, marmites, etc. Il y avait, par exemple, un ustensile à placer en plein feu, sous les Lebetes (en français, chaudrons) pour cuire les viandes — on en use encore aujourd'hui dans certaines parties de l'Europe — qui s'est transformé ensuite en une sorte de meuble, combinant le lebes et le trépied, tout comme nous avons fait quand nous avons imaginé de fixer trois pieds à nos marmites de fer ou de bronze. Les Anciens avaient donné à ce meuble de très belles proportions, et je crois, pour ma part, que c'était l'usage réservé au Trépied dont parle Homère et dont parlent aussi les autres poètes et historiens grecs, puisqu'ils lui attribuent un rôle in re culinaria, dans la cuisson des viandes. Plus tard, l'examen des viscères, qu'on fait dans les sacrifices, conduisit le trépied inter sacram superllectilem ad eundem usum. Mais le trépied de Delphes ne devait pas être, je crois, de ce genre-là ; il devait plutôt servir de siège à trois pieds, comme il y en a encore dans presque toute l'Europe, et ou bien le siège n'était pas concave, ou bien, s'il l'était, c'était pour conserver les entrailles du Python. (Note marginale : on voit aussi sur les monuments

anciens des sièges à quatre pieds, comme le siège de Jupiter, mais on n'y voit jamais des escabeaux ou sièges à trois pieds, semblables au nôtre.) Ces entrailles étaient ensuite recouvertes d'un voile, qui pouvait être percé d'un trou sans empêcher la Pythonisse de s'asseoir. En effet, qu'elle se soit assise directement dans la concavité et jusqu'au fond de celle-ci ne me paraît pas vraisemblable, à cause de l'inconfort d'une telle position et des bords coupants du siège lui-même.

On tendait peut-être aussi sur le bassin, comme sur un tambour, la peau du Python ; ce serait là l'origine de son nom de Cortina ; rien n'empêchait, en effet, qu'elle fût percée d'un trou comme le lebes. Il est certain qu'on a trouvé à Rome plusieurs trépieds en marbre qui ne sont pas creusés, et qui servaient ordinairement, comme V. S. s'en rendra compte en parcourant les citations qui suivent, à recevoir des statues de dieux. Ceci prouve qu'ils devaient être solides et fermes. Il est probable, en tous cas, qu'on avait imité dans le culte d'autres dieux le trépied de Delphes, et que le trépied avait fini par être le symbole des oracles et des mystères sacrés, ainsi qu'on s'en aperçoit dans les pantomimes de Marcus Lepidus.

Mais dans l'affaire qui nous concerne, je crois qu'il faut accorder la plus grande attention au fait que les anciens usaient d'une sorte de *riscaldatio*, ou réchaud en français, fait en bronze (Note marginale : on conserve à Paris deux réchauds de ce genre, en argent massif) et doublé de toutes parts pour résister au feu. Ces instruments qui affectaient la forme de trépieds, servaient aux sacrifices, et peut-être aussi dans les banquets, si bien qu'il est indubitable que le trépied d'airain, dont Eusèbe parle si souvent dans son Histoire Ecclésiastique, servait à brûler des parfums devant les idoles, ainsi que V. S. pourra s'en persuader en lisant les citations qui suivent.

Et si je ne me trompe grossièrement, en examinant de près le trépied de bronze de V. S., la matière dont il est fait, ses petites proportions et la simplicité du travail, on doit conclure que c'était un de ceux qui servaient dans les sacrifices à brûler l'encens. Quant au trou central, il servait sans doute au tirage, et il permettait au charbon de s'allumer plus facilement. Ce trou est nécessaire et on le retrouve, à l'une ou l'autre place, dans presque tous les réchauds modernes. D'ailleurs, pour autant qu'on puisse s'en rendre compte sur un dessin, le fond du bassin est crevassé et calciné par le feu (Note marginale : V. S. reconnaîtra que la contenance du bassin n'excède pas celle d'un réchaud moderne ordinaire, et tout l'ustensile est si

parfaitement approprié à cet usage que si j'avais besoin d'un parfait modèle, je désirerais m'en servir).

Voilà tout ce que je peux dire sur la question qui nous intéresse, mais V. S. reste libre de rejeter mon opinion. M. Wendelin, cependant, et M. Gevartius n'ont pas su opposer un seul argument plausible à ma thèse, et je crois même qu'ils s'y rallieront peu à peu.

La cheminée de plomb est très remarquable. On devrait la proposer *Saturnalibus optimo dierum*. Quant au fragment qui porte les dieux égyptiens et le vent, il est curieux ; je crois que ce devait être un calendrier rustique destiné à connaître les fêtes principales et les mystères des saisons de l'année. La chose la plus notable, ce sont les cercles qui entourent les têtes, à la manière des Égyptiens qu'on voit dans la *Tabula Isiaca*. Mais ce qui me paraît tout à fait admirable, ce sont les anneaux nuptiaux qui sont tressés avec un art si accompli, que Vénus elle-même, avec toute sa grâce, ne pourrait faire mieux. Ces anneaux constituent à mes yeux un trésor inappréciable.

Chacun s'émerveille que V. S. reste de sang-froid et d'esprit lucide au milieu des grandes calamités publiques, et qu'Elle puisse continuer, à son habitude, Ses recherches patientes et Ses observations *rerum antiquarum*. *Specimen animi bene compositi et vera philosophia imbuti*.

J'espère, d'ailleurs, que cette lettre touchera V. S. au moment où, l'agitation étant calmée, Elle aura pu rentrer dans Son musée, et que Dieu permettra qu'Elle y reste, en toute félicité, pendant de nombreuses années. Son dévoué serviteur le souhaite de tout cœur et Lui baise les mains.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Nous venons d'apprendre d'Italie une très triste nouvelle : le 22 juillet, la ville de Mantoue a été emportée d'assaut par les Impériaux, qui ont massacré la majorité des habitants. J'en suis très peiné, car j'ai servi la Maison de Gonzague pendant plusieurs années dans ma jeunesse, et je me suis trouvé très bien pendant mon heureux séjour dans ce pays. *Sic erat in fatiis*.

Les dessins que V. S. m'a envoyés sont fort bien faits et on ne pourrait pas les mieux réussir. Il serait bon que V. S. gardât à Son service ce jeune homme plein de talent, pour lui faire exécuter Ses admirables projets. Quant

au portrait de V. S., il m'a fait le plus vif plaisir, et les amis qui l'ont vu se sont déclarés tout à fait satisfaits de la ressemblance. Pour ma part, cependant, j'avoue que je ne retrouve pas sur le visage un je ne sais quoi de spirituel et une certaine gravité, qui me semblent les traits caractéristiques du génie de V. S. mais qu'il n'est pas donné à chacun de saisir facilement en peinture.

Je remercie de nouveau et mille fois V. S. pour tous Ses cadeaux, et je La prie de bien vouloir, de ma part, baiser très affectueusement les mains de l'excellent M. de Valavez, Son frère, qui m'a écrit de Lyon le 4 juillet pour m'annoncer l'arrivée de mon portrait. Il est probable qu'il a souffert du long voyage, et il est certain qu'il est indigne du musée de V. S., mais il y rappellera les faibles mérites de Son serviteur.

Hos locos pro sententia mea firmanda, subministravit mihi filius Albertus, qui rei antiquariæ graviter operam dat, et in literis graecis mediocriter profecit et in primis nomen di V. S. veneratur et nobilem genium devotus adorat, in qua humanitate et in clientelam accipe et fave.

Anvers, août 1630.

Nouveau silence de quatre ans.

La francophobie politique de Rubens, qui est connue à Paris et dans les milieux de la Cour, l'a rendu suspect, et Peiresc craint de se compromettre en continuant à correspondre avec lui.

Leurs relations reprennent en 1634, au moment où Rubens a abandonné complètement la politique et partage son temps entre les joies de son nouveau foyer et son art, entre ses amis d'Anvers et la solitude du Steen.

Nous conservons cinq lettres de cette époque, s'étageant de décembre 1634 à septembre 1636. Il faut remarquer, d'ailleurs que des préoccupations d'affaires entrent pour une large part, du côté de Rubens, dans cette recrudescence d'amitié.

Très cher Monsieur et Ami,

L'excellente lettre de V. S., datée du 24 novembre, que mon beau-frère, M. Picquery, m'a remise de Sa part, constituait pour moi une faveur si inattendue qu'elle m'a comblé de stupeur et de joie. J'ai été pris ensuite du très grand désir de la lire, et j'y ai vu que V. S. continue, avec plus d'ardeur que jamais, Ses recherches passionnées pour percer les mystères de la Rome antique. V. S. ne me doit aucune excuse pour Son silence : je l'avais attribué aux malheurs subis par quelques-uns de Ses compatriotes retirés chez nous, et pour dire toute la vérité, sachant la méchanceté du siècle et combien les soupçons y naissent facilement et le rendent dangereux, j'avais cru que V. S. avait cru nécessaire d'interrompre nos relations à cause du rôle très important que j'ai joué dans certaines affaires d'État. Mais depuis trois ans, grâce à Dieu, j'ai renoncé d'une âme tranquille à tout ce qui n'est pas ma profession. *Experti sumus invicem fortuna et ego*, encore que je doive être très reconnaissant au sort qui m'a permis de dire, sans faux orgueil, que mes missions et mes voyages d'Espagne et d'Angleterre m'ont très bien réussi, que j'ai mené à bien des négociations difficiles, et donné pleine satisfaction non seulement à mes chefs, mais aussi à mes adversaires.

J'ajouterai, pour que V. S. sache tout, que les tractations secrètes concernant la fuite de la Reine Mère et du Duc d'Orléans — tractations qui ont abouti à l'autorisation de trouver un asile ici — m'ont été confiées (à moi seul), si bien que je pourrais fournir à un historien des renseignements précis et véridiques, bien différents de ceux auxquels on attache foi généralement. Ainsi je me suis trouvé dans un vrai labyrinthe, en proie à l'obsession perpétuelle de tout un cortège de soucis, éloigné de chez moi pendant des neuf mois consécutifs, et toujours de service à la Cour. Je possédais, il est vrai, toute la confiance de la Sérénissime Infante (que Dieu l'ait dans sa gloire !) et des premiers ministres du Roi, et j'avais su conquérir aussi les bonnes grâces de mes partenaires étrangers. C'est alors que je me suis résolu à m'arracher à cette situation, à briser le nœud d'or de l'ambition, et à reprendre ma liberté, trouvant qu'il faut savoir de la sorte se retirer à la montée et non à la descente, abandonner la fortune quand elle est

encore bonne, sans attendre qu'elle se détourne. Je me suis donc, à l'occasion d'un court voyage secret, jeté aux pieds de S. A., et je l'ai suppliée, en récompense de mes fatigues, de m'exempter de missions nouvelles et de me permettre de servir désormais le Roi sans quitter mon toit. Cette grâce-là, je ne l'ai obtenue que très difficilement, beaucoup plus difficilement que n'importe quelle autre que S. A. m'eût jamais concédée, et j'ai dû accepter de poursuivre certaines affaires et négociations secrètes, que je pouvais continuer sans en être trop incommodé. Depuis lors, je ne me suis plus occupé des affaires de France, et je ne me suis jamais repenti un seul instant d'avoir pris cette résolution-là.

Aujourd'hui, je vis paisiblement, grâce à Dieu, avec ma femme et mes fils, ainsi que M. Picquery l'aura dit à V. S., et je n'ai d'autre prétention que de jouir de ma retraite. J'ai décidé de me remarier, car je ne me trouvais pas encore mûr pour la continence et le célibat ; d'ailleurs, s'il est juste de donner la première place à la mortification, *fruimur licita voluptate cum gratiarum actione*. J'ai pris une femme jeune, de parents honnêtes mais bourgeois, bien qu'on eût cherché de toutes parts à me persuader de faire mon choix à la Cour ; mais j'ai craint *illud nobilitatis malum superbiam proesertim in illo sexu*. Je désirais une femme qui ne rougirait pas en me voyant prendre mes pinceaux ; pour tout dire, j'aime trop la liberté et j'aurais trouvé trop dur de la perdre en échange des baisers d'une vieille femme. Et voici le récit de toute ma vie, depuis l'interruption de notre correspondance. M. Picquery aura dit à V. S. que j'ai des enfants de mon nouveau mariage, et j'ajouterai seulement que mon aîné, Albert, se trouve à Venise, et passera tout un an à vagabonder à travers l'Italie. A son retour, il ira, s'il plaît à Dieu, baiser les mains de V. S. Mais nous parlerons de ceci quand l'heure sera venue.

Pour l'instant, je suis très pris par les préparatifs de la réception du Cardinal-Infant (elle aura lieu à la fin du mois), et je n'ai plus le temps ni de vivre ni d'écrire. Je dois voler quelques heures de nuit à mon formidable travail pour pouvoir griffonner cette réponse hâtive et boiteuse à la délicieuse et si éloquente lettre de V. S. Le bourgmestre s'est déchargé sur moi de tout le poids de cette fête, qui ne déplairait peut-être pas à V. S. par le choix et la grande variété des sujets, la nouveauté des compositions et leur heureux symbolisme. Je souhaite que V. S. voit un jour tout cela, avec les admirables « Inscriptions et Épigrammes » de notre ami Gevartius (qui baise de tout cœur les mains de V. S.). Et je suis obligé par toutes ces

choses-là de demander une trêve à V. S., car il m'est vraiment impossible, dans les circonstances actuelles, de faire tout ce que je devrais faire pour remplir mes obligations envers V. S. et pour répondre aux questions de Sa lettre.

Je dirai seulement que je possède encore ma petite cuiller ou écuelle antique, qui est si légère et si maniable que ma femme a pu l'utiliser pendant ses couches, sans d'ailleurs que cet usage ait le moins du monde endommagé l'objet. La petite cuiller est allongée, comme l'indique le dessin de V. S., mais elle n'est pas en or, sauf le joint, qui est plutôt en or massif qu'en vermeil. J'avoue que j'ai eu tort de croire que ce que V. S. appelle le Pétase de Mercure représentait le feu, et la bourse une pomme qu'on allait y jeter en guise de sacrifice ; mais je n'ai encore aucune idée de ce peut être l'objet rond et réticulé, quoique un homme d'esprit m'ait dit qu'il représentait l'argent gagné par le berger par la vente de ses chèvres et de ses poules. Il ajoutait qu'il le plaçait sur le caducée de Mercure pour montrer son métier, et que, d'ailleurs, les bourses antiques étaient réticulées, ainsi que beaucoup de bourses modernes. Les cordelettes servaient, paraît-il, à fermer la bourse, et si, disait mon interlocuteur, l'objet est si rond, c'est qu'on veut montrer que la bourse est pleine. Le support, lui, ne m'intrigue pas trop, parce que je crois qu'il se confond avec le gazon ou le monticule de terre sur lequel le berger est assis ; on ne distingue pas mieux ceci à cause de la grossièreté du travail. Celui du manche est, par contre, plus finolé, et c'est pourquoi je le crois très postérieur. Il ne représente que le masque d'une bacchante, un bâton fleuri de thyrses, une guirlande de fruits, un autel chargé de fruits, une flûte, une chèvre quæ rodit vitem et utrimque, un cartouche terminé par une tête de poisson, long bec et dents pointues, comme le poisson-scie et le poisson-épée. Quant aux empreintes que V. S. m'envoie, je les ai examinées, mais je ne pourrais rien affirmer concernant le groupe couché à côté de la femme et dans lequel je ne parviens pas à découvrir une forme humaine, mais plutôt celle d'un sphynx ou d'une panthère. C'est du moins ce que je crois me représenter, sans en être très sûr. Les autres questions que me pose V. S., je me vois forcé de les ajourner à des temps meilleurs.

Je Lui envoie ci-joint un papier du R. P. Silvestre di Petra Santa, de Symbolis Heroicis, qui traite de l'horloge mystérieuse (ou du globe de verre) plongée dans une carafe pleine d'eau, et dont V. S. lira la description après avoir regardé la gravure ; je crois qu'Elle trouvera cette machine

digne d'un Archimède ou d'un Architas, et qu'Elle se gaussera du mouvement perpétuel de Drebbel, auquel personne n'a jamais pu imprimer un mouvement régulier. Que V. S. n'exprime aucun doute sur la réalité de cette expérience (l'élément mystérieux est une vertu sympathique ou magnétique), car j'ai parlé à des gens intelligents qui avaient vu et manié l'objet avec beaucoup d'admiration.

Pour moi, je n'ai jamais négligé, au courant de mes voyages, d'observer et d'étudier les antiquités des collections publiques et privées, et d'acheter des objets curieux à deniers comptants ; j'ai conservé, d'autre part, les plus beaux camées et les plus rares médailles de la collection que j'ai vendue au Duc de Buckingham, si bien que je possède encore une belle série d'antiquités. J'en parlerai un jour à V. S., quand je serai moins bousculé.

Mais je veux rappeler à V. S. certains modes de peser assez extraordinaires et très ingénieux que j'ai dû Lui raconter autrefois et que j'ai vu employer en Espagne, lors de mon premier voyage à Madrid, il y a trente ans, par M. Jérôme de Ayanza, premier délégué technique pour les mines des Indes Occidentales, au Conseil du Roi. Le premier mode était renouvelé d'Archimède, comme je l'ai su plus tard en fouillant dans son traité. De subsiditibus aquæ ; c'est le même procédé que celui grâce auquel Archimède a cherché à déterminer les métaux qui composaient la couronne de Hiéron. Cet homme avait une balance d'argent, grande et profonde à peu près comme le tiers d'une sphère parfaite. Sur sa surface extérieure, on avait tracé des cercles concentriques, numérotés au moyen de chiffres minuscules, car c'est à peine s'il y avait place pour eux entre les lignes. Il suspendait la balance par trois ou quatre fils à un fer mobile, reposant lui-même sur une barre perpendiculaire et susceptible de s'élever et de s'abaisser comme un balancier ; il plaçait ensuite dans le plateau l'objet quelconque qu'il voulait peser et il le laissait descendre dans un baquet rempli d'eau. Au moment où le plateau s'arrêtait, il notait le numéro du premier cercle qui émergeait de l'eau, et il s'en servait pour établir le poids exact, car les différences les plus sensibles étaient aussitôt notées. L'autre moyen m'a aussi paru très remarquable. Notre homme utilisait un bâton de cuivre, placé debout, perpendiculairement, sur un plateau, de cuivre lui aussi, et tout à fait plane. Au sommet du bâton, il y avait une aiguille si effilée que sa pointe n'aurait pas pu être plus aiguë et formait vraiment un point indivisible. Il prenait ensuite un petit plateau d'argent, concave, et qu'il avait mis plus de six mois à fabriquer, m'a-t-il dit, pour

obtenir que ses bords soient rigoureusement de la même épaisseur partout : car c'était là tout le secret de l'affaire. Le centre de ce plateau était marqué d'un tout petit point placé au fond. Il renversait ensuite le plateau, et le mettait en équilibre sur la pointe de l'aiguille. L'instrument ainsi obtenu était si sensible qu'un petit morceau de cheveu humain suffisait à lui donner une inclinaison. Il avait d'autre part toute une série de poids, les plus petits presque invisibles, et les autres insensiblement plus lourds ; tous numérotés. Il les plaçait d'un côté sur le plateau, et l'objet à peser de l'autre côté, et il disait que sa balance était la plus précise et la plus exacte qui ait jamais existé. J'ignore si les anciens ont jamais pu obtenir un instrument aussi minutieux.

Je finirai ici d'importuner V. S., et de m'importuner moi-même, vu le peu de temps dont je dispose. Et en baisant un million de fois les mains de V. S., je La prierai de me considérer toujours comme

Son très fidèle et affectueux serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Je croyais avoir fini, et voilà que je me rappelle tout à coup que j'ai un procès à Paris, où j'ai assigné devant le Parlement un graveur d'estampes de nationalité allemande (mais bourgeois de Paris). Cet individu, quoique mon privilège du Roi Très Chrétien ait été renouvelé il y a trois ans, s'est mis à copier mes estampes, me causant ainsi un grand préjudice. Mon fils Albert l'a fait condamner par le Lieutenant Civil et la sentence a été publiée, mais l'autre a interjeté appel. Je serais très reconnaissant à V. S. si Elle pouvait m'aider de Sa faveur, en recommandant ma juste cause au Président ou à des Conseillers de Ses amis, et si V. S. pouvait, en particulier, agir sur le rapporteur, un certain sieur Saunier, « Conseiller en parlement de la seconde chambre des Enquestes ». J'espère que V. S. me rendra ce grand service, d'autant plus que c'est grâce à Son intervention gracieuse que j'ai obtenu jadis mon premier privilège de S. M. Très Chrétienne. J'avoue que je suis irrité, et que V. S. pourrait, en m'assistant, m'obliger beaucoup plus qu'en m'aidant dans une affaire plus importante. Mais il faudrait agir vite, ne veniat post bellum auxilium. Que V. S. excuse l'ennui que je Lui cause.

M. Rockox est encore en vie, se porte bien et baise de tout cœur les mains de V. S. J'ai le dessin et le moule du vase d'agate que V. S. a vu (Je l'avais payé deux mille écus d'or), mais je n'en ai pas le creux. Il n'était pas

plus important qu'une carafe ordinaire, et je me souviens de l'avoir mesuré et que son contenu était exactement une mesure qu'on nomme chez nous assez vulgairement « Pot ». Cette merveille fut expédiée, paraît-il, aux Indes Orientales sur une caraque qui tomba aux mains des Hollandais, sed periit inter manus rapientium ni fallor. J'ai fait en effet plusieurs démarches à Amsterdam, à la Compagnie des Indes, mais je n'ai rien appris à son sujet. Iterum vale.

Je serais très heureux de savoir si M. de Valavez, le frère de V. S., se porte bien, et je La prie de lui baiser les mains de ma part et de lui dire qu'il n'a pas au monde un serviteur qui chérisse autant que moi le souvenir de ses faveurs et qui souhaite aussi ardemment pouvoir le servir encore.

Sur les lettres que V. S. m'enverrait, il serait bon qu'Elle mette, au lieu de « gentilhomme ordinaire de la mayson, etc. », « secrétaire de S. M. Catholique en son conseil secret ou privé ». Je ne dis pas ceci par vanité, mais pour assurer la sécurité des lettres chaque fois que V. S. ne pourrait pas utiliser l'intermédiaire de M. Picquery, mon beau-frère.

Anvers, 18 décembre 1634.

Très cher Monsieur,

Ma précédente lettre aura appris à V. S. que M. Le Gris m'a fait savoir que j'avais gagné mon procès devant le Parlement, grâce à la bienveillance et à l'appui des amis de V. S. Tout cela, je l'ai dit à V. S. avec force détails, et je Lui en ai rendu grâce ; ma reconnaissance reste cependant très inférieure à Son obligeance, et ma gratitude devra être éternelle. Tant que je vivrai, j'aurai la joie d'honorer et de servir V. S. par tous les moyens.

M. Aubery m'avertit que mes adversaires ne se tiennent pas encore pour vaincus, mais ont rédigé une requête civile, qui a été transmise à M. le Conseiller Saunier, pour examen et rapport. Je ne connais rien à la

procédure, et je m'imaginai, dans ma candeur, qu'un arrêt de la Cour du Parlement constituait une sentence décisive, sans appel et sans réplique, comme, dans nos pays, les sentences des Conseils Souverains. Je ne peux donc pas me rendre compte de l'objet de leur requête. Je n'ai pas manqué d'envoyer aussitôt à Madame Saunier celles d'entre mes gravures que M. Le Gris avait choisies à son intention, quand il a passé par Anvers. M. Le Gris, quand je lui ai demandé ce que je devais envoyer à ceux qui ont joué un rôle dans mon procès — honoraires, dépenses et gratifications — m'a prié d'attendre son retour (sauf pour M^{me} Saunier, qui devait recevoir mon cadeau sans retard) car il n'avait pas encore fait la liste, et désirait opérer la répartition lui-même. Il avait, me disait-il, fait le nécessaire pour que tout marche bien en son absence, et il ajoutait que M. Aubery s'était chargé de terminer la chose et de la conduire au but. Mais il a omis de me dire que cela l'entraînerait à des dépenses ; or je vois dans sa lettre à V. S. qu'il a payé vingt écus quarts pour les épices, et je remarque qu'il ne m'en dit rien dans celle qu'il m'adressa le 22 mai. Aujourd'hui, je ne sais trop quoi faire : dois-je rembourser sans retard cette somme de vingt écus à M. Aubery, attendre le retour de M. Le Gris ou écrire à M. Aubery que je suppose qu'il a fait pour mon compte, en l'absence de M. Le Gris, les dépenses indispensables à l'enregistrement de la sentence, et que je le prie de bien vouloir me signaler leur montant, afin que je puisse lui rembourser rapidement toute ma dette, en ajoutant un léger cadeau comme preuve de ma gratitude ?

Quant à l'incident relatif à l'intervalle de trois ans entre le premier et le second privilège, il est provoqué par le millésime inscrit sur le crucifix (Note marginale : 1632) ; ce millésime, très petit, est tracé de telle façon qu'on peut à peine le lire, et voir si le dernier chiffre est 1 ou 2. Or c'est très certainement un 2, dont la boucle et la barre sont assez peu apparentes, puisque (comme chacun sait) j'ai passé l'année 1631 en Angleterre, et qu'on n'a pas pu faire, en mon absence, une gravure retouchée à plusieurs reprises par moi-même, comme toutes les autres, du reste ²². Mais ceci n'a qu'une importance relative, puisque mes adversaires ne mettent pas en doute mes allégations. Et nous verrons quel sera le résultat de leur Requête.

Nous sommes très bousculés par le passage de l'armée française marchant au secours des Hollandais. Elle vient (Note marginale : non loin de Marche en Famenne) d'infliger une grave défaite au Prince Thomas, défaite plus importante par ses conséquences morales et par son

retentissement, que par les pertes qu'elle a causées ; le nombre des morts est très réduit, mais la majorité des caissons d'infanterie ont été pris ainsi que l'artillerie et les bagages. La défaite est due à la témérité et à l'imprudence du général qui, sans espions et sans s'être renseigné sur le nombre, les forces et la position de l'ennemi, a voulu entamer le combat alors qu'il se trouvait dans une situation si désavantageuse qu'il fut battu en moins d'une heure. Beaucoup de nos soldats se sauvèrent dans un bois voisin, et l'âpreté du pays acheva notre déroute.

Il est évident que la rupture entre les deux Couronnes est arrivée à son point culminant, ce qui me rend très malheureux, car je suis un homme de caractère et de goûts pacifiques, et résolument hostile aux guerres, procès, incidents et querelles publice et privatim. Et en outre, je crains que le privilège de S. M. ne soit pas effectif en temps de guerre, et il se pourrait donc que toutes nos fatigues et toutes nos dépenses pour gagner notre procès devant le Parlement fussent vaines. Mais je redoute plus encore (car les États des Provinces-Unies ont fait respecter, même en temps de guerre, les Privilèges qu'ils m'avaient donnés) que notre correspondance soit de nouveau interrompue pendant quelques années, non point par ma faute, mais parce que V. S., qui est un personnage éminent et muni d'une haute charge, ne pourra sans doute pas continuer des relations avec moi sans encourir la suspiscion de ses compatriotes. Pour moi, je me plierai toujours, mais non sans cuisants regrets, à tout ce qui sera jugé nécessaire pour la tranquillité et la sécurité de V. S. Et je Lui baise humblement et de tout cœur les mains, restant

de V. S. très illustre, le très humble serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Je n'ai encore aucune nouvelle de la caissette de V. S. Grâce à Dieu, je me remets peu à peu de ma crise de goutte. Quant aux petites choses dont V. S. m'avait parlé, j'ai donné à leur sujet les ordres nécessaires, mais quoique j'eusse aussitôt remis Sa note sur les médailles à M. Rockox, il n'a pas pu en trouver une seule.

Je devrais parler à V. S. des choses qu'Elle me dit à propos du mouvement des pierres versus centrum gravitatis. (Cela. je le comprends aisément.) Mais j'avouerai sans fausse honte que je n'ai jamais entendu un seul mot sur le mouvement opposé, qui éloigne les pierres de l'endroit où

elles se forment et les jette vers la circonférence ; et je ne comprendrai jamais comment la chose s'explique, si V. S. ne me le dit pas plus clairement. Le rapport qu'il y a entre la position de la pierre à la vessie dont souffre le parent de V. S. et les phases de la lune m'échappe aussi, je l'avoue, mais le temps m'est mesuré par toutes sortes de choses urgentes, et je suis contraint de remettre à plus tard notre conversation sur ces problèmes si intéressants, et que je prise tellement.

Je baise de nouveau les mains de V. S.

Anvers, 31 mai 1635.

10 ²³

Très cher Monsieur.

Je n'aurais pas osé écrire à V. S., dans les remous où nous sommes, si le courrier régulier n'avait pas été rétabli entre nos pays, à tel point que l'ordinaire de Paris va et vient comme jadis, et si V. S. n'avait pas sollicité de moi une réponse, en m'écrivant le 19 juin dernier, une lettre qui m'est parvenue il y a deux jours.

J'ai reçu en même temps une lettre du très aimable M. d'Aubéry, qui m'annonce que mon procès est pendant depuis la présentation par l'adversaire de sa Requête civile, et bien qu'il ait fait personnellement tout son possible pour en hâter la solution. Il m'avoue que le moment est mal choisi pour moi, l'argument le plus ferme de l'autre partie étant que, malgré l'état de guerre qui règne entre l'Espagne et la France, j'extorque des sommes énormes à la France grâce à mes estampes et que je désire continuer ce monopole au détriment du public. Tout cela est faux, et je suis prêt à affirmer, sous la foi du serment, que je n'ai jamais envoyé en France,

soit directement soit indirectement, d'autres épreuves de mes gravures que celles destinées à la Bibliothèque royale, offertes en don à quelques amis, ou consignées, en petit nombre et à la demande de V. S., chez M. Tavernier ; or celui-ci ne m'en a jamais demandé, si bien que je verrais sans déplaisir mes estampes bannies de France, puisque le restant de l'Europe serait prêt à me rendre hommage, ce qui est, à mes yeux, plus précieux qu'un peu d'argent ²⁴. J'ai prié M. d'Aubéry de chercher à savoir du conseiller Saunier si nous avons quelque chance de gagner notre affaire et, si nous courons des risques, de négocier un arrangement avec l'adversaire qui paraît disposé à entrer dans cette voie. Je suis un homme pacifique. Je hais la procédure comme la peste et toutes les autres sortes de querelles, et j'estime que le désir premier d'un galant homme doit être de vivre tranquille publice et privatim et prodesse multis, nocere nemini.

Je déplore que les Rois et les Princes ne partagent pas mon point de vue, nam quidquid illi delirant plectuntur Achivi. Ici la situation est complètement renversée ; de la défensive, nous avons passé partout et très victorieusement à l'offensive, si bien qu'au lieu d'avoir, comme il y a quelques semaines, soixante mille ennemis au cœur du Brabant, nous sommes aujourd'hui maîtres du pays, avec une armée aussi nombreuse ; la prise de Schinckenschans nous a donné la clef de la Betuwe et de la Veluwe et nous permet d'exercer une pression énergique sur l'ennemi ; et nous n'avons pas affaibli nos garnisons d'Artois et de Hainaut qui sont toujours prêtes à repousser toute attaque. C'est un spectacle presque incompréhensible que celui de deux armées puissantes, commandées par des officiers renommés, et qui n'ont plus rien fait, qui se sont décomposées comme si un mauvais sort s'était jeté sur elles, qui ont péché par irrésolution, par mauvaise stratégie, par lenteur, par désordre, imprudence et indiscipline, qui ont laissé échapper toutes les occasions de rétablir leur situation et de faire des progrès, à tel point qu'elles furent contraintes, en fin de compte, à fuir honteusement, et non sans grandes pertes, diminuées par des désertions nombreuses, décimées dans les embuscades que tendaient les paysans aux détachements isolés, et, pour finir, ravagées par la dysenterie et la peste, ainsi qu'on nous l'apprend de Hollande. V. S. me croira si je lui dis que je parle sans aucune passion, et en toute vérité. J'espère que le Pape et le Roi d'Angleterre — et Dieu, surtout — offriront leurs bons offices pour empêcher l'incendie, qu'on n'a pas su éteindre à ses débuts, de s'étendre à toute l'Europe pour la dévaster. Mais quittons le domaine des affaires

publiques, et laissons-les à ceux qui en ont la charge. Et consolons-nous en nous occupant de choses moins importantes.

J'ai reçu, il y a quelques jours, la caissette d'empreintes que V. S. avait bien voulu m'envoyer. Elle était encore en très bon état, et elle m'a fortement réjoui, car elle était pleine de choses rares et dignes d'un minutieux examen. J'estime, d'ailleurs, qu'il faut avoir un cerveau plus profond que le mien pour pouvoir comprendre leur vraie signification. Il est certain que le grand vase en verre est un monument très remarquable de l'art antique, mais je n'ai pu, jusqu'ici, en deviner le sujet. Quant au moulage en plomb, creusé, à l'intérieur, jusqu'au fond, je ne trouverais personne ici qui pût en faire un de la sorte. Le Troyen du fond, coiffé d'une mitre à volets est peut-être Pâris ; il est pensif, en effet, et ressemble à Harpocrate ; le doigt sur la bouche, on le devine amoureux et l'âme préoccupée par quelque important secret. Mais dans le restant de la composition, je ne vois rien qui puisse corroborer mon interprétation, toutes les figures étant nues comme celles des dieux et des héros, sauf un jeune homme qui semble attirer une femme.

Ma lettre est plus longue que d'habitude. J'attendrai, avant d'écrire à nouveau, que V. S. m'ait fait signe ; et je passerai mon temps jusque-là à réunir quelques bagatelles, capables de remplir une petite caisse semblable, par la grandeur seulement, et non par la qualité du contenu, à celle que V. S. a bien voulu m'envoyer. J'ai déjà l'empreinte de mon écuelle et de ma cuiller d'étain ; quant au vase d'agate, je n'en ai qu'un moulage de plâtre, et comme les feuilles de vigne qui l'enguirlandent sont très fragiles, il est difficile de le mouler à nouveau. Si je n'y réussis pas, j'enverrai à V. S. mon propre plâtre, et comme il est plein et non creusé, j'indiquerai à part sa capacité. Enfin, je trouverai quelque chose qui, j'espère, ne déplaira pas à V. S. Car en voilà assez sur les antiquités.

Je n'ai rien à dire des découvertes merveilleuses du P. Livius, puisque M. Dormal les aura racontées à V. S. de vive voix. (Tous les Pères sont persuadés qu'il s'agit d'un phénomène de magnétisme, et quelques-uns se sont mis en tête d'imiter leur confrère.)

Quant aux observations sur la façon très nette dont les yeux de V. S. perçoivent les objets, elles me donnent l'impression que le phénomène est plus curieux quand il s'agit des lignes et des contours des objets que de leurs couleurs. Mais je ne suis pas aussi expert en cette matière que V. S. le pense et je ne crois pas que mes observations seraient dignes d'être

rédigées. Pourtant je dirai toujours très volontiers ce qui me viendra à l'esprit à ce sujet, fut-ce pour prouver mon ignorance.

Aujourd'hui, toutefois, il est plus tard que je ne le voudrais et je suis obligé de m'arrêter. J'espère — les crises violentes n'étant jamais de longue durée, mais au contraire, le plus souvent très courtes — que Dieu saura trouver un remède à nos maux, et que je pourrai jouir pendant très longtemps encore de l'excellente correspondance de V. S. Je Lui baise les mains très humblement, et je me recommande à Ses bonnes grâces, en restant,

de V. S. très illustre, l'humble et fidèle serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 16 août 1635.

De nouvelles complications politiques, sans doute, créèrent une nouvelle zone de silence dans la correspondance entre Peiresc et Rubens. Huit mois séparent cette lettre de la suivante, et il est certain qu'aucune missive intermédiaire ne s'est perdue. D'ailleurs, la parenthèse du début prouve que Peiresc suspectait Rubens d'avoir repris son activité politique.

11²⁵

Très cher Monsieur,

J'ai reçu tout récemment l'excellente lettre de V. S. datée du 23 décembre. Elle est bien ancienne déjà, et la gravure du paysage antique y était jointe. Mais ma réponse a été retardée par mon absence, car j'ai été retenu quelques jours, contre mon gré, à Bruxelles par des affaires privées, et pas du tout par les missions officielles que V. S. suppose (Je le Lui affirme en toute sincérité, et je prie V. S. d'ajouter foi à mes paroles).

J'avoue, d'ailleurs, qu'on m'a tâté dès le début pour savoir si j'accepterais cette mission, mais on ne me paraissait pas disposé à me laisser les coudées franches, et on me faisait des difficultés pour mon passeport ; je me suis aussitôt ingénié à perdre volontairement du temps, et j'ai cherché toutes sortes d'échappatoires. Comme, d'autre part, ce n'étaient pas les gens désireux d'obtenir une telle mission qui manquaient, j'ai pu sauver ma tranquillité, et grâce à Dieu, je me trouve paisiblement chez moi, et j'y resterai avec le vif désir et l'espoir de rendre service à V. S. ²⁶.

Ayant pris les Cours en horreur, j'ai envoyé par porteur mon tableau en Angleterre. Il a été mis à sa place, et mes amis m'écrivent que le Roi en est très satisfait. Je n'ai, bien entendu, pas encore reçu les honoraires, mais il faudrait que je fusse novice dans les affaires pour m'en étonner ; il y a bien longtemps que je connais les attermolements des Princes dans les questions d'argent, et que je sais qu'il leur est plus facile de faire le mal que le bien. Je ne m'en préoccupe pas outre mesure, et je ne crois pas qu'on cherchera à ne pas me payer ; mes amis de Londres me comblent d'espoirs et me jurent que le Roi est résolu à me traiter d'une façon digne de lui et de moi. J'avoue au surplus, que — suivant le vieux proverbe, « qui veut va, et qui ne veut pas envoie », — j'aurais dû aller moi-même en Angleterre, pour mener la chose à bien. Mais V. S. aura, par cet exemple, une preuve supplémentaire de mon besoin d'apaisement et de mon désir de m'écarter, autant que possible, des soucis et des intrigues.

C'est pourquoi je ne me suis guère mis en peine, à la suite de mon procès de Paris, qui fut emporté dans le flot des affaires de l'État. M. Le Gris m'a écrit que mes Privilèges étaient respectés et seraient confirmés. Je ne parviens pas à savoir, d'ailleurs, en quoi le Procureur du Roi m'a fait une faveur au détriment de mes adversaires qui réclamaient la confiscation des « Planches et Images de Rubens », puisqu'on ne pourrait pas trouver un seul écu m'appartenant dans tout le Royaume. A moins que M. d'Aubéry ne veuille parler des « Planches des Copies condamnées à être rompues », ou qu'il ait été question de confisquer mes estampes appartenant à des tiers, ce qui ne me causerait aucun dommage, puisque ces estampes ne sont plus ma propriété. A moins, d'autre part, qu'on ait songé à bannir mes estampes du Royaume de France, ce qui me serait indifférent (encore qu'une telle chose ne se soit jamais vue). On ne pouvait donc, en tout état de cause, qu'obtenir la confiscation de l'argent qu'on doit me verser, en vertu du jugement ; j'ignore, au surplus, pourquoi les juges font grâce des frais aux condamnés,

ce qui lèse directement le fisc du Roi. Mais négligeons ces choses-là ; elles ne méritent pas qu'on s'occupe d'elles aussi longuement.

J'ai examiné avec plaisir la gravure du Paysage antique, qui n'est, à mon sens, qu'une fantaisie pittoresque. Il ne représente aucun endroit précis qui soit in rerum natura : les arcades superposées ne sont ni naturelles ni construites, et elles ne pourraient pas se tenir debout ; les petits temples dispersés à la cime des montagnes ne disposent pas de la place indispensable à des monuments, ni des chemins qui permettraient aux prêtres et aux fidèles de monter ou de descendre ; le réservoir rond est inutilisable, car les eaux qui descendent des montagnes n'y resteraient pas et s'échapperaient par toutes les très larges ouvertures qui s'y ouvrent, et qui laisseraient facilement fuir plus d'eau que le réservoir n'en pourrait jamais accueillir. Je dirai, pour me résumer, que je vois dans ce paysage un Nymphoeum, c'est-à-dire le confluent multorum fontium undique scaturientium. Le petit temple, orné de trois statues de femmes, est sans doute consacré aux nymphes de cet endroit, et ceux qu'on aperçoit sur les montagnes sont dédiés aux nymphes agrestes. Le petit édifice carré est, peut-être, la tombe d'un héros, nam habet arma suspensa præ foribus, et il est couronné d'une urne enguirlandée de feuillages, et ses colonnes sont garnies de festons et de torches ; aux angles, habet calathos pour recevoir les fruits et les autres présents quibus inferias et justa solvebant defunctis et tanquam oblati fruituris Heroibus parentabant. Les chèvres sont certainement consacrées à un Dieu, puisqu'elles paissent sans être surveillées par un berger. Le paysage est l'œuvre d'un homme habile, mais qui ne s'entend pas très bien aux problèmes de l'optique, parce que les lignes des édifices ne se coupent pas à la hauteur de l'horizon, et, pour le dire sans phrases, parce que toute la perspective est manquée. On trouve parfois des erreurs de ce genre dans les bâtiments qu'on voit au revers des médailles — même si elles sont parfaites dans leurs autres détails — et surtout dans certains hippodromes, dont la perspective est absente. On les trouve aussi dans les bas-reliefs, qui sont pourtant taillés de main de maître, mais il faut reconnaître qu'une telle ignorance est plus excusable en sculpture qu'en peinture. Il est permis d'inférer de tout ceci que, malgré Euclide et quelques autres, qui ont excellemment parlé de l'optique, celle-ci n'était pas aussi connue ni aussi répandue dans l'antiquité que de nos jours.

Voici toutes mes réflexions à ce sujet. J'envoie ci-joint à V. S. le dessin d'un casque antique de la grandeur de l'original, et un bas-relief de la

guerre de Troie, dessiné par un de mes élèves d'après un marbre de la collection Arundel. Comme ce morceau remonte à la plus haute antiquité et comme les figures n'ont pas plus de deux pieds de hauteur, celles-ci sont assez entamées, et on ne peut guère juger de leur perfection. J'espère que V. S. aura reçu ma lettre exprimant mes avis sur les couleurs.

Comme je n'ai rien d'autre à dire à V. S., je me recommande de tout cœur à Ses bonnes grâces, et je Lui baise les mains très humblement.

De V. S. très illustre, le très fidèle serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 16 mars 1636.

12²⁷

Très cher Monsieur,

V. S. aura été, sans aucun doute, étonnée de mon silence, qui me fait rougir de honte quand j'y pense. Ce n'est pas la paresse qui en est cause, ni moins encore le relâchement de mon affection pour V. S. Mais je me suis retiré, depuis quelques mois, dans un château assez éloigné d'Anvers, et en dehors des grandes routes, ce qui rend très difficile pour moi la réception et l'envoi de lettres. J'ai reçu en dernier lieu celle de V. S. qui accompagnait les dessins du casque antique, de la lance et des deux épées. C'était peu de jours avant mon départ. J'ai malheureusement oublié de l'emporter pour pouvoir répondre à tête reposée aux suggestions intéressantes que V. S. m'y propose, selon Sa coutume. J'y répondrai, donc, dès mon premier passage à Anvers qui ne saurait tarder, s'il plaît à Dieu. Je ferai alors tout ce que V. S. me demande ; je vérifierai, entre autres, la capacité de mon écuelle, et je ne manquerai pas d'accomplir tout ce qui sera en mon pouvoir, vu toutes les

obligations que j'ai contractées envers V. S. et qui me lient à Son service jusqu'à la mort.

A tous les bienfaits de V. S., j'ajouterai encore le don du dessin colorié que je désirais infiniment, et que M. Picquery, mon beau-frère, vient de m'apporter avec la copie de cette peinture antique qu'on venait de découvrir quand, jeune homme, je vivais à Rome, et qu'entourait l'admiration, voire même l'adoration de tous les amateurs de peinture et d'art antique ²⁸. Cet envoi n'était accompagné d'aucune lettre, mais la suscription et la qualité du cadeau étaient suffisantes pour trahir V. S. D'ailleurs, Elle ne pouvait pas me faire un présent plus délicieux ni plus conforme à mes souhaits, puisque le copiste, tout maladroit qu'il fût, s'est contenté d'imiter servilement l'original et en a noté assez fidèlement les couleurs et le caractère — si, bien entendu, ma mémoire ne me trahit pas, ce qui serait excusable après tant d'années. Je remercie une fois de plus V. S. de tout cœur, et je La prie de réclamer de moi tout ce que je pourrais Lui donner, et de songer que les quelques choses rares que je possède, je les mets à Son entière disposition.

On trouve, ici, actuellement un grand nombre de médailles antiques, du règne des Antonins pour la plupart, les unes en bronze et les autres en argent. Bien que je ne sois guère superstitieux, je n'ai pas trouvé de mauvais augure que, sur le revers des deux premières que j'ai achetées — l'une de Commode, et l'autre de Marc-Aurèle, son père — se trouvent les mots *Spes et Victoria*.

J'ai omis de dire à V. S. que j'ai vu à Anvers, quelques jours avant mon départ, un très grand livre intitulé *Roma sotteranea*. Je crois que c'est vraiment un ouvrage de premier ordre et très pieux, qui montre la simplicité de l'Église primitive : celle-ci a, certes, conquis l'univers par les vertus de la vraie religion, mais quant à l'élégance et à la beauté des formes, elle restait très en dessous du paganisme. J'ai reçu récemment une lettre de Rome, dans laquelle on m'annonce la publication prochaine de la Galerie Justinianienne, entreprise aux frais du Marquis Justiniani. Voilà un ouvrage qui sera très précieux, et j'espère qu'on en verra bientôt quelques exemplaires en Flandre. Mais je ne doute pas que le musée de V. S. n'accueille, dans toute leur fraîcheur, tous les nouveaux fruits.

Je n'ai rien d'autre à dire à V. S. Je Lui baise les mains très humblement, priant le Ciel de Lui donner une très longue vie, la prospérité et la paix de l'âme, et je reste, de tout cœur, et pour toujours,

de V. S. très illustre, le très humble serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

De ma villa du Steen, 4 septembre 1636.

Cette lettre est la dernière de la correspondance Rubens-Peiresc qui nous soit parvenue.

Peiresc mourut neuf mois plus tard, le 24 juin 1637.

LETTRES A VALAVEZ

Après le séjour commun que Rubens et Peiresc firent à Paris pendant l'été 1623, le premier rentra à Anvers où le réclamait l'exécution des toiles que lui avait commandées Marie de Médicis, et le second regagna la Provence.

Son frère, qui l'avait rejoint dans la capitale en février 1623, resta attaché à la Cour et Rubens qui s'était lié avec lui le choisit comme correspondant. Personnage de second, voire même de troisième plan, plus attiré par la politique que par les sciences ou les lettres, affichant une curiosité universelle, qui cherchait — en vain — à imiter celle de son frère et s'arrêtait à l'aspect des choses, ce Palamède de Fabri, seigneur de Valavez, se rapprochait de Rubens par maints côtés.

Il est certain qu'il prenait au commerce de Rubens, homme illustre, un beaucoup plus grand plaisir que Peiresc, et sa vanité surtout s'en réjouissait. Et Rubens, de son côté, s'imposait plus facilement à l'admiration de ce courtisan qu'à l'attention d'un humaniste savant et psychologue.

La correspondance qui s'établit entre Rubens et Valavez et dont nous ne possédons plus que quelques fragments, commença dès l'automne 1623 et dura près de trois ans, avec une interruption de quelques mois au moment du second séjour du peintre à la Cour de France. Mais pendant ce séjour, l'amitié entre les deux hommes se fit plus intime et ils eurent des relations affectueuses et quotidiennes.

Les premières lettres, qui nous sont parvenues, datent de la fin 1624, c'est-à-dire de la période qui précéda immédiatement le second voyage de Rubens à Paris.

Je ne vous ay voulu escrire jusques à ce que j'eusse despeché vers Paris le « mouvement perpétuel » ³⁰ lequel j'ay fort bien acomodé en sa casse propre en laquelle il doibt faire son opération, selon l'instruction et pourtraict aultre-fois envoyée à Mons. de Peiresc, comme je ferai de nouveau pour luy rafreschir la mémoire, comment il s'en doibt servir. Je croy qu'il fera bien de l'envoyer de la mesme façon, présupposant qu'il arrive bien conditionné à Paris jusques à Aix ; toutesfois s'il vous plaist d'ôter la couverte et hausser le lin jusques à découvrir le canon de verre s'il est entier vous serez bien assuré du reste, car il n'y a danger que pour le canon, le vase est bien solide et hors de péril ; ainsi y a il ung petit verre à demy plain d'eaue verde et de la mesme eau j'ay rempli le canon d'autant quil fault pour son opération. J'ay mis encore au costé du vase une petite boyste avec quelques empreintes de gemmes. Il m'a semblé bon de consigner ceste casse en main propre de Anthoine Muys, maistre charton par Paris, lequel a pris à sa charge de le vous faire tenir bien conservée à Paris encore que je croys qu'il n'y ira pas en personne, toutesfois c'est ung homme de bien et fort puntuel en ses promesses et luy ay baillé une lettre ouverte s'adressante à vous, remettant le prix du port à vostre discrétion luy promettant que, outre la récompense ordinaire, selon le poix vous luy userez courtoisie pour la diligence qu'il usera à la conservation de ceste cassette. Il y a trois jours qu'il m'a dict que le lendemain partiroit le chariot, et si sont ilz, par les mauvais chemins, longtemps en voyage.

Je n'ay pas receu encores les lettres du cardinal d'Ossat, avec les autres livres qu'il vous a pieu de m'envoier, selon la liste incluse en vostre dernière où que j'ay veu le recueil de toutes les pieces faites par Théophile ³¹ depuis sa prise jusques à présent qui me sera fort agréable, mais surtout je serois désireux de veoir son Satiricon qui fut cause de son désastre, et a esté condamné et exécuté si cruellement. J'ay tout prest le livre du P. Scribianus intitulé Politico Christianus, auquel j'ay faict le desseing du frontispice ; aussi m'a on envoié de Brusselles les Ordonnances des Armoiries ; mais il n'estoit pas possible d'accomoder ces livres avec nostre casse susdite, aussy n'avois-je pas encore alors les Ordonnances des Armoyries. Il faudra faire doncques un petit fagot à part et le livrer au mesme M. Anthoine Muys. Cependant je chercheray encore quelque autre chose qui vous pourroit estre agréable. De nouvelles, il n'y a rien. Le siège de Bréda se continue avec la mesme obstination, nonobstant que les pluyes

sont extraordinaires et donnent grande fascherie au camp estans tous les chemins sy rompus, que les convoys marchent avec la plus grande difficulté du monde ; toutesfois le prince d'Orange ne trouve moien de les battre ou empescher et s'est destourné de ceste entreprise la jugeant impossible. Le Marquis ³² pour se délivrer de la fascherie de trouver fourrages, aussy pour refaire les chevaux, a reparty la plus part de sa cavallerie dedans les villes plus prochaines au camp, comme Herentals, Lierre, Malines, Turnault et Bolducq laquelle est à leur ayse et vient rencontrer les convoys venantz du camp pour les accompagner chacune selon ses limites. Le prince d'Orange a quelque entreprise en teste, mais on ne sçait jusques astheure si elle servira pour secourir Breda ou pour divertir le marquis. Il a faict quarente bateaux à Rotterdam, capables de gens et de chevaux, avec des pontons attachez pour mettre leurs voitures avec facilité à tous lieux en terre. Le massacreur du duc de Croy ³³ n'est pas descouvert encore, et quant à sa femme on dict qu'il lui a faict un bon douaire, mais je ne sçaurois dire présentement combien. Quant à moi, j'espère d'estre tout prest dedans six semaines moyennant la grâce divine, pour venir avec tout mon ouvrage à Paris avec assurance de vous y trouver, qui me sera la plus grande consolation du monde ; aussy j'espère d'arriver à tems pour voir voz festes des nopces royales que, vraysemblablement, se feront au carnaval prochain. Cependant je me recommande bien humblement en vos bonnes grâces et vous baisant les mains de très bon cœur, je demeure, Monsieur, vostre très humble serviteur.

Pietro Paulo RUBENS.

D'Anvers ce 12 de décembre 1624.

Je suis débiteur à deux vostres, car la première me vint un peu tard pour respondre avec le courier de la semaine passée, encore qu'elle me pressoit au vif par les nouvelles que me donniez avec icelle du partement du Roy (reçues) de bouche de M. l'abbé de Saint-Ambroise et toute la Cour de Paris, au plus long, au mois de febvrier, sans discerner toutesfois s'il estoit au commencement, la moitié ou vers la fin du mois. Ores jay avec cest ordinaire receu de Mons. de Saint-Ambroise mesme ³⁵ dattée le 19 de ce mois, par laquelle il me demande de part de la reine mère le temps précis auquel je pourrois livrer mes pièces à Paris sans y adjouster autre chose et sans faire mention du partement de la Cour, et sans me presser aulcunement, ains au contraire, il m'envoye encore une mesure d'une pièce (que Monsieur le Cardinal de Richelieu voudroit de ma main), laquelle il me deplaist n'estre pas plus grande car je nay garde de manquer à son service. Je luy ay respondu que s'il y a si grande haste, comme il m'a adverty par vostre moyen, que je pourray (me donnant Dieu vie et santé) parachever le tout pour la fin de janvier prochain, mais s'il n'y a pas une presse sy grande qu'il seroit mieulx de me donner un peu de commodité pour laisser sécher les couleurs à leur ayse affin qu'on puisse enroller et empacqueter les tableaux sans danger d'y gaster quelque chose ; aussy fault-il compter 15 jours pour le moins pour le voyage du chariot qui portera les tableaux de Brusselles à Paris, estant les chemins du tout rompus et gastez ; nonobstant tout cela, je m'oblige, moyennant la grâce divine, de me trouver au plus long terme avec tous les tableaux à Paris à la fin de febvrier. Mais s'il est nécessaire de venir plustost je ne manquerai à mon devoir sur quoy je le prie très instamment de m'aviser asseurement, au plustost qu'il sera possible pour sçavoir comment je me dois gouverner, car je ne voudrois manquer, en quelle façon qu'il feust, de me trouver à Paris avant le partement de la Cour. Je vous prie aussy de vouloir presser Mons. de Saint-Ambroise de m'advertir asseurement du terme prefix à ma venue, sans faulte quelconque et aussy de vostre part survenant quelque nouveauté ou changement touchant la partense du Roy, je vous supplie d'avoir soing de me le faire sçavoir promptement que sera un accroissement (s'il est possible qu'elles s'aggrandissent encore) de mes obligations envers vous. J'ay receu dès avant-hier le paquet avec les livres, compris en vostre liste lesquelz y sont tous, mais je ne pensois qu'ils fissent un si grand fardeau. Les lettres du cardinal d'Ossat ³⁶ sont en meilleure forme que je n'ay veu

encore ; et celles de Duplessis-Mornay ³⁷ me sont aussi très agréables car il ne me souvient pas d'en avoir ouy parler en nostre quartier y estant toutesfois le personnage cogneu et renommé de ses aultres œuvres et sa dispute avec du Perron. Je ne vous sçaurois paier que de remerciemens car je ne trouve icy chose digne de vostre curiosité et de Mons. le conseiller vostre frère ; je n'ay pas encore baillé au Charton le livre du P. Scribanus, avec les Ordonnances des Armoyries, cuydant de trouver quelque aultre galanterie ; mais il n'y a rien selon mon advis que un livre latin tout fraichement de la main de Mons. Ciffiet ³⁸ de Sacra sindone Vesumtina aut sepultura Christi, lequel me semble bien gentil et je l'auray demain et avec le premier chariot qui partira, je les vous enverray tous trois ensemble. J'ay aussy fait faire le dessein de la mummie que j'ay en toute perfection à contemplation de Mons. vostre frère, mais je ne l'ose pas mettre avec les livres pour ce qu'il la faudroit placer trop menuement, et me semble qu'il seroit plus assuré, encore que ce n'est qu'une feuille de papier, de l'enroller dedans mes peintures aussy pour la garder mieux de la midité. Toutesfois j'y penseray encores car elle est preste, et je ne voudrois tenir si long temps la curiosité suspendue. Cependant, Monsieur, je vous prie d'estre (résolu ?) de me tenir pour tout vostre, et s'il y auroit danger de ne vous trouver à Paris, tardant trop, je ne manqueray de me haster expressément pour ce seul respect ; vous m'obligerez de m'en advertir ponctuellement, et me faisant part de vos bonnes grâces, assurez-vous que je seray tout le durant de ma vie, Monsieur,

vostre très humble serviteur,

Pietro-Paolo RUBENS.

Anvers, fin décembre 1624.

Monsieur,

Je suis bien ayse que vous avez receu le mouvement perpétuel assez bien conditionné comme je croy puisque le tuyau de verre n'est pas rompu. Je croy que Monsieur vostre frère a encore la recette que je luy ay envoyée il y a longtemps, comme il le faudra mettre en œuvre. Toutesfois, en cas de quelque manquement, je luy raffreschiray la mémoire avec la première commodité ce que je devoys avoir fait desja. Mais je vous prie estre servy de croire que moiennant la brièveté du temps pour achever les peintures de la Royne-Mère et aultres occupations encore je suis l'homme le plus occupé et oppressé du monde. Je vous remercie de la minutte instruction que me donnez touchant mon affaire, laquelle se confronte du tout avec ce que M. de Saint-Ambroise m'en escript à sçavoir : qu'il fault que je me retrouve avec tous mes tableaux à Paris au 2, 3 ou pour le plus long au 4 de febvrier, lequel terme est si court qu'il me fault résoudre d'asteure à quitter la main de mes tableaux ; car aultrement il n'y en auroit point de temps pour sécher les couleurs ni pour le voyage d'Anvers à Paris, ce nonobstant il n'y aura pas des plus grands inconveniens pour cela, car aussy bien falloit y retoucher tout l'ouvrage ensemble, au lieu propre (j'entends) mis en œuvre en la galerie mesme, et s'il y manque un peu plus ou moins, il passera tout en un coup, et sy je travaille à ce qu'il fault faire en Anvers, ou à Paris, il tourne tout au mesme compte, car ancor que je croy qu'il aura du mesconte au temps du parlement de Madame, comme il y tousjours quelque retardement aux affaires des grandz je ne veux pas me fien en cela, ains estre précis en peinture, aultant qu'il me sera possible, ce qui me donne de la peine plus que tout le reste, est que le tableau de Mons. le Cardinal ne pourra estre, selon mon advis, du tout parachevé, et quand il le fust, ce ne seroit pas possible de le porter si fresche mais encore que je désire de servir ce seigneur, surtout sachant combien importe sa bonne grâce, je ne croy pas qu'il importe beaucoup de parachever ce tableau à Paris ou à Anvers. En conclusion, il demeurera, comme j'espère, satisfait de ma diligence, aussy bien que la Royne-Mère, aussy je trouveray quelque subject à sa fantaisie selon vostre advis. Touchant le désir que Madame monstre d'avoir, de veoir

mes peintures avant son partement, je me trouve fort obligé, et seray bien ayse de lui pouvoir donner ce contentement ; aussy Monsieur le Prince de Galles, son époux, est le prince plus amateur de la peinture qui soit au monde. Il a eu quelque chose de ma main et m'a demandé, par l'agent d'Angleterre résidant à Brusselles avec telle insistance mon pourtraict, qu'il n'y eut aulcun moyen de le pouvoir refuzer encores qu'il ne me sembloit pas convenable d'envoyer mon pourtraict à un prince de telle qualité mais il forza ma modestie, et je vous asseure que se l'alliance projetée eust succédée, j'eusse esté contrainct de faire un voyage en Angleterre, mais estant esvanouye cette amitié, en général, s'est aussy reffroidy le commerce des particuliers comme la fortune des grandz tire avec soy tout le reste. Mais quant à moy je vous asseure que je suis aux affaires publiques l'homme le moins passionné du monde sauves tousjours mes bagues et ma personne ⁴⁰ ; mais j'entends (*ceteris paribus*) que j'estime tout le monde pour ma patrie ; aussy je croys que je seroys le très bien venu partout. On tient icy la Valteline toute perdue et qu'il y a très bonne intelligence entre le Pape et le Roy de France. Voilà tout quant à cela ; mais touchant Bréda, le marquis Spinola s'obstine, de plus en plus, à vouloir la place, et, croyez-moi, s'il n'est envoyé par commandement exprès de son maistre pour obvier à quelque nouveau accident ailleurs (ce que je ne croys pas) il n'y a force qui puisse secourir la ville, tant elle est bien assiégée. Aussy du commencement il n'a jamais fait son compte de la prendre par force mais l'imbloquer seulement. On fait des grandz apprestz de guerre pour la déffense des Provinces d'Artoys, Luxembourg, Haynault et Flandres. Dieu veuille que je puisse aller et venir seurement avant qu'il y ait roture. Je n'ay aultre chose pour ceste fois que de vous bayser bien humblement les mains et me recommander de tout mon cœur en vos bonnes grâces, vous asseurant que je le seray tout le durant de ma vie.

J'ay baillé à Anthoine un petit paquet de trois livres seulement, ou deux pour dire mieulx, car les Ordonnances des Armoiries sont d'une feuille seulement. Les deux aultres sont le Prince Cristiano-politicq du P. Scriban et M. Cifflet, de Linteis Salvatoris ; et vous asseure que vous les paierés bien cher car ce maistre Anthoine n'a jamais voulu avoir moins pour le port que deux francz ; de quoy je me remetx à vous, de rabattre ce que vous semblera hors de raison, lequel selon mon advis est plus que la moictié. La mummie n'y est pas, laquelle je porteray avecq les tableaux.

Anvers, ce 10 (janvier) de l'an 1625.

Six mois d'interruption dans la correspondance Rubens-Valavez : c'est le séjour du peintre à Paris. Cette période est coupée par une longue lettre à Peiresc, celle qui raconte les fêtes de la Cour et l'accident survenu à Valavez.

En juin 1625, après le retour de Rubens à Anvers, la correspondance reprend.

4⁴¹

Très cher Monsieur,

Je prie V. S. de bien vouloir excuser la hâte de cette lettre, à laquelle il m'est impossible de donner tous les soins que je voudrais, car je suis submergé de visites et de félicitations de la part de mes parents et de mes amis. Je dirai seulement à V. S. que j'ai atteint Bruxelles, hier, dans la nuit, après un voyage très difficile. En quittant Paris, nous n'avons pas trouvé de chevaux, si bien qu'il nous a fallu faire quatre relais avec de pauvres bêtes à moitié mortes ; les postillons, à pied, les poussaient devant eux comme font les muletiers, et trois fois, nous avons dû les dételer. Néanmoins, nous sortîmes de ces difficultés. Mais à mon arrivée à Bruxelles, j'ai appris que l'Infante venait de se mettre en route pour visiter le camp de Bréda ⁴², avant la destruction des retranchements. Espérant pouvoir la rejoindre à Anvers, et l'accompagner, je me hâte d'arriver ici, jeudi midi, pour apprendre, non sans dépit, qu'elle avait quitté la ville à six heures du matin. Il est probable que S. A. reviendra dans trois ou quatre jours, son voyage, entrepris à la demande de l'État-Major n'ayant d'autre but que d'encourager l'armée et

de la récompenser de ses peines par la distribution — à chacun selon ses mérites — de largesses et d'une double solde.

Je prie V. S. de baiser de ma part, et très affectueusement. les mains de M. Aléandre, du très aimable Chevalier del Pozzo, de M. Doni, et de tous ceux qui sembleraient à V. S. accorder quelque prix à mon salut. Je baise de tout cœur les mains de V. S., en me recommandant à Ses bonnes pensées.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, le soir de mon arrivée, 12 juin 1625.

5⁴³

Très cher Monsieur,

Puisque V. S. me l'a demandé et que M. Aléandre m'a promis de ne montrer ces estampes à personne, je les envoie à V. S. sans aucune retouche, ainsi qu'Elle s'en apercevra. Je crois que V. S., outre les deux plus grands camées, admirera surtout la beauté et les proportions du quadriges triomphal, car il sort tout à fait de l'ordinaire. Il est tout plein de beaux détails sur l'interprétation desquels je serai très heureux de connaître l'avis de M. Aléandre ; je me demande, entre autres, le nom de cet empereur qui ressemble à Théodose plus qu'à tout autre, mais que toutes sortes de particularités font rapprocher d'Aurélien et de Probus. Quant à moi, les deux figures qui me paraissent les plus belles sont celles qui se trouvent des deux côtés du Triomphateur, tenant des faisceaux et des globes.

Par la première voiture qui quittera Anvers ou Bruxelles pour Paris, j'expédierai à V. S. quelques exemplaires des *Electorum Rubenii*, des *Homiliis Asterii* et *Parentalibus Rubenii*, et des *Epistolarum Isidori Pelusioetæ* ⁴⁴. Tout cela constitue un trop gros ballot pour être envoyé par le courrier. Je m'étonne beaucoup que Justo ⁴⁵ propose des délais aussi

excessifs. J'ai quitté Paris il y a vingt jours, et M. Frarin m'écrivait, le 19 juin, que l'argent était prêt et que je pourrais le toucher le lendemain. Je suis très irrité du manque de ponctualité de M. d'Argouges ⁴⁶, ainsi que je l'ai écrit à V. S. par la dernière poste, et je doute qu'il se soit acquitté depuis lors, puisque M. Frarin ne m'a rien écrit, ce qui me semble de mauvais augure. J'espère encore, cependant, qu'il n'y a pas là un vrai manquement, mais plutôt un retard. Je trouverais étonnant, en effet, qu'il n'aurait pas donné satisfaction à M. Frarin, vu l'intervention pressante de M. de Saint-Ambroise, et que, s'il manque d'argent, il ne lui ait pas donné au moins sa parole qu'il ne laissera pas protester ses traites. V. S. songera qu'une telle attitude serait d'autant plus inadmissible que j'ai fait cadeau à M. d'Argouges (ceci entre nous) d'un grand tableau peint par moi-même, et qu'il a paru l'accepter avec plaisir. Mais j'espère encore recevoir des nouvelles meilleures par le prochain courrier.

Quant aux affaires de l'État, il y a peu de choses à dire en l'absence de la Sérénissime Infante, qui se trouve encore à Bréda. On escompte, pourtant, son retour à Anvers dans un jour ou deux. Les Hollandais ont fortifié Sevenberghen, et pour nous empêcher de nous en approcher, ils ont inondé toutes les prairies d'alentour.

La Reine d'Angleterre est arrivée saine et sauve à Douvres le 22 juin, je pense. Le Roi avait quitté cette ville depuis quelques jours à cause de la pénurie des vivres. Il paraît — du moins les Anglais le disent — qu'on peut difficilement transporter à Douvres tout ce qu'il faut pour nourrir une Cour aussi nombreuse que la sienne. Mais de tout ce qui s'est passé depuis lors, V. S. est certainement informée déjà : des cérémonies qui ont eu lieu à l'occasion de la réception de la Reine, comment le Roi vint à sa rencontre, etc.

C'est pourquoi je termine ma lettre, non sans baiser de tout cœur les mains de V. S. et me rappeler à Son bon souvenir et à celui de M. Aléandre.

De S. V. très illustre, le très affectueux serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

J'ai parlé à M. Rockox de notre projet ⁴⁷. Je l'ai trouvé assez disposé à y participer, pourvu que nous fussions sûrs de la mener à bien. C'est un homme de bien, qui connaît les antiquités et qui pourrait nous apporter de précieuses observations. Comme je le connais, d'ailleurs, il ne voudra pas

avoir une part dans les honneurs de l'entreprise sans participer aussi aux risques et aux frais, du moins dans une certaine mesure. Et ceci ne manque pas d'être très naturel. M. Rockox est riche et sans enfants. Excellent administrateur, son intégrité en toutes choses est légendaire, et M. de Peiresc, le frère de V. S., qui l'a fréquenté personnellement, doit certainement le savoir. J'aurais plaisir à ce que V. S. fasse part de tout ceci tant à M. Peiresc qu'à M. Aléandre : je crois, en effet, que nous aurons besoin d'aide pour mener à bien notre affaire.

Je suis très surpris que Justo ne m'ait pas écrit et ne m'ait pas avisé du jour de son départ. La lettre de M. Dupuis à M. Gevartius est bien arrivée. V. S. serait bonne de Lui baiser les mains de ma part.

Anvers, 3 juillet 1625.

L'activité politique de Rubens commence. Il part pour Dunkerque où il accomplit une assez longue et très mystérieuse mission. Tandis que ses élèves continuent à peindre et à exécuter les commandes qui, de toutes parts, affluent à son atelier, le maître interrompt son travail durant des mois et s'impose des séjours, de plus en plus fréquents, à la Cour. Jusqu'ici Rubens, tout en se déchargeant sur ses disciples du soin de peindre ses tableaux (ceux de la Galerie Médicis, par exemple) surveillait leur travail et le coordonnait. Maintenant, c'est en l'absence et à l'insu du titulaire de la firme qu'on inonde l'Europe de tableaux religieux ou profanes, plus ou moins animés de son esprit.

Les lettres à Valavez s'espacent et trahissent les nouvelles préoccupations. Toutes celles qui sont datées de Bruxelles se passent de commentaires.

Très cher Monsieur,

A mon retour de Dunkerque, j'ai trouvé les deux lettres de V. S. datées des 29 août et 14 septembre. Elles m'ont fait un très grand plaisir, d'autant plus que la seconde était accompagnée d'une missive du délicieux et très érudit M. Aléandre. J'ai écrit, il y a peu de jours, à V. S. de Dunkerque par Calais, et j'espère que ma lettre Lui est bien parvenue ; cette fois, force me sera de prier V. S. d'excuser ma concision, mais je Lui écris avec un pied dans l'étrier ; car je pars, en toute hâte, traiter avec un Prince aux confins de l'Allemagne une affaire qui tient beaucoup au cœur de S. A. Mais j'espère être assez rapidement de retour — avec l'aide de Dieu — et en position de nourrir notre correspondance comme il faut.

Quant à la peinture du camée, que V. S. me pardonne, mais il me semble qu'Elle parle beaucoup plus que je ne le voudrais à un auditeur d'instruction médiocre. Je ne vois pas en quoi un léger retard constitue un grand malheur ; je peux facilement trouver à Anvers des correspondants très sûrs pour Marseille et capables de porter le colis à mes risques et périls. Ce ne sont là, somme toute, qu'affaires de minime importance, mais quand bien même j'y jouerais ma vie que je ne pourrais pas agir autrement, à cause de l'obstacle constant de mes voyages. Dès que je rentrerai d'Allemagne, je devrai retourner à Dunkerque, et de là m'en aller ailleurs. Cependant, bien que je doive séjourner à Bruxelles pendant presque tout l'hiver, je pourrai très bien exécuter, loin d'Anvers, un petit travail de cette espèce. Mais quant à le faire immédiatement et à l'envoyer à Paris avant le départ de V. S., c'est-à-dire dans un délai très court, cela m'est tout à fait impossible. Comme je n'avais pas, malgré toute mon insistance, obtenu du frère de V. S. l'assurance qu'il accepterait, une fois terminé, ce petit souvenir fait de ma main, je suis très obligé à V. S. de me l'avoir donnée pour Lui. Mais les voyages à faire, pour le service de ma souveraine, ne peuvent souffrir aucun retard ; quand je les aurai accomplis, il ne faudra plus m'exciter à faire mon devoir, car j'estime que c'est pour moi un grand honneur de pouvoir faire plaisir à V. S. dans la mesure de mes moyens.

Je n'ai plus eu de lettre de M. l'abbé depuis mon départ de Paris. Je remercie V. S. de tout cœur pour les nouvelles qu'Elle me donne, et surtout pour celles qui ont trait aux choses d'Angleterre. La conclusion, ici, est

d'ailleurs moins glorieuse que les prémices, et il semble bien que cette armée, encore redoutable, ait perdu l'occasion de frapper un grand coup. Pendant que je me trouvais à Dunkerque, on s'occupait d'y réunir une flotte de vingt grands navires de guerre ; j'en ai vu sortir dix-huit du port de Mardyck, et les deux derniers devaient sortir le jour même de mon départ. Comme d'autre part, j'ai vu qu'au large du port croise continuellement une flotte hollandaise de trente-deux navires, je me dis qu'il pourrait bien y avoir de ce côté un échange de coups. Cependant, je crois que nous nous en tiendrons à une stricte défensive, et que nous ne serons pas les premiers à rompre la paix ; mais si la flotte anglaise s'avance d'une encablure contre celle du Roi d'Espagne, V. S. me croira si je lui dis que le monde verra s'engager alors une vilaine partie.

Étant contraint, bien à regret, de terminer ici puisque je ne puis pas différer mon départ, je baise de tout cœur les mains de V. S. La priant d'en faire autant, de ma part, au chevalier del Pozzo, qui m'a si parfaitement obligé que je ne pourrais pas le laisser s'en aller sans lui écrire une lettre ; mais il m'est impossible de racheter aujourd'hui ma négligence passée ; je n'en ai pas le temps ; je le ferai, s'il plaît à Dieu, lors de son heureux retour à Rome. V. S. me rappellera au bon souvenir du Conseiller, Son frère, et Elle saura que je reste toujours, et de tout cœur,

de V. S. très illustre, le très fidèle serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Bruxelles, 19 septembre 1625.

Très cher Monsieur,

En rentrant des confins de l'Allemagne, je n'ai pas pu faire autrement que de me rendre aussitôt à Dunkerque pour faire rapport à la Sérénissime Infante sur mes négociations ; celles-ci ont, d'ailleurs, réussi au gré de S. A. Puis, à mon retour à Bruxelles, j'ai trouvé l'excellente lettre de V. S. datée du 26 septembre, toute débordante de sa courtoisie et de Son amabilité habituelles ; en effet, V. S. ne se contente pas de m'envoyer les preuves de Son amitié personnelle, mais Elle prend soin de me procurer celles de l'amitié des autres, comme le prouve la lettre du cavalier del Pozzo, que j'ai trouvée dans la Sienne et qui m'a fait le plus vif plaisir, car je désirais depuis longtemps entretenir avec Lui une correspondance suivie, et je ne savais pas comment l'entamer. V. S. a bien voulu servir de trait d'union, et je ne manquerai pas, à présent, de répondre au Chevalier del Pozzo à la première occasion. Mais on m'affirme ici qu'il retourne directement à Rome, et, dans ce cas, je crois qu'il serait plus prudent d'attendre, pour lui écrire, qu'il y soit arrivé. Quant à M. l'abbé de Saint-Ambroise, seules les lettres de V. S. m'en ont appris quelque chose ; je suppose que l'absence de nouvelles est cause de ce silence ; je crois, d'ailleurs, que cette situation se modifiera avec le temps.

Je remercie beaucoup V. S. pour le récit minutieux qu'Elle m'a fait de la défaite navale que l'amiral Montmorency a infligée à M. de Soubise ; les Hollandais l'attribuent tout entière au talent de leur amiral, M. Haultain ; ce qui importe, au surplus, c'est l'ampleur de la victoire, ampleur d'autant plus grande que M. de Thoiras a su prendre l'île de Ré, dont tous les hommes qui connaissent les lieux vantent l'importance exceptionnelle. Je suppose bien que le Roi, après cet avantage, ne sera guère pressé d'entrer en négociations avec les gens de La Rochelle, qui, en tant de circonstances, se sont montrés intransigeants. Pour ce qui est des affaires d'Italie, on ne sait rien de très précis ; on sait seulement que le Duc de Féria ne réalise aucun progrès, et qu'il aurait mieux fait de se tenir sur la défensive sans chercher à surprendre l'ennemi.

Le Comte Tilly tient toujours tête au Roi de Danemark. Vous savez qu'il avait divisé ses troupes en détachements de quatre à cinq cents hommes et les avait postées en différents endroits ; or les habitants, aidés par les troupes danoises, les avaient décimées. Aujourd'hui il a repris pied dans toutes les places perdues, et il les a traitées cruellement. Le Prince de Wallenstein, lui, est arrivé à son secours avec une armée nombreuse, formée par l'Empereur ; il se conduit en tyran, brûle villes et villages comme un

barbare, et on peut dire vraiment que la guerre ne fait que commencer dans ce pays.

La Sérénissime Infante et le Marquis sont toujours à Dunkerque ; ils n'ont d'autre préoccupation que de construire et d'armer des navires ; à mon départ, j'ai vu dans le port de Mardyck une flotte de vingt et un bateaux bien armés, dont neuf étaient prêts à sortir au premier vent propice ; je trouve, d'ailleurs, cette manœuvre-là très dangereuse, puisqu'ils devront passer sous le canon de trente-deux navires hollandais qui croisent au large, et que le Canal est barré lui aussi, dit-on, par des navires anglais et hollandais. Nous attendons d'heure en heure la nouvelle d'un succès, mais il se pourrait que V. S. en fût informée avant nous par la voie de Calais.

Pour l'instant, je n'ai rien d'autre à dire à V. S. qui soit digne de Sa curiosité ; j'ai reçu de Paris une lettre de M. Gerbier, à laquelle j'aurais déjà répondu si je n'avais craint qu'il soit parti. Car sa lettre est assez ancienne. Il me disait qu'il était appelé à la Cour pour réfuter les calomnies du P. Bérule ; celui-ci serait, paraît-il, revenu d'Angleterre assez peu satisfait de la situation faite, dans ce royaume, aux catholiques. Mais je ne crois pas que Gerbier soit de taille à gagner ce procès contre le P. Bérule.

Il ne me reste, pour l'instant, qu'à me recommander aux bonnes grâces de V. S. et à baiser de tout cœur Ses mains.

De V. S. très illustre, le très fidèle serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 18 octobre 1625.

Très cher Monsieur.

Je n'ai ici rien de bien neuf à dire à V. S., sinon que nos navires de Dunkerque ont ruiné pour un an la pêche du hareng ; ils ont, en effet, coulé

à fond un bon nombre de bateaux pêcheurs, non sans sauver les équipages et les bien traiter selon les ordres formels de la Sérénissime Infante. Dois-je écrire à V. S. les nouvelles qui, pour arriver jusqu'à nous, doivent d'abord traverser la France, et, par exemple, que la flotte anglaise, après avoir abordé à Cadix, a jeté à terre une armée de douze mille hommes, qui, d'après les uns, aurait emporté un fort d'assaut, et, d'après les autres, aurait échoué dans son entreprise ? Toute l'Espagne, en tous cas, a pris les armes et marche vers Cadix, d'autant plus que les Mores d'Alger s'apprêteraient à se joindre aux Anglais et aux Hollandais ou à faire irruption sur un autre point de la Péninsule. Voilà bien les dernières armes d'un Buckingham réduit aux pires extrémités et aux actes de désespoir ! Ainsi ces gens s'allient aux Turcs et aux Mores pour abattre les Chrétiens, eux qui professent, disent-ils, une religion « réformée » ! Nous ne manquerons pas de connaître bientôt tous les détails par un courrier spécial, mais il est impossible d'émettre un doute sur l'authenticité du fait en lui-même. J'espère que la Cour ne tardera pas à rentrer à Bruxelles, car en son absence nous ne sommes guère informés des dépêches confidentielles.

Je ne suis pas surpris que le Roi de France soit désireux de saisir l'occasion que lui offrent les grands avantages remportés sur les rebelles, car je crois bien que la guerre d'Italie ne portera pas de fruits, ni pour l'un ni pour l'autre des belligérants. J'ai l'intention, quant à moi, de rentrer bientôt à Anvers, où, grâce à Dieu, la peste diminue de jour en jour ⁵¹. Je suis bien fatigué d'être, depuis assez longtemps, loin de chez moi. En terminant cette lettre, je baise de tout cœur les mains de V. S., et je me recommande à Ses bonnes grâces. Je prie V. S. de bien vouloir transmettre mes condoléances à M. le Conseiller Son frère, à l'occasion de la mort de Son père ⁵², et de Se rappeler que je suis, en toute affection, Son serviteur.

De V. S., le très fidèle serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

J'ai lu avec un vif plaisir le petit livre : Miroir du Temps passé. Je le trouve ingénieux et pénétrant, et je remercie encore V. S. pour la réponse. Je la lirai avec attention, mais l'argumentation m'en plaira beaucoup moins, je pense. J'espère que V. S. aura reçu les trois exemplaires de l'Admonition, et que si je peux faire quelque chose pour Elle, Elle me fera la grâce de me le dire.

Bruxelles, 28 novembre 1625.

9 53

Très cher Monsieur,

Nous n'avons encore aucune confirmation de l'arrivée du Duc de Buckingham en Hollande, mais par contre, nous venons d'apprendre, par un courrier spécial parti d'Espagne le 18 novembre, que les Anglais avaient débarqué le 1^{er} novembre près de Cadix une armée de six mille hommes. Ils voulaient emporter la place, mais ils furent battus ; le 5, un vieux de soixante-dix ans, que nous avons vu naguère en Flandre, Don Fernando Gyron, opéra une sortie avec une poignée de cinq cents mousquetaires d'élite, soutenus par un peu d'infanterie opérant en ordre dispersé et par un détachement de cavalerie légère, et il contraignit les envahisseurs à se rembarquer en plein désordre, non sans abandonner de cinq à six cents morts sur la plage. On n'a pas encore pu déterminer avec certitude la direction de leur retraite. Ces nouvelles, nous les tenons du Roi qui les a transmises à la Sérénissime Infante. D'autre part, Don Diego Mexia ⁵⁴ (vous savez peut-être qu'il avait été nommé Maître de Camp du Roi pour la durée de la guerre, et on croyait qu'elle allait être très longue) nous a fait savoir que toutes les mesures avaient été prises pour que les galions d'argent arrivent ici sains et saufs ; il est certain, en effet, que les Anglais, pour s'emparer d'une partie, s'efforceront de les rencontrer.

La pauvre tête de Halberstadt est enfin en repos, car il vient de succomber à la fièvre maligne. Le caprice de M. de Vaudemont ⁵⁵ est admirable, mais il pourrait lui causer quelque ennui si son fils n'a pas de rejetons mâles. L'échec de Verrue est vraiment une honte pour le Duc de

Feria et Don Gonsalo. Je crois que cet hiver on ne fera pas grand'chose, sauf peut-être du côté de la flotte anglaise.

Bruxelles, 12 décembre 1625.

10⁵⁶

Très cher Monsieur,

S'il existe réellement un Auctarium de Goltzius, œuvre personnelle ou non, peu importe, on doit pouvoir le trouver à la Bibliothèque du Roi ou dans celle de M. de Thou. V. S. me permettra de lui demander avec insistance de bien vouloir l'examiner, et de relever la date d'impression ainsi que le nom et l'adresse de l'éditeur. Il est vraiment bizarre, en effet, que le « Trésor » de Goltzius soit ici assez commun — M. Rockox et plusieurs autres de mes amis le possèdent — tandis qu'aucun antiquaire ni aucun libraire n'a eu connaissance de cet Auctarium. D'autre part, je n'ai pas souvenir que le frère de V. S. m'en ait jamais parlé. Il est assez invraisemblable, enfin, que Goltzius, qu'une mort prématurée empêcha de réaliser la dixième partie de son œuvre, ait eu le temps de faire un Auctarium.

Certes, je me souviens d'avoir parlé jadis avec M. Peiresc d'un manuscrit de Goltzius, conservé par Jacques de Bye et dont celui-ci caressait l'espoir de pouvoir un jour donner une édition ; c'est même pour cette raison que le frère de V. S. désirait vivement que de Bye vînt à Paris, car il pensait qu'on pourrait l'y garder quelque peu. Il est vrai aussi que de Bye a publié récemment un livre sur les médailles d'or, et un autre sur certaines médailles de Goltzius, livre auquel il a fait certaines additions, et qui fera bientôt — avec quelques notes nouvelles — l'objet d'une seconde édition. Mais le frère de V. S. a vu ces ouvrages, ainsi que la Grèce de Louis Nonnius et les Iles de l'Archipel de Goltzius ; aucun de ces ouvrages ne porte, en outre, le nom d'Auctarium. Il est vrai que je suis ici assez loin de

Bruxelles et très loin de ma bibliothèque, mais j'espère bien que je pourrai, très bientôt avec l'aide de Dieu, regagner ma demeure.

Jacques de Bye s'est mal conduit : il a dissipé tous ses biens ou il les a mis en gage un peu partout ; on ne peut plus espérer tirer de cet homme-là quelque chose de bon, à moins de dépenser avant toutes choses quelques milliers d'écus. Je prie à nouveau V. S. de bien vouloir s'informer à propos de cet Auctarium, et de songer que si, en revanche, je peux être un jour utile à V. S. ou à son frère, je me mets entièrement, avec toutes mes forces et toutes mes possibilités, à Leur service.

Je suppose que mon crédit à la Cour de Paris a dû être entamé ces temps derniers, puisque l'Abbé de Saint-Ambroise ne m'a plus jamais donné signe de vie depuis mon départ, quoique je lui eusse écrit assez cordialement le mois dernier. J'infère de son silence qu'il y a eu une saute de vent, ce qui, d'ailleurs, ne m'émeut pas beaucoup ; je dirai même confidentiellement à V. S. que toute cette affaire ne me vaut pas une seconde lettre. Mais cependant si V. S. pouvait discrètement s'informer auprès de quelqu'un qui pourrait La renseigner, j'en serais fort aise. Pour le reste, quand je compte les voyages que j'ai faits, le temps que j'ai perdu à Paris sans aucun profit, je trouve que mon grand travail en l'honneur de la Reine Mère a été pour moi une très mauvaise affaire. Je ne veux pas, en effet, mettre au crédit de ce compte les largesses du Duc de Buckingham.

Celui-ci a, très réellement, fait le voyage de Hollande, et il a passé, avec ce pays, un traité d'alliance offensive et défensive d'une durée de quinze ans. Mais il n'a pas réussi à obtenir en gage La Brielle et les autres forteresses qu'on avait remises autrefois à la Reine Elisabeth. Je suppose que V. S. aura déjà vu les quarante articles de ce traité d'alliance. Nous n'en avons ici que des copies manuscrites en flamand, sans quoi j'en aurais envoyé une bien volontiers à V. S. pour La remercier des livres dont Elle ne cesse de me faire don. Ils me sont infiniment agréables, bien que M. de Meulevelt, ambassadeur de la Sérénissime Infante, me fasse tenir les mêmes quelquefois.

La flotte est arrivée saine et sauve à Cadix, peu de jours après le départ des Anglais, et sans avoir aperçu un seul navire ennemi. Vrai miracle, comme me l'écrivait le Comte d'Olivarez lui-même, puisque, si elle était arrivée quelques jours auparavant, elle aurait trouvé les Anglais dans le port ; ceux-ci, d'ailleurs, étaient partis à la rencontre de notre escadre, et il

est tout à fait extraordinaire qu'ils aient pu passer à si courte distance les uns des autres, sans s'en douter.

Je remercie beaucoup V. S. de me faire le récit de tous les duels, mais, sincèrement, je trouve qu'on devrait réprimer cette espèce de rage qui est la plaie du pays et qui exterminera la fleur de la noblesse française. Chez nous, on ne fait la guerre qu'à l'ennemi du dehors, et le plus brave est celui qui se fait remarquer au service du Roi. Pour le reste, nous vivons en paix, et si quelqu'un se permet d'exagérer, il est aussitôt chassé de la Cour et mis en quarantaine par tous. L'Infante et le Marquis veulent absolument déshonorer les questions personnelles, et ceux qui cherchent à se hisser sur le pavois par ces moyens-là sont chassés de l'armée et privés de leurs grades. Je crois que c'est un bon remède, car toutes ces crises de passion sont causées par l'ambition et un mauvais amour de la gloire.

On ne fera pas grand'chose cet hiver, je crois, sauf se tenir sur ses gardes. Je ne crois pas me tromper en disant que l'attaque et la défense de Bréda ont épuisé les deux partis. Notre flotte de Dunkerque est en très bon état ; outre qu'elle a considérablement entravé la pêche, elle a fait quelques très bonnes prises.

Je voudrais bien savoir la vérité sur ceci : on affirme ici que la Reine d'Angleterre n'est pas traitée par le Roi selon son rang et ses mérites, qu'elle a eu toutes les peines du monde à obtenir une messe basse pour faire ses dévotions, et que les catholiques sont si mal traités dans le Royaume que les Espagnols se réjouissent de n'avoir pas cru les Anglais. Mais je crois que la passion politique fait sa partie dans ce concert. Les chargés d'affaires d'Espagne et de Flandre à Londres viennent d'être rappelés, ce qui ne peut être à mes yeux qu'un signal de guerre. Et vraiment, si je considère les caprices et l'arrogance de Buckingham, j'ai pitié de ce jeune roi qui se précipite ainsi et entraîne son peuple dans la plus folle aventure, sans aucune raison. Car, si on commence une guerre à volonté, on ne peut pas toujours la terminer à volonté.

Je n'ai rien d'autre à dire à V. S. C'est pourquoi je Lui baise les mains de tout cœur, et je prie le ciel de Lui donner, à Elle et à Son frère, une heureuse année nouvelle.

De V. S. très illustre, le très fidèle serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Laeken, hors Bruxelles, 26 décembre 1625.

II⁵⁷

Très cher Monsieur,

V. S. me pardonnera si je ne Lui écris pas avec la grande ponctualité dont Elle use envers moi, et Elle me croira si je Lui dis qu'Elle ne doit y voir ni un manque d'affection ni l'effet d'une mauvaise volonté quelconque. Je suis ligoté par un inextricable filet d'empêchements qui ne me permettent absolument pas d'accomplir mes devoirs. Si, pourtant, une chose urgente se présente où je peux être utile à V. S., je ne manquerai pas de tout abandonner pour L'aider dans la mesure de mes moyens.

J'envoie à V. S. le traité d'alliance en quarante articles qui a été signé entre l'Angleterre et la Hollande. Je Lui envoie un exemplaire en langue flamande parce que mes occupations ne me permettent pas de songer à en faire une traduction italienne ou française, et que personne, ici, n'est capable de la faire à ma place. V. S. voudra bien m'excuser de mon impertinence et croire fermement que celle-ci n'a d'autre cause que l'impossibilité dans laquelle je me trouve de m'en procurer même une copie convenable, si bien que j'envoie à V. S. celle-là même, assez approximative, qu'on m'a fait tenir. Pour le restant, V. S. a un moyen assez facile d'en obtenir une traduction : qu'Elle s'adresse donc à notre Ambassadeur, qui m'avait lui-même demandé de lui procurer le texte de ce traité ; je lui écris par le même courrier pour lui dire que je l'avais déjà envoyé à V. S., et que V. S. le lui communiquerait, n'ayant pas, quant à moi, le temps de le recopier. A cette occasion, V. S. pourra, sans peine, se faire donner une traduction que notre Ambassadeur fera rédiger par un de ses secrétaires. (Note marginale : et l'Ambassadeur croira que j'avais déjà envoyé la pièce à V. S. par le précédent courrier.) Le traité ne porte nulle part que les

Hollandais seraient forcés de recevoir une garnison anglaise à La Brielle, à Rammekens et dans les autres forts remis jadis à la Reine Elisabeth, et restitués par miracle par le Roi Jacques. Le Duc de Buckingham a fortement insisté sur ce point-là auprès des États généraux, mais il n'a pas pu vaincre, jusqu'ici, leur opposition. C'est surtout l'Ambassadeur de France qui s'y est opposé avec énergie. Aussi Buckingham veut-il envoyer à Paris, avec une mission spéciale, M. Aerssens, qui y fut Ambassadeur ordinaire sous le règne d'Henri IV, et qui s'était rendu très impopulaire à la France par la mort de Barneveldt, mort dont il fut l'artisan. Craignant pour sa peau, Aerssens a refusé la mission, mais on dit — ce que j'ai peine à croire — que le Roi, pour le décider, lui a envoyé le Collier du Saint-Esprit.

Quant à Buckingham, je crois comme V. S., qu'il court à sa perte. Je l'ai écrit très librement à M. Gerbier, et un Anglais de mes amis, qui arrive de là-bas, m'a raconté que le jour même du retour de Hollande de Buckingham — retour à l'occasion duquel deux très beaux navires se perdirent, l'un de la flotte royale et nommé l'Assurance (Note marginale : C'est un bien mauvais présage que la perte d'un navire de ce nom) et l'autre de l'armement Burlamachi — cinquante navires de la flotte anglaise rallièrent l'Angleterre, et que tous les grands se réjouissaient à haute voix de cet insuccès, dont ils accusaient la témérité du Duc.

J'ai entendu ces jours-ci le Marquis Spinola, qui est, cependant, d'une très grande réserve verbale, affirmer que l'attaque de Cadix lui semblait très imprudente. Les Anglais semblaient croire qu'ils auraient conquis toute l'Espagne avec douze mille fantassins et quelques escadrons de cavalerie. Débarquant dans une île où il n'y a même pas un arbre, ils avaient négligé d'emporter des fascines pour franchir les fossés d'une forteresse défendue par quatre mille hommes ; ils avaient derrière eux la populeuse Séville et toute l'Espagne, courant aux armes. Aussi n'ont-ils, vraiment, fait montre de prudence qu'en s'empressant de se retirer, non sans pertes, d'ailleurs, ni sans honte.

L'Anglais dont j'ai parlé à V. S m'a dit que la Reine était devenue très belle et se portait bien, et que le Roi l'aimait beaucoup mais ne la traitait pas bien quant à l'exercice de sa religion catholique, ne mettant à sa disposition qu'un tout petit oratoire où quatre ou cinq personnes, seulement, peuvent tenir, si bien que presque toute la suite doit entendre la messe sans la voir. Mais en voilà assez des affaires anglaises !

Quant à M. l'abbé de Saint-Ambroise, je le tiens pour un excellent homme, très loyal, et je n'ai, sincèrement, rien du tout contre lui. Mais comme son silence est, je crois, en passe de devenir définitif, j'imiterai son exemple à l'avenir et je me tairai aussi.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je me recommande de tout cœur à Ses bonnes grâces, je prie le Ciel de combler Ses vœux, et je Lui baise les mains.

De V. S., le très affectueux serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Le Cardinal-légat est arrivé à Rome, mais on dit qu'il pourrait peut-être repartir pour l'Espagne.

Le port de ces livres importe peu, mais puisque V. S. veut bien s'en inquiéter, j'écrirai à ce propos à notre Ambassadeur, de qui les lettres m'arrivent toujours en franchise.

Laeken, hors Bruxelles, 9 janvier 1626.

12⁵⁸

Très cher Monsieur,

Ces quelques mots, seulement, pour accompagner le petit livre que V. S. recherchait, et que j'ai pu finalement trouver, par le moyen dont je Lui ai fait part. C'est le seul exemplaire que j'ai vu, et en vérité, il m'a paru parfaitement infâme. Je l'ai feuilleté à la hâte, et je trouve que l'auteur mériterait un beau châtiment ! Je crois, d'ailleurs, qu'il l'aura s'il se fait jamais connaître, car la Sérénissime Infante et ses ministres sont très

hostiles à de semblables diffamations. C'est pourquoi ce genre d'écrits a très peu de succès chez nous.

Je suis pour l'instant entraîné par toute une série d'affaires, qui ne me permettent pas d'être long. Et si j'avais le temps, je ne me souviendrais pas plus d'une seule nouvelle digne d'être écrite par moi et lue par V. S. C'est pourquoi je termine en baisant, de tout cœur, les mains de V. S., priant le Ciel de Lui accorder tout le bonheur qu'Elle souhaite.

De V. S., le très affectueux serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Bruxelles, 30 janvier 1626.

13⁵⁹

Très cher Monsieur,

Je suis très surpris de la nouvelle que m'écrit V. S. : le Cardinal voudrait avoir deux de mes tableaux. Voilà qui ne s'accorde guère avec les nouvelles que me transmet l'Ambassadeur de Flandre ; celui-ci me dit que les peintures de la seconde galerie de la Reine vont être commandées à un peintre italien, malgré le contrat formel entre la Cour et moi. Il est vrai qu'il rapporte là des propos recueillis à la ronde, et qu'il n'en a aucune confirmation. On lui en a parlé, pourtant, comme d'une chose faite, et il croyait que j'y avais donné mon consentement. Je suppose que si V. S. savait quelque chose à cet égard, Elle m'en aurait fait part.

Je n'ai pas encore pu me procurer le petit livre des Arméniens ; ce sera chose difficile, je crois, à cause des affaires très rares que nous faisons avec leur pays. Je suis résolu à rentrer à Anvers dans peu de jours, et je crois même que je pourrai me mettre en route dès la semaine prochaine.

En terminant, je baise de tout cœur les mains de V. S., et je me recommande à Ses bonnes grâces.

De V. S., le très affectueux serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Bruxelles, 12 février 1626.

14⁶⁰

Les Hollandais, avec leur cruauté habituelle et malgré la grande douceur avec laquelle, sur l'ordre de l'Infante et du Marquis, on a traité leurs prisonniers — je m'en suis rendu compte moi-même à Dunkerque — ont jeté à la mer, ligotés par deux, dos à dos, près de soixante de nos marins qui servaient sous pavillon royal, sur des navires appartenant à des armements privés. Cela, ils l'ont fait en plusieurs fois, mais ils ont massacré trente prisonniers en un jour. J'espère, et je crois savoir, d'ailleurs, qu'on a permis à ces armements privés de leur rendre la pareille à concurrence du même nombre d'hommes, mais aucun ordre n'a été transmis, jusqu'à présent, aux vaisseaux du Roi. Ceci témoignera de notre patience et de notre réserve. On dit ici que le Marquis vient d'être nommé par le Roi Amiral pour nos mers, mais, à ma connaissance, il n'en a pas encore pris le titre, quoiqu'il en exerce la charge, en fait.

Un navire du Roi a sauté dans le port de Mardyck, à la suite de la trahison de deux Hollandais, auxquels l'Infante avait fait grâce de la vie et qui avaient été admis au service du Roi. Ces ingrats, pour nous récompenser de nos bienfaits, profitèrent de la nuit pour mettre le feu à la soute aux poudres, et s'échappèrent en canot. Le navire sauta avec son équipage d'environ cinquante hommes ; six ou sept matelots et le capitaine furent sauvés, quoique blessés, en retombant dans l'eau à l'endroit où le navire s'était englouti.

Je veux aussi raconter à V. S. une autre histoire, à la vérité moins tragique, mais si drôle que je m'en voudrais de la taire. Un déserteur hollandais arriva à Dunkerque, il y a quelques jours. Il se proclamait écœuré

par les mauvais procédés des États à son égard, et, pour se venger, il désignait une certaine partie de la Zélande où il y avait, disait-il, un joli butin à faire. On le crut, et on lui confia un navire léger, bien armé et monté par un bon détachement de soldats et de matelots. Il cingla donc sur la Zélande, mais rencontra presque aussitôt un navire plus important, armé lui aussi, et battant le pavillon du Prince d'Orange, qui se dirigea aussitôt à sa rencontre. Notre Hollandais, comme s'il voulait livrer bataille, fit cacher tout son monde sous le pont, et à ceux du grand bateau qui criaient qu'ils étaient de Rotterdam, il répondit de passer rapidement sur son navire, et de faire, de la sorte, un beau coup de filet. Les autres abordent, mais au moment où ils commencent à désarmer leurs prisonniers, ils reconnaissent en eux des compagnons ; le grand navire arborait le pavillon de Hollande par ruse de guerre ; il venait, lui aussi, de Dunkerque, et il ne portait les armes des États sculptées sur sa poupe, que parce qu'il avait été capturé, peu auparavant, à l'ennemi. Le pauvre traître en demeura ébahi, mais il fut ramené à Dunkerque avec son complice, le pilote, tous deux écrasés par le poids de leur trahison. Ils seront traités selon leurs mérites.

Il y a quelques mois, il est arrivé une autre histoire extraordinaire, dont V. S. n'a peut-être rien su. Le gouverneur d'Isendyck, ville importante de la Flandre et Zélande, appartenant aux Hollandais, avait toujours eu, jusqu'ici, la réputation d'être aussi brave que prudent. Or voilà que, costumé en marchand, il se mit en tête d'aller en personne à Graveline, pour espionner. Reconnu, arrêté, emprisonné, il vient seulement d'être libéré, bien que le Conseil de guerre ait estimé qu'il eût été juste de lui faire payer la rançon appropriée à son grade ; n'empêche que cet acte, commis par le gouverneur d'une place aussi importante, a été considéré par tous comme d'une témérité inouïe.

On affirme ici qu'on va construire plus de navires, et on fait pression sur le Roi pour qu'il maintienne à Dunkerque une flotte importante ; il est certain, en effet, que la petite escadre qui s'y trouve fait de l'excellente besogne et capture un gros butin. Tout récemment, elle a encore capturé et ramené un navire turc.

Bruxelles, vers le 15 février 1626.

Très cher Monsieur,

J'ai reçu l'excellente lettre de V. S. datée du 13 courant en même temps que celle de l'abbé de Saint-Ambroise ; celui-ci se montre, à son habitude, parfaitement courtois et très bien disposé pour moi. Il me dit que le Cardinal — comme V. S. me l'a écrit récemment — voudrait avoir deux de mes tableaux pour sa collection. Quant à la galerie, l'abbé me dit que la Reine Mère s'excuse de n'avoir pas eu jusqu'ici le temps et le loisir d'en fixer les sujets ; cela se fera, pourtant, en son temps, la construction de la galerie étant encore peu avancée. Me voici donc forcé de croire que les assertions de l'Ambassadeur de Flandre, que j'ai rapportées à V. S. dans ma dernière lettre, n'étaient pas exactes.

J'ai bien reçu l'Apologétique de M. Rigault, réfutant l'Admonition ; mes occupations m'ont, d'ailleurs, empêché jusqu'ici de la lire ; pourtant, le peu que j'en ai vu, en feuilletant le livre, m'a plu ; son style, surtout, est clair et nerveux.

Il ne m'a pas été possible de dénicher le petit livre des Arméniens, à cause des très faibles relations que nous avons avec leur pays. Je chercherai, cependant, à Anvers avec une nouvelle ardeur. A la place de cet ouvrage, j'en envoie un autre à V. S., écrit en flamand, et si bien vu des Jésuites qu'il doit, d'après moi, sortir de leur officine. Les lettres pour Cologne sont bien parties.

La nouvelle de la paix entre le Roi et les Huguenots n'a fait plaisir à personne ici, et on y redoute beaucoup une rupture générale entre la France et l'Espagne. Il faut dire que ce serait là un incendie bien difficile à éteindre. Il serait assurément meilleur que ces petits jeunes gens, sur qui reposent aujourd'hui les destinées du monde, s'entendissent bien et fussent amis, au lieu de bouleverser toute la chrétienté au gré de leurs caprices. Mais il faut admettre que telle est la volonté du ciel, et il faut s'en remettre entièrement entre Ses mains.

En finissant, je baise de tout cœur les mains de V. S. et je me recommande à Ses bonnes grâces.

De V. S., le très affectueux serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Bruxelles, 20 février 1626.

16 ⁶²

Très cher Monsieur,

V. S. me réjouit infiniment en m'écrivant souvent, et en me donnant sur tout ce qui se passe à la Cour des nouvelles confidentielles, qui me sont très agréables. V. S. aura, de son côté, pu voir par ma lettre précédente que je suis très satisfait de l'abbé de Saint-Ambroise ; la lettre, que V. S. m'a transmise, témoignait de son amabilité habituelle et de sa sympathie pour moi. J'y ai répondu aussitôt, par le courrier de la semaine passée. Je ne doute plus, à présent, que tout ce qu'on a dit à propos de la Galerie soit faux. En effet, le Cardinal ne m'emploierait pas à son service personnel, si une décision importante avait modifié le cours d'une affaire qu'il avait, en personne, entamée et menée jusqu'au bout avec moi. Mais ce n'est pas le premier rapport dénué de fondements qu'on fait à notre Ambassadeur.

A mon vif regret, je n'ai aucune nouvelle à rapporter à V. S. Le jour du carnaval, dimanche, quelques seigneurs de la Cour ont couru à l'anneau et ont fait le jeu du Sarrasin, en l'honneur de la naissance de la fille du Roi d'Espagne ; les costumes et les armures des cavaliers étaient très beaux, mais ils ont couru sans adresse et sans entraînement. Le Marquis de Campo-Lataro et don Pedro de Braccamente furent les rois d'armes, mais on ne leur donna point les prix du jeu.

Notre Sérénissime Infante serait très heureuse si la grossesse de la Reine de France continuait normalement, car elle nourrit pour elle de l'affection

comme pour sa propre fille ; et vraiment, ce serait une chose heureuse pour le pays tout entier, pour la Reine elle-même, et encore plus, pour le Roi.

Pour ma part, je suis rentré avant-hier chez moi, à Anvers, avec l'aide de Dieu, et je pourrai à l'avenir, beaucoup mieux qu'à Bruxelles, tenir V. S. au courant des nouvelles.

Une lettre de M. de la Planche m'apprend que je n'ai encore aucune chance d'être payé du solde qui m'est dû dans l'affaire des cartons de tapisserie que j'ai exécutés pour le Roi. Je le regrette très vivement. Il est évident que M. de Fourcy et M. Katelin ne font pas honneur à leur promesse ; je serais très heureux de savoir si, d'après V. S., j'aurais quelque chance d'obtenir mon dû par l'intermédiaire de l'Abbé de Saint-Ambroise, et en me servant de la protection de la Reine Mère et du Cardinal. Je ne ferai rien avant d'avoir reçu l'avis de V. S., et si Elle croit la chose possible.

J'ai appris avec plaisir que le mal dont souffre M. Aléandre se réduit à une fièvre bénigne. Le Nonce, en effet, m'avait fait peur en me disant qu'il souffrait d'une fièvre tenace et se trouvait à l'article de la mort. Le Nonce m'a aussi appris que le Chevalier del Pozzo allait accompagner le Cardinal-légat pendant son voyage d'Espagne.

En terminant, je baise de tout cœur les mains de V. S., et je me recommande à Ses bonnes grâces.

De V. S., le très affectueux serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 26 février 1626.

J'espère qu'avec l'aide de Dieu, V. S. recevra par le même courrier les commentaires en un volume de Louis Nonnius sur la médaille *Universoe Gracciæ Asiæ minoris et insularum* ; et dans un autre paquet, les médailles de Julius, d'Auguste et de Tibère, avec les biographies de ceux-ci et des commentaires par le même Nonnius. Je crois que tous les désirs de M. de Peiresc sont ainsi comblés. Il serait bon, je crois, d'avoir soin de ces livres ; on ne peut pas les acheter séparément, et, pour les avoir, il faut prendre aussi tout le Trésor de Goltzius, qui coûte cinquante francs. Pour obliger M. de Peiresc, j'ai fait cet achat. Mais que V. S., d'ailleurs, ne s'alarme pas à cette occasion, car le Goltzius n'est pas perdu.

Je remercie vivement V. S. des nouvelles qu'Elle me donne. Je les ai communiquées, avec l'arrêt qui les accompagnait, aux Pères Jésuites. Ils n'en avaient pas encore eu connaissance, et ils n'ont pas manqué d'en être fort mortifiés. Je puis, au surplus, affirmer à V. S. que les Pères accepteront n'importe quoi pour ne pas perdre à nouveau ce beau royaume de France qu'ils ont eu tant de peine à retrouver, et ils feront tout ce qu'on voudra.

Pour le reste, tout se passe très paisiblement, et comme si, de part et d'autre, on était résolu à ne plus faire la guerre. Personne ne parle d'entrer en campagne, cet été, comme les autres années ; cependant, bien qu'on doive attendre, pour faire manœuvrer la cavalerie, que l'herbe soit plus haute et les foins coupés, on a l'habitude de faire de bonne heure les autres préparatifs. Cette année, on n'en voit point trace.

L'Édit contre le duel est une chose importante à cause du serment de ne point faire grâce. C'est le seul moyen, assurément, d'enrayer un tel fléau. Si V. S. pouvait, selon Sa promesse, m'en envoyer un exemplaire, je Lui en serais bien reconnaissant. Je serais aussi très heureux d'avoir le livre du P. Mariana sur les défauts dans les Règles de la Société de Jésus. V. S. m'avait donné ce livre à Paris, mais quand je fus rentré ici, le P. André Schott le vit chez moi et me supplia de pouvoir l'emporter pendant quelques jours. Aujourd'hui, il me dit que le Provincial le lui a confisqué, non sans une verte réprimande. C'est pourquoi je voudrais tant avoir un autre exemplaire. Si j'ai bonne mémoire, V. S. m'avait dit qu'on en préparait une édition en espagnol ; je préférerais beaucoup, en ce cas, avoir un exemplaire de cette édition-là, plutôt que de l'édition française.

De mon côté, j'espère beaucoup pouvoir envoyer à V. S. par le prochain courrier la peinture du camée de la Sainte-Chapelle, mais je ne puis pas encore L'en assurer. Pour éviter des difficultés considérables, je n'ai pas

noté scrupuleusement tous les détails de la pierre et toutes ses nuances, fixées d'ailleurs dans la mémoire de V. S. Celle-ci sait qu'il y a là des blancs, troublés de pâleurs grises par endroits. J'ai seulement conservé le blanc et le sardoine qui est en dessous et au-dessus. Et j'espère que M. Peiresc, tout minutieux qu'il soit, n'en éprouvera pas moins quelque satisfaction.

Comme je n'ai rien à ajouter à V. S., je termine en Lui baisant les mains de tout cœur, en La priant d'embrasser pour moi Son frère. Je suis au regret d'apprendre qu'il n'est pas encore entièrement rétabli, comme je le croyais, puisque V. S. m'avait dit qu'il irait saluer le Cardinal-légat à son passage à la côte de Provence. Je prie Dieu de bien vouloir donner à V. S. et à Son frère la santé et une longue vie, car c'est mon plus vif désir.

De V. S. très illustre, l'affectueux serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 2 avril, 1626.

Tout l'été passe entre cette lettre et la suivante. C'est que Rubens a commencé sa longue et riche correspondance avec Pierre Dupuy ; Valavez, aussitôt, a passé au second plan. Toute sa vie, Rubens a montré une versatilité étonnante, et une faculté d'oubli, dans l'amitié, Plus déconcertante encore.

Une seule fois, encore, le peintre écrira au frère de Peiresc, puis, à l'avenir, il se contentera de lui faire adresser, de loin en loin, ses compliments.

Voici sa dernière lettre : elle est de septembre 1626

Les Hollandais commencèrent, le 28 août, à rassembler, non loin d'Anvers, un grand nombre de bateaux ; on pouvait aisément les voir et les

dénombrer du haut de nos tours. Quelques jours plus tôt, déjà, on nous avait dit de toutes parts qu'ils allaient attaquer, les uns disaient Anvers, les autres Hulst, et chercher à s'emparer des digues. On affirmait même qu'ils amenaient des troupes de Dunkerque. Il est vrai que l'attaque d'Anvers et celle de Hulst ne devaient constituer qu'une seule opération, et qu'on ne pourrait pas assiéger l'une sans l'autre. Nos troupes furent alertées aussitôt vers la Flandre. On mobilisa, en particulier, les quatre régiments du camp de Calloo, sous les ordres de Don Juan Carlos di Gusman y d'Idiaque. Le vieux et brave capitaine Baglioni avait pris en personne le commandement de l'artillerie. La nuit, on fit des signaux lumineux sur la tour de Notre-Dame, la citadelle tira un coup de canon et tous les forts répondirent à cet avis. Le Marquis fit, en outre, construire un pont de bateaux sur le fleuve devant la ville, pour faciliter le passage des soldats entre la Flandre et le Brabant.

Le 29, la flotte ennemie s'avança, si bien qu'on crut qu'elle cinglait droit sur notre ville, mais arrivée un peu au-dessus de Lillo, près de la boucle de l'Escaut, elle vira de bord dans la passe de Saftingen et se dirigea droit sur Hulst. Mais peu après, elle jeta l'ancre devant Kieldrecht, à une lieue de Hulst. Il y avait en ligne quatre vaisseaux de guerre et une galère, construite depuis peu, et dont la négligence du capitaine nous avait privés, lors d'un soulèvement de forçats, à Ostende.

Kieldrecht, se trouve dans une situation très avantageuse, au bout d'un petit promontoire appuyé, par derrière, sur un canal artificiel, qui fait de cet endroit une manière d'île, ou du moins de presqu'île, car ledit canal est souvent à sec à plusieurs endroits. Quand le canal est à sec, la place n'est pas forte. Un seul fort la défend, dans lequel il n'y avait en garnison, lors de l'attaque, que deux compagnies wallonnes. Les Hollandais, d'ailleurs, n'attaquent pas le fort ; ils cherchent seulement à débarquer et à s'emparer du petit canal, afin d'en hausser les bords par des tranchées, et d'y placer leur artillerie. Ils pensaient qu'après deux ou trois jours, le manque de vivres et la faiblesse de la garnison contraindraient Kieldrecht à capituler. Ensuite, ils auraient fait de cette petite place une forteresse de premier ordre, en pleine province de Flandre, et grâce à elle, ils auraient été maîtres de toute la campagne entre Hulst et Anvers, jusqu'au fleuve. C'était pour eux la possession des digues, et aussi la possibilité de cerner les deux villes.

Mais quelques heures plus tard arrivèrent six canons lourds, que Baglioni fit placer sur une dune près de l'embouchure du canal, tandis qu'il rangeait

l'infanterie, en bon ordre, derrière la digue, et qu'il peuplait la plaine de paysans bien armés. Les Hollandais, eux, avaient travaillé pendant deux heures, de dix à midi, au milieu de la journée et en pleine chaleur. D'autre part, la marée, à la faveur de laquelle ils étaient venus, malgré l'absence de vent, faisait défaut. Aussi furent-ils obligés de se retirer, non sans que notre artillerie leur ait causé des pertes, alors que nous n'avions pas un seul homme hors de combat. Eux, par contre, devaient nous abandonner deux barques, échouées sur le rivage, l'une pleine de munitions, et l'autre montée par vingt-huit chevaux. Ils cherchèrent à les sauver en manœuvrant avec des chaloupes, petites embarcations à rames et à fond plat chargées de mousquetaires, mais ils furent battus par les soldats de Kieldrecht qui s'emparèrent des deux barques et mirent le feu à l'une. Les navires ennemis demeurèrent groupés pendant toute la journée, et chacun pensait qu'ils allaient revenir à la charge à la marée de la nuit et que leur retraite n'avait été qu'une ruse pour nous tromper. Mais force nous fut de reconnaître que leur recul était sincère, puisque le lendemain ils s'étaient retirés sur Tholen, où ils débarquaient de nombreux chevaux blessés par notre feu d'artillerie, ou à demi suffoqués par l'extrême chaleur des deux derniers jours.

Dès qu'il eut appris tout ceci, le Marquis, qui n'avait pas quitté Bruxelles, ordonna de transformer Kieldrecht en une forteresse inexpugnable à quatre bastions, et déjà on y travaille. Le même jour, d'ailleurs, et bien opportunément, car nos caisses étaient vides, un courrier est arrivé d'Espagne avec un million et six cent mille écus, et la promesse d'un nouvel envoi plus important encore. Ce courrier nous a également annoncé que quarante navires de guerre partiront bientôt de Biscaye pour Dunkerque, afin de nous permettre de résister à la flotte anglaise. Celle-ci a perdu trop de temps pour réussir encore quelque chose d'avantageux. Voici, en effet, qu'un grand nombre de navires bien armés ont quitté Séville, avec à bord des forces suffisantes pour collaborer, par terre, aux opérations navales.

Samedi dernier, un courrier spécial est arrivé à la Sérénissime Infante. Il était envoyé par Don Francisco de Medina, gouverneur de Wesel, et annonçait que le 26 août, le Roi de Danemark avait taillé en pièces quatre compagnies de Tilly. Celui-ci, après avoir pris Gottingen, marchait sur une autre ville. Mais Tilly, ayant reçu un renfort de sept mille fantassins de Wallenstein, résolut de se venger et d'attaquer le Roi qui se retirait en bon ordre. Il le poursuivit deux jours et deux nuits, et enfin le rejoignit derrière

un marais. Le Roi étant appuyé contre une montagne, Tilly ne put l'attaquer de ce côté, et force lui fut d'entamer le combat ailleurs. Aussitôt le Roi, par bravoure ou par témérité, abandonna sa forte position et descendit combattre dans la plaine. Après une longue mêlée, il fut complètement mis en déroute et perdit bagages et canons ; son infanterie tout entière fut décimée, et sa cavalerie fort éprouvée, elle aussi ; quantité d'étendards, de cornettes et d'enseignes tombèrent entre nos mains ⁶⁵. On n'a plus aucune nouvelle du Roi et on ignore ce qu'il est devenu. (Note marginale : on a appris hier par des lettres de Cologne que le Roi avait battu en retraite avec une bonne partie de sa cavalerie.) Mais le lieutenant-général Fuchs a été tué pendant la bataille, et Lohausen, Linstein, Pinckinck, Cernile, Bernt, Gentsen avec beaucoup d'officiers subalternes et trois mille soldats, après s'être enfermés dans un château appelé Lutter, furent forcés de se rendre à Tilly. De notre côté, le nombre des morts n'est, paraît-il, pas grand, bien que le capitaine de la cavalerie Assuérus et le capitaine Ferarti aient péri tous les deux. Notre Sérénissime Infante a fait chanter un Te Deum, et on a illuminé, d'abord à Bruxelles, puis dans toutes les autres villes soumises au Roi d'Espagne.

Les lettres de Cologne arrivées hier confirment la victoire de Tilly, et disent qu'il a pris plus de cent enseignes, vingt-trois pièces d'artillerie et toute l'argenterie du Roi, qui s'est sauvé avec une partie de sa cavalerie.

Anvers, 11 septembre 1626.

LETTRES A PIERRE DUPUY

La correspondance de Rubens avec Peiresc et avec Valavez est d'une importance incomparablement moindre que celle qu'entretenaient, pendant plus de deux ans avec une régularité hebdomadaire, Rubens et Pierre Dupuy.

Soixante-huit lettres dans la courte période qui va du 24 avril 1626 au 10 août 1628, quatre autres pendant les années 1629 à 1631 — celles des grandes missions —, voici de loin le plus volumineux dossier que nous offre la correspondance du peintre. Et c'est aussi un des plus précieux témoignages pour l'histoire de l'Europe occidentale pendant cette phase de la guerre de Trente Ans.

L'humaniste français Pierre Dupuy fut un des avocats ordinaires de son roi dans tous les débats religieux et politiques de son temps. Ami de de Thou, qui lui confia, avec ses papiers, le soin de publier ses livres et laissa à Jacques Dupuy, son frère, le soin de classer et d'inventorier sa bibliothèque, Pierre Dupuy fut un savant officiel comblé d'honneurs, pourvu d'amples prébendes et jouant à la Cour le rôle de conseiller intime. Car le roi le tenait en amitié et Dupuy se gardait bien de le chagriner, approuvant tous ses projets, justifiant à l'avance ses pires injustices et montrant une bruyante admiration pour toutes ses idées.

Au demeurant, c'était un homme très cultivé, qui connaissait les philosophes et les historiens, et qui entretenait des relations amicales avec beaucoup d'Européens notoires. Il constituait, de la sorte, un précieux poste d'écoute. Ami très intime de Peiresc, il ne cessa jamais de tenir celui-ci au courant des nouvelles que lui envoyait Rubens, et, en retour, il transmit chaque semaine au peintre anversoïse les affectueux compliments du lointain Aixois.

Pierre Dupuy, au moment où Rubens se mit à correspondre avec lui, était bibliothécaire du roi, charge qu'il partageait avec son cadet, Jacques Dupuy, dont nous verrons qu'il fut parfois le remplaçant de son frère dans ses rapports épistolaires avec le peintre. Dupuy garda ces fonctions pendant de longues années après que leur correspondance eût pris fin, et même après la mort de Rubens. Né en 1582, Pierre Dupuy ne mourut, en effet, qu'en

décembre 1651. Comme pour tous ceux qui ont consacré leur activité à l'étude des problèmes de la politique la plus immédiate, son œuvre, même de son vivant, n'intéressait plus personne, et ses livres n'ont jamais plus eu d'autres lecteurs que quelques historiens de profession.

Très cher Monsieur,

M. de Valavez m'affirme que V. S. ne dédaignerait pas de correspondre avec moi en son absence. J'y trouverais une consolation de celle-ci, mais encore faut-il que m'écrire ne soit pas une charge pour V. S., car Elle doit avoir déjà bien des devoirs du même ordre, et, si je ne m'abuse, c'est presque toute une vie qu'il faut dépenser pour entretenir ainsi une correspondance avec les hommes les plus distingués de l'Europe. C'est pourquoi je crains d'être accusé d'ambition, en cherchant à avoir une place parmi les amis et serviteurs de V. S. Mais M. de Valavez seul en est responsable. Après m'avoir pendant longtemps accablé de bienfaits, il a encore voulu m'obliger davantage en me donnant V. S. pour Lui succéder. Il l'a fait à mon insu, car je ne suis pas assez audacieux pour souhaiter une telle chose.

Toutefois, si V. S. veut bien accepter cette charge, je Lui demanderais comme une grâce de m'écrire en toute liberté, sans s'assujettir à une régularité de jour et d'heure, mais en prenant ceux qui Lui seront commodes. Et je Lui demanderais de pouvoir agir de même, car mes occupations ne me permettent pas toujours de me passer toutes mes fantaisies, ni de traiter mes amis avec toute la ponctualité désirable, et qui conviendrait à ma gratitude et à leurs mérites. Je m'en remets, donc, à la discrétion et à la patience de V. S. pour supporter mes incartades et le peu de temps que je peux consacrer à ma correspondance. En faisant le bilan, V.

S. trouvera certainement que Ses lettres comparées aux miennes seront comme l'or comparé au plomb. Mais comme je l'ai dit à V. S., la perte qu'Elle fera, Elle devra en accuser le courtier qui nous mit en rapport. Quant à moi, je Lui en suis de tout cœur reconnaissant.

Pour finir, je baise les mains de V. S., en La priant de bien vouloir transmettre mon affectueux souvenir à M. le conseiller de Thou et au frère de V. S., et en Le priant de savoir que je resterai toujours son très humble serviteur.

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 24 avril 1626.

Peu de jours après, en juin, Rubens perdait sa femme, Isabelle Brant. La lettre suivante, qui entame la correspondance régulière avec Dupuy, répond aux condoléances que celui-ci avait envoyées au peintre.

2⁶⁷

Très cher Monsieur,

V. S. a raison de me rappeler que le destin n'épousa pas toujours nos passions, et qu'étant une manifestation de la volonté divine, il ne nous doit aucun compte de ses décrets. Il est le maître suprême de toutes choses, et nous n'avons qu'à nous plier à ses exigences et à lui obéir ; c'est pourquoi nous n'avons qu'à rendre notre esclavage aussi honorable et aussi supportable que possible en l'acceptant volontairement. Pourtant, aujourd'hui, le poids du devoir pèse sur mes épaules d'une insupportable façon.

Très raisonnablement, V. S. me recommande de compter sur le temps ; j'espère, en effet, qu'il fera pour moi ce que devrait faire la raison. Je ne prétends pas atteindre un jour au stoïcisme et à l'impassibilité, et je ne peux

pas croire, d'ailleurs, que des sentiments aussi naturels soient indignes d'un honnête homme. Comment pourrait-on être parfaitement neutre devant tous les spectacles de la vie ? Sed aliqua esse quoe potius sunt extra vitia quam cum virtutibus, et ces sentiments se vengent dans notre âme citra reprehensionem.

Quant à moi, j'ai perdu une très bonne compagne, que je pouvais, que je devais raisonnablement aimer, car elle n'avait aucun des travers de son sexe ; elle n'était ni morose ni faible, mais si bonne, si honnête, si vertueuse que tout le monde l'aimait pendant sa vie et la pleure depuis sa mort. Une telle perte me frappe jusqu'au fond de moi, et puisque le seul vrai remède à tous les maux est l'oubli, fils du temps, force m'est de mettre en lui mon espoir. Mais il me sera bien difficile de séparer ma douleur du souvenir que je garderai, ma vie durant, de cet être cher et respecté entre tous.

Je crois qu'un voyage m'aiderait, qui m'arracherait à la vue de tout ce qui m'entoure et qui, fatalement, renouvelle ma douleur, ut illa sola domo moeret vacua stratisque relictis incubat ; les nouveautés qui s'offrent aux yeux pendant que le pays change devant eux occupent l'imagination, si bien que les chagrins n'ont pas l'occasion de rebondir. Mais, à la vérité, quod mecum peregrinabor et me ipsum circumferam. V. S. me croira, cependant, si je Lui dis que ce serait pour moi une grande consolation de La revoir, ainsi que Son frère, et de pouvoir leur rendre service dans la mesure de mes moyens. Je suis très sensible à la pitié et aux bons conseils de V. S., et je La remercie très sincèrement pour la bonne promesse de correspondre avec moi en l'absence de M. de Valavez. Je resterai jusqu'à la fin de mes jours de V. S. le très humble serviteur et Son obligé.

De V. S. très illustre, le très humble serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 15 juillet 1626.

Très cher Monsieur,

Vu la torpeur qui règne ici actuellement, je n'ai rien d'important à dire à V. S. Les Hollandais, pourtant, se mettent en campagne, mais comme ils ne lèvent que vingt ou trente hommes par compagnie, il semble bien qu'ils n'ont pas l'intention de former un corps d'armée et qu'ils mobilisent seulement une colonne pour manœuvrer en liaison avec leurs alliés d'Allemagne. De là-bas, nous avons des nouvelles très précises, grâce au gouverneur de Maëstricht, M. de la Mottine, qui en revient. Il nous a dit que Wallenstein a réuni une très puissante armée de près de cinquante mille combattants. Par contre, Tilly n'a qu'une quinzaine de mille hommes, dont environ cinq mille cavaliers. La révolte des paysans dans la Haute-Autriche continue à s'étendre, et les révoltés se sont emparés de la ville de Lintz ; la forteresse, elle, continue à résister. Wallenstein a levé son camp à l'improviste et est parti pour une destination inconnue ; on croit, cependant, qu'il marche sur Lintz. Les paysans révoltés ont envoyé à l'Empereur leurs revendications groupées en treize articles tout à fait inadmissibles, exorbitants, et qui, si elles étaient acceptées, rendraient la vie intenable à l'Empereur et au Duc de Bavière. Aussi croit-on qu'on devra résoudre la crise par l'épée. Le gouverneur nous dit que pour empêcher les paysans des provinces voisines d'aller accroître le nombre des rebelles, on a pris la décision de les massacrer. Toute la campagne est donc en proie à la désolation ; toutes les routes sont encombrées de cadavres, et des troupeaux de porcs (Note marginale : Dans ces pays, qui font partie de la Hesse, les porcs abondent.) courent à travers les blés déjà mûrs et se multiplient — on sait combien cet animal est fécond — de telle façon que l'armée de Tilly s'en ravitaille ⁶⁹.

La ville de Cassel est assiégée par les Impériaux. Capitale de la Hesse, c'est une ville bien fortifiée, pourvue d'un arsenal, de plus de cent canons en bronze et de toutes sortes de munitions. Mais d'autre part, une foule de bouches inutiles s'y est réfugiée, et on croit qu'il y aura bientôt pénurie de vivres ; c'est pourquoi il se pourrait très bien que des négociations fussent entreprises, les adversaires n'étant pas ennemis à outrance.

On projette ici deux grandes et glorieuses entreprises. La première consiste à creuser un nouveau canal navigable reliant la Meuse aux environs

de Maëstricht à une rivière appelée le Demer, près de Malines. Distance : quinze lieues. J'ai vu les plans, qui permettent d'augurer un bon succès, quoique la réalisation dût être longue et onéreuse. La seconde est de détourner le Rhin de son cours, mettant à sec de larges contrées ennemies ; on éviterait d'être embarrassé par les cours d'eau qui dérivent du Rhin, on dirigerait celui-ci dans la Veluwe et on en rendrait tributaire toute la province jusqu'Utrecht. Je n'ai pas encore vu le plan de ce travail, et je crois qu'il n'est pas encore minutieusement mis au point. Si on entreprend cette affaire-là, on sera obligé, je crois, de porter la guerre dans ce pays, car les Hollandais chercheront sans nul doute à nous en empêcher les armes à la main, et nous ne pourrons réussir que par la force.

Voici trois jours, j'ai reçu une courte lettre datée du 30 juin, vieux style, de M. Gerbier. Il triomphe bruyamment à propos de son patron Buckingham, et me dit, entre autres, que toutes les machinations de ses ennemis n'ont jamais pu frapper le Duc au point de le détourner de son vieux penchant pour la peinture et les autres arts.

Anvers, 24 juillet 1626.

Très cher Monsieur,

Nous n'avons rien de neuf, sinon que les Hollandais sont entrés en campagne et se sont avancés, avec des détachements peu nombreux, entre Emmerik et le Rhin. D'autre part, ils ont pourvu d'approvisionnements importants toutes leurs places fortes, et surtout Cadzand, près de l'Écluse, où ils ont placé une garnison de deux mille hommes. Ils ont garni de troupes, dans la même proportion, Bergues, Heusden et d'autres places, chacune selon sa grandeur et la nécessité. Si bien que le Marquis, qui sait exactement le montant de leurs effectifs généraux, peut sans difficulté faire le compte de ce qui leur reste en campagne. Il se pourrait qu'ils aillent

mettre le siège devant une place comme Grol ou Oldensee ; c'est pourquoi notre armée se dirige de ce côté, sous les ordres du comte Henri de Bergues. L'avant-garde est commandée par le comte d'Isembourg. Il ne semble pas que, jusqu'à présent, le Marquis ait l'intention de les rejoindre.

Anvers, 30 juillet 1626.

Six semaines d'intervalle. Valavez a quitté Paris. La correspondance Rubens-Dupuy reprend et s'organise.

5 ⁷¹

Très cher Monsieur,

J'ai toutes raisons de croire, finalement, que M. de Valavez a quitté Paris, puisque sa dernière lettre est du jour même de son départ. J'en suis fort triste ; ce départ me prive, en effet, de la plus agréable correspondance du monde, car la diligence et le soin qu'apporte ce gentilhomme à obliger ses amis et serviteurs sont chose incroyable.

Il me serait pénible, certes, que V. S. acceptât pour elle une charge aussi considérable ; mais puisqu'Elle veut bien me faire l'honneur de correspondre avec moi, je Lui demanderai seulement de m'envoyer la copie des plus importants avis publics, — bien entendu, à mes frais, puisque la raison ne pourrait en aucune façon comprendre que V. S. y mette autre chose que Sa courtoisie et l'ennui de me les faire tenir. A mon vif regret, nous n'avons pas les mêmes moyens de répandre les nouvelles ; on ne les imprime pas, chez nous ; chacun s'informe comme il peut, mais les inventeurs d'histoires et les charlatans ne manquent pas, et ils ont l'audace d'imprimer certains rapports indignes d'être lus par d'honnêtes gens. Pour ma part, je ferai mon possible pour ne pas m'encombrer de bagatelles, sed summa sequar fastigia rerum.

Pour l'instant, il n'y a rien de nouveau. Dans ma dernière lettre à M. de Valavez, j'ai raconté en détail le coup de main des Hollandais contre Kildrecht et la déroute infligée au Roi de Danemark par Tilly. Toutes les nouvelles parvenues ici à ce sujet, confirment absolument mon récit.

Je serais très ennuyé si cette dernière lettre n'avait pas atteint M. de Valavez. Celui-ci, en effet, m'avait écrit qu'il quitterait Paris le mardi, et j'ai calculé que ma lettre ne pouvait arriver chez lui que le mercredi. Cela m'attriste d'autant plus que, me trouvant en voyage, je n'ai pu Lui écrire par le courrier précédent.

Comme je n'ai rien d'autre à dire à V. S., je termine en Lui baisant les mains et en La priant de bien vouloir en faire autant de ma part à Son frère et à M. le conseiller de Thou. Je La prie, en outre, de me conserver dans Ses bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le très dévoué serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Le 13 septembre, on a sacré évêque à Bois-le-Duc, le P. dominicain Michel Ophovius ⁷², qui fut détenu à Heusden et à La Haye, et qui encourut la peine de mort pour avoir cherché à acheter M. Van Kessel, gouverneur de Heusden. Heureux échange, vraiment, que celui des chaînes contre une mitre.

Anvers, 17 septembre 1626.

Très cher Monsieur,

A mon regret, je n'ai rien de bien intéressant à dire à V. S. Notre Cour est évidemment plus pauvre en nouvelles importantes que celle de France, qui, par sa grandeur même, est constamment sujette à des changements sérieux. Ici tout se passe de la façon la plus normale ; chaque ministre fait de son mieux, et sans ambitionner d'autres faveurs que celles auxquelles son rang lui donne droit ; chacun vit, donc, et souvent meurt dans les mêmes fonctions, sans avoir rien espéré d'exceptionnel, et sans avoir craint une disgrâce de notre Infante, qui vit sans haine et sans tendresse particulière, également bonne envers tout le monde. Seul le Marquis Spinola jouit d'une autorité et d'un crédit plus grands que tous les autres, et je le crois prudent, aimable et doué d'une incroyable faculté de travail. Les Hollandais, depuis leur échec de Kildrecht, se sont à nouveau retranchés avec toutes leurs forces entre Retz et Emmerik. La guerre se restreindra cette année au problème du détournement du Rhin, entreprise qui serait même déjà commencée, vient de m'affirmer un domestique du Marquis. Les conséquences de ce travail pourraient être considérables. Du moins on le croit, si la réalisation correspond au plan. Celui qui me fut soumis à Bruxelles (Note marginale : on l'a peut-être modifié depuis, car cela arrive souvent dans des entreprises de l'espèce, exposées à tant d'accidents géologiques) prévoyait le détournement du Rhin aux environs de Dusseldorff ; on veut le refouler, par un jeu de digues, dans un bras de la Meuse, pour que l'Yssel et les autres cours d'eau qui s'alimentent au Rhin et servent de rempart à la Veluwe soient asséchés et que nous ayons un passage vers la Hollande, débarrassé de tous les obstacles de la nature. Malheureusement, je crains qu'aux époques de crue, qui sont fréquentes en hiver ainsi qu'après les pluies dans les autres saisons, la Meuse et le Rhin grossissent trop et inondent tout le pays environnant, causant aux deux adversaires un mal identique ; sed pereant amici, dum inimici intercidant.

Les Liégeois, eux, poussent de grands cris et accumulent les protestations contre notre projet ; mais il semble bien que c'est plutôt pour maintenir leur neutralité que pour sauvegarder leurs intérêts. (Note marginale : notre entreprise ne peut leur faire que du bien et leur être utile.) Le comte Henri de Bergues, avec une bonne armée, protège les ouvriers et se tient prêt à repousser par la force quiconque voudrait troubler l'exécution du travail. Mais les Hollandais, commandés par le prince d'Orange en personne, marchent contre lui.

Le marquis Spinola s'est, je crois, résolu à faire cette opération dans plusieurs buts ; il s'agit, d'abord, de purger notre pays des ennemis et de se frayer un passage vers le cœur du pays adverse, ainsi que je l'ai dit à V. S. (Note marginale : non pas dans l'espoir de conquérir la Hollande de vive force, mais afin de pouvoir lever sans danger des contributions de guerre dans tout le pays) ; il s'agit ensuite de ne pas rester à rien faire, d'arracher les troupes à l'inaction et de n'être pas accusé de dépenser en vain l'argent du roi ; or le Marquis ne tient pas trop à mettre le siège devant une place forte sans être sûr du succès. Quant aux Hollandais, il leur faut à tout prix empêcher ce détournement du Rhin, car ce fleuve leur est d'une utilité fondamentale, leur sert de ligne de défense et forme le boulevard de leur commerce avec l'Allemagne. En outre, c'est leur réputation qui est en jeu. On affirme que le Marquis, lui, ne quittera pas Bruxelles, ou bien qu'il fera très rapidement le voyage de Dunkerque, afin de rendre de l'ardeur à la milice navale très affaiblie par l'indiscipline et l'administration défectueuse des intendants espagnols. (Note marginale : et, en outre, par la pénurie d'argent.)

Je n'ai rien d'autre à dire à V. S. Mais je La remercie des nouvelles qu'Elle veut bien me donner, et aussi du récit de la censure infligée au P. Garasse ⁷⁴ qui, d'après les bruits dont on nous gratifie, aurait quitté depuis lors la Compagnie de Jésus. (Note marginale : en fait cette censure n'a pas été précipitée ; elle n'est venue, au contraire, qu'avec des pieds de plomb.) Je voudrais beaucoup connaître la vérité sur cette affaire.

Je regrette de n'avoir pas, pour l'instant, l'occasion de dédommager V. S. de Sa courtoisie, et je La prie, si un livre nouveau peut l'intéresser et s'il est en mon pouvoir de le Lui envoyer, de m'en indiquer le titre. Et pour finir, je baise, en toute affection, les mains de V. S., et je me recommande très humblement à Ses bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur,

Pierre-Paul-RUBENS.

Comme nous n'avons ici aucune relation commerciale avec la Hollande, nous n'avons rien su de la disgrâce de l'Ambassadeur de France. Sa femme, en passant par Anvers, m'a fait l'honneur de me rendre visite. V. S. serait très bonne de me mettre au courant de cette affaire. Le départ de l'excellent M. de Valavez m'agite beaucoup, d'autant plus qu'il est parti sans avoir

reçu ma lettre. M. Tavernier, il est vrai, m'a écrit qu'il l'avait acceptée pour lui et réexpédiée aussitôt à un relai de son voyage. J'espère de tout cœur que Dieu l'aidera à en faire un bon.

Anvers, 31 (sic) septembre 1626.

7 ⁷⁵

Très cher Monsieur,

Quoique la fièvre m'ait enfin abandonné, je me trouve encore assez mal en point. Quand il y a eu une grande tempête sur mer, le calme ne revient pas en une fois, mais l'agitation se poursuit encore pendant quelque temps. Eh bien, je me trouve, pour ma part, dans un état assez identique, hors de danger mais encore souffrant. J'espère que le frère de V. S. a, lui aussi, à peu près retrouvé son équilibre.

J'envierais beaucoup le conseiller de Thou — si je ne reconnaissais pas en lui mon maître — quand je songe qu'il goûte déjà le bonheur que je me promets depuis si longtemps. Je prie Dieu, en tout cas, de lui donner un bon voyage et un retour heureux, et je ne doute pas qu'il appréciera toutes les merveilles que ce pays promet à un esprit d'une aussi rare qualité. Je me réjouis que M. de Valavez soit arrivé en bonne santé dans sa patrie, et j'espère beaucoup que nous ne tarderons pas à avoir des nouvelles de la santé de M. de Peiresc, son frère. M. Aléandre m'a écrit de Rome, le 19 septembre, une lettre que je viens de recevoir ; il me dit qu'une très longue maladie l'a mis à deux doigts de la mort, et qu'il est encore sous le coup de rechutes continuelles.

Ici, rien de neuf, sinon que le Marquis Spinola est parti à Dunkerque le 18, avec la plus grande partie des chefs de son état-major ; il veut remettre le mieux possible en état notre armée navale, ainsi qu'il l'a fait l'an dernier avec une incroyable célérité, par la vertu de sa présence et de celle de la Sérénissime Infante. Depuis lors, en effet, les fautes des Espagnols et le

manque d'argent ont tout à fait compromis la situation. Quelques-uns de nos navires sont sortis en course et ont fait beaucoup de tort à la pêche au hareng, mais ils ne sont pas encore revenus et ils auront peut-être quelque peine à le faire. La cruauté des Hollandais, qui n'ont pas admis de quartier sur mer, est une grosse faute ; V. S. sait que, malgré la grande bonté dont usait la Sérénissime Infante à l'égard des prisonniers — cela, j'ai eu l'occasion de le constater personnellement — ils ont pris comme règle de jeter à la mer, sans aucune pitié, tous ceux des nôtres qui leur tombent entre les mains. S. A., après s'être obstinée en vain et pendant longtemps dans son attitude de douceur, a été forcée finalement de leur rendre la monnaie de leur pièce et d'agir comme eux.

Notre escadre de Dunkerque fait parfois de bonnes captures, mais on n'attend plus les quarante navires qui devaient arriver de Biscaye. Ils ont été envoyés à la rencontre de la flotte qui arrive du Pérou avec, disent les marchands, vingt millions d'or, sans compter ceux dont on ne parle pas, suivant la coutume. Les Anglais voudraient bien en avoir leur part, mais je crois qu'ils s'y sont pris trop tard, et que l'Espagne aura prévu toutes les éventualités. En tout cas, ce n'est pas le temps qui lui a manqué.

On raconte ici que les Impériaux ont battu Bethlem Gabor ⁷⁶ et les Turcs, mais comme rien n'est encore certain, j'attendrai le prochain courrier pour en écrire à V. S.

Je La remercie, en attendant, des minutieux rapports qu'Elle me fait sur la vie de la Cour. Nouvelles importantes, en effet, surtout celles qui concernent la vanité du Cardinal. Voilà bien l'homme à propos duquel on pourrait rappeler l'anecdote dont l'Espagne du roi Philippe III s'amusait quand je m'y trouvais : donnant audience à un gentilhomme italien, il l'envoyait au Duc de Lerme — par lequel il était très difficile de se faire recevoir — et l'Italien lui répliqua :

« Si j'avais pu obtenir audience du Duc, je ne serais pas venu trouver Votre Majesté. » C'est pourquoi je suis de plus en plus sous l'impression qu'il est très malaisé de négocier quoi que ce soit dans un pays où un homme monopolise le pouvoir et où le Roi n'est qu'un figurant ; ou bien, on peut dire quod agat magistrum admissionum ad cardinalem. Cet état de choses ne peut évidemment pas durer et Dieu ne manquera pas de l'améliorer. Je Le prie, en outre, de donner à V. S. et à Son frère, longue vie, bonne santé et franc bonheur.

P.-S. — J'envoie à V. S. « Scopas Ferrarianas ». Je n'ai pas lu ce livre. Je ne veux pas bonas horas tam male collocare et je ne lis pas de telles inepties contre lesquelles je m'insurge de toutes mes forces. Mais si je peux rendre un autre service à V. S., je me mets de tout cœur à Sa disposition.

Les vers sur la Galerie Médicis sont très beaux, mais je ne crois pas que je doive en être très reconnaissant au poète, puisqu'il ne cite pas mon nom. J'ajouterai, d'ailleurs, que je n'ai pas eu le temps de les lire attentivement, et que je les ai à peine parcourus. Je remercie V. S. de me les avoir envoyés.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 22 octobre 1926.

8 ⁷⁷

Très cher Monsieur,

J'ai lu très attentivement le poème sur la Galerie Médicis. Je ne me permettrai pas d'exprimer mon avis sur la qualité des vers, car ceci n'est pas de mon ressort. L'inspiration, certes, m'a paru généreuse et féconde ; mots et phrases naissant facilement pour exprimer la pensée de l'auteur. Celui-ci doit être le fils, ou du moins le parent, d'un « maistre de requêtes » (Note marginale : Monsieur Mareschot) et je crois bien l'avoir vu à Paris. Je regrette, cependant, qu'il n'ait pas compris le sens de certaines de mes peintures, alors qu'en général il les expliquait très judicieusement. Exemple : pour le quatrième tableau, il dit : Mariam commendat Lucina Rheoe — au lieu de la ville de Florence — quoe tanquam nutrix ulnis excipit suam alumnam ; je sais bien la cause de cette erreur : c'est qu'on représente de la même façon, sous les traits d'une femme couronnée de tours, les villes et les figures de Rhea et de Cybèle. La même confusion a conduit le poète, quand il commente le neuvième tableau, à prendre la cité

de Lyon, où a eu lieu le mariage de la Reine, pour Cybèle : la couronne de tours et les lions attelés au char l'ont dérouté. Mais pour en revenir au quatrième tableau, ce que notre auteur nomme des Amours et des Zéphyr, ce sont, en fait, les heures heureuses de la naissance de la Reine : il aurait dû s'en apercevoir au double fait que leurs ailes sont de papillons, et que les personnages sont féminins. L'éphèbe, qui porte la corne d'abondance débordante de sceptres et de couronnes, n'est autre que le bon génie de la Reine, et l'autre au-dessus de lui est le sagittaire, c'est-à-dire le père de l'horoscope que j'ai représenté. J'avoue que je trouve tout ceci très clair et très précis. Mais que toutes ces remarques restent entre nous et dites en passant : je n'y attache, d'ailleurs, qu'une importance très mitigée. Si on voulait aller au fond des choses, on trouverait encore bien d'autres occasions de critiques et de remarques. Mais le poème est court et il était impossible de tout dire en aussi peu de mots, quoique il soit assez inutile d'être bref, quand on confond tout.

Je viens de recevoir l'excellente lettre de V. S., datée de 22, ainsi qu'une autre de Son frère. Je suis bien content qu'il soit aujourd'hui tout à fait rétabli, et je prie Dieu de Le laisser longtemps encore en bonne santé. Je suis résolu à ne pas lui répondre, pour éviter à Sa courtoisie habituelle la fatigue de m'écrire à nouveau.

Nous avons, ici, très peu de nouvelles. On travaille avec acharnement au canal dont j'ai déjà parlé à V. S., et avec beaucoup de méthode. Le comte Henri de Bergues protège, avec ses troupes, la foule des ouvriers. (Note marginale : en vue du camp hollandais.) Il y a eu des escarmouches très sérieuses ; on le sait par le nombre des prisonniers (Note marginale : parmi lesquels se trouvent des gens de qualité), des étendards conquis et des chevaux capturés à l'ennemi et qu'on vend un peu partout : une partie des plus beaux sont arrivés sur le marché de Bruxelles. Il est vrai qu'on a publié en Hollande des nouvelles très différentes ; on y raconte que le comte Henri a été battu : pirouettes d'un État démagogique, pour garder le peuple de bonne humeur. V. S. croira que notre Cour est trop sage — par la modération de l'Infante et la prudence du marquis Spinola — pour ne pas mépriser ces petites vanités de l'ennemi. D'ailleurs, un capitaine se garderait bien de compromettre son crédit, en faisant de faux rapports sur des faits contrôlables à merci.

Les nouvelles qui disaient que Tilly a poussé, avec son armée, jusqu'à la banlieue de Brême se confirment de partout : il compte passer son hiver à

assiéger cette ville. Les Turcs ont brisé avec l'Empereur et ils traitent avec Gabor Bethlem : mais, d'autre part, on nous écrit de Vienne que les Hongrois ont abandonné la cause de Gabor, qu'ils se proclament neutres et qu'ils refusent de prendre les armes ; si ces nouvelles sont exactes, Gabor ne tardera pas à être en danger. Tout ce remous d'événements va, sans nul doute, servir de prétexte à des négociations, mais on ne sait rien du tout sur le sens qu'elles prendront. On dirait qu'il existe un pacte entre le ciel et cet Empereur qui ne s'arme jamais : quand sa situation paraît désespérée et quand il est accablé de malheurs, apparaît quasi Deus aliquis e machina qui le remet sur pied. Bien souvent, je l'avoue, je l'ai considéré comme perdu, et roulant à l'abîme à cause même de son zèle inutile. Je m'étonne assez que le Sultan, au moment où ses États sont déchirés par des guerres civiles, où lui-même est sous la coupe des Janissaires, constamment insulté par les Persans, mal obéi et mal servi, passe son temps à rompre avec tous les États chrétiens. Voilà un État qui court à sa perte, me semble-t-il ; il ne manque peut-être plus qu'un homme pour lui donner le coup de grâce.

Je remercie beaucoup V. S. des nouvelles de France qu'Elle me donne ; je me réjouis d'apprendre que le Palais de la Reine s'embellit tous les jours. M. l'abbé de Saint-Ambroise doit être assailli de travail, puisqu'il ne trouve même plus, comme auparavant, le temps de m'écrire. N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise de tout cœur les mains ainsi qu'à Son frère, et je me recommande à Ses bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

On a fait l'impossible pour trouver ici le Questionem politicam ; mais personne ne le connaît ni ne l'a vu.

Anvers, 29 octobre 1626.

V. S. m'a fait grand plaisir en me racontant les détails de ce procès. Je désirais beaucoup les connaître, car, à mon sens, il n'est pas question ici d'un vrai complot, mais d'une conséquence de la détention du maréchal d'Ornano ⁷⁹. Il est certain qu'on visait le Cardinal dans cette affaire, et non le Roi, quoique celui-ci ait affirmé, devant la Commission d'Enquête, que l'attentat le visait, lui, dans sa vie et dans sa couronne. Il est très vraisemblable, d'ailleurs, que la première, et seule importante, conjuration ne se confondit pas avec la seconde, qui ne fut sans doute qu'une manœuvre pour délivrer les prisonniers. Je suis assez surpris que le prince de Piémont choisisse précisément ce moment-ci pour rendre visite à la Cour, et je ne parviens pas non plus à comprendre le but poursuivi par la duchesse de Chevreuse, et le rôle qu'elle a joué dans cette affaire, traitée à l'insu de son mari. Il est certain que Monsieur n'a rien à se reprocher, et j'estime que c'est un bonheur pour la France que Madame soit déjà enceinte ; mais la sécurité personnelle du mari se serait peut-être mieux accordée d'un peu moins de hâte. La Reine, elle, ne peut manquer de s'inquiéter de sa paresse — ou de celle du Roi — car un jour viendra où Elle pourrait bien repartir pour son pays. Quant à l'ambassade de Bassompierre ⁸⁰ à Londres, les avis sont très partagés. Des lettres d'Angleterre nous disent que l'affaire tourne mal ; elles affirment même que l'Ambassadeur a réexpédié en France un de ses adjoints, pour faire part au Roi de la situation et lui demander l'autorisation de revenir lui-même.

Le Comte de Gondomar (Note marginale : qui se rendait en Espagne) est mort en traversant la Biscaye. Anglophile convaincu, ami personnel, bien qu'Espagnol, du roi Jacques, il avait servi d'intermédiaire à l'époque du mariage du prince de Galles avec l'Infante d'Espagne, et donné au Prince l'occasion d'un beau voyage. Une de ses préoccupations constantes était de pacifier le différend entre Espagnols et Anglais, et je crois qu'il aurait fait pression dans ce sens sur la Cour de Madrid, s'il y était arrivé. Mais le comte d'Olivarès, dont la puissance en Espagne est tout à fait comparable à celle du Cardinal en France, est, au contraire, un furieux anglophobe, et il déteste en particulier le duc de Buckingham. C'est pourquoi je pense que le comte de Gondomar a emporté dans sa tombe l'idée même d'une telle paix ⁸¹.

On est d'avis, ici, que la flotte anglaise est partie à la rencontre des navires qui arrivent du Pérou et de Goa, et qui ont dû relâcher ces jours-ci à

Las Terceras ; on nous a écrit, d'autre part, que quarante bateaux ont quitté Lisbonne pour renforcer l'escorte de cette flotte, qu'un convoi extraordinaire accompagnait déjà ; il est donc probable qu'une bataille navale sera la conséquence de tous ces mouvements. Les Anglais ont ici environ quarante navires (Note marginale : quarante-cinq, paraît-il), dont dix, formant avant-garde sous les ordres de Digby, sont partis il y a trois semaines, mais croisent encore près des côtes occidentales de leur île. Vingt autres, soutenus par quinze bateaux hollandais, complètent leur armée navale, et celle-ci bat le pavillon de l'amiral baron de Willeby. Leur intention n'est certainement pas d'opérer des débarquements, car leurs équipages ne sont composés que de marins ; ils sont peu nombreux et n'ont pas le matériel indispensable pour une guerre sur terre. (Note marginale : D'abord, pour débarquer des troupes, il faut en avoir.)

Le marquis Spinola, parti sous prétexte d'aller remettre de l'ordre dans notre flotte de Dunkerque, a tenté — paraît-il — un coup de main sur une petite forteresse qui s'appelle le Pas et qui se trouve à proximité de l'Écluse. Le chef de l'expédition — et son initiateur — était un certain comte de Hornes, homme qui s'est procuré ce vague titre en trafiquant d'une façon assez obscure avec les États de Hollande. Chimiste et ingénieur, il est certain qu'il n'a pas été plus heureux dans cette entreprise militaire que dans ses recherches de la pierre philosophale. L'ennemi était au courant de son projet, et quand, en compagnie de M. de la Fontaine, gouverneur de Bruges, il arriva dans les environs de la place, il fut reçu à coups d'arquebuse et de canon, et perdit plusieurs hommes. Lui-même fut blessé à la tête. Il est d'ailleurs très étrange qu'on ne sache pas encore aujourd'hui toute la vérité sur une affaire qui s'est passée le 29 octobre. Les versions les plus contradictoires circulent. Aussi ne peut-on rien certifier, sinon que le coup a manqué.

Je n'ai rien d'autre à dire à V. S. Je Lui baise les mains ainsi qu'à Son frère, et je me recommande à Ses bonnes grâces.

Pierre-Paul RUBENS.

J'ai reçu le *Questione politica* dont V. S. m'avait écrit et un autre petit livre intitulé *Instructio secreta ad comitem palatinum*. Je les aurais très volontiers envoyés à V. S. si Elle n'avait pas annulé Ses ordres. D'ailleurs, à vrai dire, ces histoires-là ne valent pas le port, et je n'ai jamais compris pourquoi M. de Valavez les paie si cher. Quand V. S. voudra bien me faire le

grand plaisir de m'envoyer un livre, comme celui qu'Elle me dit être à l'impression, Elle peut user de M. de la Mothe pour le donner à l'Ambassadeur des Flandres, qui me l'expédiera en toute sécurité. D'autre part, si je trouve ici quelque chose qui soit digne de la curiosité de V. S., je trouverai bien un ami de passage pour le Lui apporter.

Anvers, 5 novembre 1626.

10 ⁸²

Très cher Monsieur,

V. S. m'oblige infiniment en m'écrivant à intervalles aussi réguliers, mais je crains que cette ponctualité ne fasse tort à ses autres occupations. Je me réjouis beaucoup d'apprendre que MM. de Peiresc et de Valavez se portent bien. Je prie Dieu de les garder tous deux en vie très longtemps, car ils forment une paire d'hommes extraordinaires, qui mériteraient d'être immortels si la fragilité humaine le permettait.

Oui, je me suis trompé : le poète de la Galerie Médicis s'appelle Morisot. Comme je me suis étendu sur lui dans ma lettre précédente, je me permettrai de n'en rien dire cette fois.

On m'écrit d'Angleterre sans faire mention des négociations du maréchal de Bassompierre, mais au sujet de plusieurs affaires qui dépendent d'une entente franco-anglaise ; je suppose donc que le Maréchal a réussi dans sa mission. On dit ici que les troupes anglaises se sont retirées sur Plymouth à cause de la mort de leur général ; voici une explication bien insuffisante, vraiment, puisqu'on a l'habitude, dans un cas pareil, de donner au disparu un successeur.

Les navires de Goa sont arrivés sains et saufs à la Corogne (Portugal). On dit que leur cargaison est très riche, mais l'inventaire n'en est pas encore

arrivé jusqu'à nous.

Quant à nous, nous bornons nos opérations de guerre à la construction du canal. On a décidé d'en diminuer quelque peu la largeur, très légèrement, d'ailleurs. Pour l'instant, on accumule la terre sur la rive située vers l'ennemi, afin de constituer un parapet. Quand on aura poussé les travaux jusqu'à la jonction avec la Meuse, on ouvrira les écluses pour se rendre compte de la force et de la direction du courant, ainsi que des conséquences de cet afflux subit sur le niveau de la Meuse ; si le lit de celle-ci est insuffisant pour absorber ce gros supplément, force sera de l'élargir et d'en renforcer les berges. Quant aux Hollandais, ils semblent résolus à ne plus mettre obstacle à nos travaux ; on dit même qu'ils se sont repliés et que leurs troupes se sont dispersées dans leurs anciennes garnisons.

Le marquis Spinola est toujours à Dunkerque, s'y prodiguant pour la remobilisation de la flotte et sa remise en ordre de combat. Il est indubitable que sa présence a un effet magique et qu'elle inquiète les Anglais. En Espagne, on a donné ordre à ceux qui ont la responsabilité d'assurer la maîtrise de la mer, d'attaquer la flotte britannique chaque fois qu'on la rencontrera.

Nous sommes encore sans nouvelles de la flotte du Pérou. On sait seulement qu'elle amène vingt millions en or, dont, toutefois, il n'y en a que huit pour le roi. Il ne faut pas être surpris de l'importance de cette somme, puisque la cargaison est deux fois plus importante que de coutume ; le dernier envoi avait, en effet, été décommandé par peur des Anglais, si bien qu'il n'y en a pas eu lois de la dernière échéance. Cette flotte porte toute la fortune de l'Espagne ; tous les paiements ont été reculés jusqu'à son arrivée, et entre temps, nous avons engagé notre dernière chemise. Lisbonne et Séville ont réuni toutes les forces navales disponibles et les ont envoyées à la rencontre du convoi. D'ailleurs, en mettant les choses au pire, les Anglais ne pourront que nous causer un gros dommage (ce qui, à vrai dire, est appréciable), mais ils ne retireront de l'affaire aucun profit direct, car les capitaines des navires ont reçu ordre, sous peine de mort, de ne point laisser tomber leurs bâtiments entre les mains de l'ennemi, et, si la situation est désespérée, de mettre plutôt le feu aux poudres. Pour qu'ils puissent le faire sans remords de conscience, ils portent au cou la dispense papale qui leur permet de se tuer.

Notre attaque sur l'Écluse n'a pas eu d'ampleur, ainsi que me l'a rapporté un témoin oculaire. Elle était dirigée contre un fort appelé le Pas. On

bombarda la poterne d'entrée, mais elle était obstruée avec de la terre. Le pauvre comte de Hornes, bien que cuirassé des pieds à la tête, reçut un coup de mousquet au visage. Nous avons laissé dix-sept morts sur le terrain, dont un capitaine d'infanterie, et quelques blessés ont été sauvés.

Les portraits de Maître Michel ⁸³, gravés en Hollande et que me signale V. S., ne sont pas encore arrivés ici, et je le regrette infiniment car je voudrais beaucoup les voir.

Je joins à la mienne une lettre de Cologne, qui porte l'adresse de M. de Peiresc. J'en ai reçu beaucoup ainsi, que je faisais suivre par l'intermédiaire de M. de Valavez. Celui-ci me faisant défaut, je me permets de demander à V. S. de l'expédier à Aix. N'ayant rien de plus à dire, je baise humblement les mains de V. S. et celles de Son frère, et je me recommande de tout cœur à leurs bonnes grâces.

Pierre-Paul RUBENS.

J'ai envoyé à M. Tavernier quelques estampes à la demande et sur les instances de M. de Valavez. Il ne m'en a jamais accusé la réception. Puis-je prier V. S. de lui faire demander par un domestique s'il les a reçues ? J'en saurais gré, vraiment, à V. S. et je La supplie de me pardonner cet ennui nouveau.

Anvers, 12 novembre 1626.

11 ⁸⁴

Très cher Monsieur,

Au moment de répondre à V. S., j'éprouve quelque perplexité. Je n'ai vraiment rien à Lui dire qui soit digne de retenir Son attention. La vie à la Cour est plus paisible et plus monotone que jamais, et le marquis Spinola ne quitte pas Dunkerque, où il s'emploie de son mieux à remettre la flotte en état. Son but est évidemment d'effrayer les Anglais, dont les navires sont,

paraît-il, retirés pour la plupart, non sans avoir subi de grands dommages pendant les dernières tempêtes.

Je ne comprends pas comment les Anglais osent accumuler ainsi les actes de piraterie et les infamies à l'égard de la France. Ne se rendent-ils pas compte qu'ils donnent prise aux représailles, eux qui, avec raison, viennent d'être traités en vertu du *quid pro quo*. (Note marginale : à Bordeaux.) Il est certain qu'ils ont confiance dans la supériorité de leur flotte et dans la force naturelle de leur position géographique, mais j'ai pourtant l'impression qu'ils seraient fort ennuyés de soutenir une guerre contre la France et l'Espagne réunies. D'autre part, cette saison des brouillards ne me semble guère propice aux négociations du maréchal de Bassompierre ; je sais qu'on en augure beaucoup de bon, mais je sais aussi que le Roi d'Angleterre ne veut pas entendre parler du retour des Français expulsés, évêque et religieux.

Le coup de main sur l'Écluse a été suivi d'un incident d'un tout autre ordre. Un pacte dit « d'exemption de guerre » — comme on en passa au moment de la trêve — a été signé entre les habitants de l'Écluse, de Cadzand et des villages voisins ainsi que de Bruges et des environs : tous ces gens se sont engagés à cesser les hostilités entre eux et à reprendre le commerce en toute liberté. (Note marginale : je ne peux pas affirmer l'existence de cette clause commerciale, mais comme la première est certaine, je crois aussi à l'exactitude de la seconde.) Ce pacte était tout à fait inattendu, et il a surpris tout le monde.

On ne sait rien ici des difficultés dont V. S. me parle, et qui auraient entravé la construction du canal. Au contraire, on affirme que le travail est poussé avec une fièvre incroyable. J'attendrai la fin pour juger si cette entreprise constitue réellement un succès ; autour de moi, on tient pour certain qu'elle réussira, et on compte en faire la preuve très prochainement en ouvrant les écluses ; on attend que les berges soient consolidées. Les Hollandais, par contre, proclament et impriment que ce canal n'aura aucune influence et qu'il est impossible à réaliser. N'empêche qu'ils ont fait tous leurs efforts pour contrecarrer nos plans.

On confirme aujourd'hui que les paysans allemands, après avoir été à la veille de conclure la paix avec l'Empereur, se sont de nouveau soulevés. Mansfeld a réenvahi la Silésie, et on se demande si Gabor Bethlem et le Sultan ne vont pas prendre l'Empereur à revers. Heureusement, la saison est très avancée, et on ne pourra presque rien faire cette année.

Plusieurs de nos correspondants nous écrivent que les accusations lancées contre le duc de Vendôme sont beaucoup moins graves qu'on ne l'avait dit au début. Il est évident que si le complot dont il est l'âme n'a pas été tramé contre la vie du Roi, ainsi que l'opinion publique et la presse l'ont dit à tous les échos, le Cardinal de Richelieu aura réussi, en faisant chorus avec elles, à s'attirer là un supplément de haines. Il fera bien, en ce cas, de ne plus trop compter dans l'avenir ni sur Monsieur, ni sur les autres princes, qu'il a non seulement jetés en prison, mais couverts d'une opprobre ineffaçable.

Le procès de Chalais (Note marginale : que V. S. m'a fait la grâce de m'envoyer) m'a très vivement intéressé. Je trouve que c'est une chose très curieuse, quoique le fond même de l'affaire ne tienne pas la promesse de ses premiers aspects ; il est vrai que je n'ai pas pu, faute d'un intermédiaire, me mettre au fait de maint détail.

Rien encore de l'escadre du Pérou. Son retard inspire ici les plus grandes craintes. En effet, si elle n'arrive pas, nous ne pouvons rien augurer de bon, et la pénurie d'argent ne manquera pas de provoquer de graves désordres.

Comme je n'ai rien à ajouter, je baise humblement les mains de V. S. et celles de Son frère, et je me recommande de tout cœur à Leurs bonnes grâces.

P. S. La très grande sévérité de la justice royale contre les duellistes me plaît beaucoup. Les navires de Goa sont à la Corogne, port de la côte de Galice. Il sera possible à V. S. de s'épargner l'ennui de m'écrire pendant trois semaines. J'ai l'occasion, en effet, d'entreprendre un petit voyage qui durera environ un mois, et pour la durée duquel je me recommande aux bonnes grâces de V. S., priant le ciel de Lui accorder, à Elle et à son frère, tout le bonheur possible.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 19 novembre 1626.

Pendant l'intervalle de deux mois qui sépare cette lettre de la suivante, Rubens séjourna trois semaines à Paris, et il y vit quotidiennement son ami. A son départ d'Anvers, il n'avait pas l'intention de dépasser Calais : il venait, en effet, de vendre à Buckingham sa collection d'antiques, et sous

prétexte de la convoyer jusqu'au port où il devait la remettre aux délégués du duc, il espérait jouer un rôle dans la conclusion éventuelle d'une trêve entre Londres et l'Espagne. Fut-il chargé, à Dunkerque, par Spinola, d'une mission diplomatique qui modifia brusquement ses projets ? La chose est incertaine, et il semble plutôt que le peintre, qui n'avait pas rencontré Gerbier à Calais, se rendit à Paris de sa propre autorité, afin de recueillir des indications et des renseignements qui lui permettraient, une fois rentré en Flandre, de se faire valoir auprès de l'Archiduchesse. Il s'arrêta, en effet, à Bruxelles, et sa première lettre à Dupuy montre qu'il y séjourna quelque peu.

12 ⁸⁵

Très cher Monsieur,

Cette lettre annoncera à V. S. mon heureuse arrivée à Bruxelles. Non sans peine, d'ailleurs, à cause du très mauvais état des routes. Notre voiture a marché lentement, et elle a mis au total huit jours et demi pour accomplir le voyage. Mon accident au pied ⁸⁶ m'a fait souffrir jusqu'à Péronne, puis il a diminué, et quand j'ai débarqué à Bruxelles, il avait complètement disparu. La grâce de Dieu m'en a délivré tout à fait, et je prie le Ciel de me protéger, à l'avenir, contre les familiarités et les accidents de ce démon domestique. J'espère l'avoir abandonné à la frontière française.

Je ne peux rien apprendre de neuf à V. S. Je n'ai pas eu le temps de recueillir des nouvelles et tout mon temps est absorbé par la lutte contre une calomnie colportée par mes ennemis, et selon laquelle je reviendrais d'Angleterre. La Sérénissime Infante et le Marquis se sont si bien mis cela dans la tête, que j'ai toutes les peines du monde, malgré ma présence ici, à les détromper. Je sais bien qu'il n'y aurait là aucun crime de lèse-majesté, mais on ne trouverait pas bien qu'en pleine guerre je me fusse rendu en pays ennemi sans en avoir obtenu l'autorisation ⁸⁷. Je commence,

cependant, à dissiper le mauvais nuage et la lumière de la vérité brille à nouveau.

Pour le reste, j'ai retrouvé à la Cour son atmosphère de torpeur et de placidité. On dirait que la paix et la sécurité ne feraient pas mieux. On espère toujours de très heureuses conséquences du canal, mais j'attendrai, pour en parler en détails à V. S., que le conducteur des travaux, Don Juan de Médicis, soit arrivé à la Cour où on le guette d'heure en heure. C'est un de mes meilleurs amis.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise, à Elle et à Son frère, très humblement les mains, et je me recommande de tout cœur à leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Bruxelles, 22 janvier 1627.

13⁸⁸

Très cher Monsieur,

Ma dernière lettre a fait part à V. S. de mon heureuse arrivée à Bruxelles. Aujourd'hui, grâce à Dieu, je me retrouve à Anvers, où je me repose un peu de toutes mes fatigues. Comme nouvelles, à peu près rien. Les intempéries ont interrompu les travaux du canal. L'hiver est cruel, et le gel est si dur que le fer ne pénètre plus dans la terre. L'entreprise est, d'ailleurs, très avancée, et on en espère beaucoup, m'a-t-il semblé. L'Infante et le Marquis ne bornent pas là leurs plans. Ils veulent creuser un autre canal (Note marginale : amorcé au confluent même du premier canal et de la Meuse, et continuant en quelque sorte celui-là) de la Meuse à Herenthals, et ensuite le faire dériver dans une petite rivière qui coule dans la direction d'Anvers. Admirable projet et de grande envergure. A mon avis — je l'ai écrit

plusieurs fois à V. S. — ces canaux seront, en Flandre, pendant des années, l'enjeu et le théâtre de la guerre. Il faudra, pour les construire, avoir constamment l'épée à la main, et on y trouvera une très belle occasion d'entraîner et d'employer l'armée royale. Tranchées, redoutes, forts devront être multipliés pour mettre l'entreprise à l'abri de l'ennemi. Mais, d'autre part, ils serviront de casernes aux troupes, et on pourra éloigner celles-ci des villes et des villages. (Note marginale : Erunt tanquam castra aestiva et hiberna.) Ainsi on évitera d'un même coup l'inaction et la guerre offensive, qui coûte beaucoup d'argent, demande de grandes fatigues et n'est guère féconde contre un peuple aussi fort et aussi bien protégé par des travaux de défense et par la nature elle-même.

Voici vraiment tout ce que j'ai à dire à V. S. Pour finir, je Lui baise de tout cœur les mains à Elle et à Son frère, et je me recommande en toute affection et à leurs bonnes grâces.

Pierre-Paul RUBENS.

Je ne manquerai pas d'envoyer à V. S., à la première occasion, le livre de la Maison de Linden, et je Lui rendrai très volontiers service chaque fois que j'en aurai le moyen.

Anvers. 28 janvier 1627

14⁸⁹

Très cher Monsieur,

Je n'ai pas pu écrire à V. S. la semaine passée : j'ai dû m'absenter d'Anvers et me rendre à Bruxelles. Ce n'est qu'en rentrant chez moi que j'ai trouvé les lettres de Paris, et il était trop tard pour y répondre. Je remercie de tout cœur V. S. pour les nouvelles que Sa très bonne lettre du 4 courant m'apporte, quoique elles ne nous soient pas favorables. J'ajouterai

qu'on les a sues ici avec une grande rapidité. La perte que nous avons subie est considérable ⁹⁰. (Note marginale : on l'évalue ici à quatre millions environ). Le Roi d'Espagne est durement atteint et les particuliers aussi. Pourtant, on ne peut se baser sur aucun chiffre précis, puisque les lettres se sont perdues avec la flotte. Il est remarquable, d'ailleurs, que les navires soient restés à l'ancre pendant deux mois, pour affronter enfin — pour leur perte — la saison des tempêtes. A mon avis, la sottise de cette entreprise est encore plus honteuse que la perte matérielle n'est lourde.

La décision prise par les Notables de France de lever et de maintenir sous les armes une forte armée, me semble inspirée par le juste souci de la sécurité et de la dignité du Royaume. Mais nous savons ici, par expérience, combien il est difficile de réorganiser une flotte de guerre ; c'est à peine si toute la diligence du Marquis lui a permis d'armer et d'équiper à Dunkerque une escadre de quelques bateaux, qui, à vrai dire, jouent un rôle très effectif.

J'apprends que l'accord entre la France et l'Angleterre n'est pas tellement in proclivi qu'on le croyait quand j'ai quitté Paris. Je ne peux pas croire, cependant, qu'on en arrivera à une rupture, car l'Angleterre jouerait vraiment trop gros jeu, en faisant la guerre à la fois à la France et à l'Espagne.

Don Giovanni de Medicis, intendant-général des travaux du canal que j'ai interrogé personnellement, m'a dit que le succès était à ses yeux certain. J'ai l'impression qu'on peut ajouter foi à ses paroles, car c'est un homme sensé et plein d'expérience en la matière. Il m'a montré des dessins très précis et un plan fouillé de toute l'entreprise : celle-ci ne consiste pas, comme on l'avait dit tout d'abord, en une coupure du Rhin et de la Meuse, ou bien en une dérivation de l'un de ces cours d'eau dans l'autre ; il s'agit d'un nouveau canal, fermé aux deux bouts par des écluses, partant de Rynbergh et aboutissant à Venloo, après avoir arrosé la Gueldre ; ce canal sera navigable, et il sera alimenté par une petite rivière, appelée la Neer, et qui coule dans les environs de Gueldre. Entreprise merveilleuse : le canal s'élèvera, au milieu de son tracé, à vingt-cinq pieds au-dessus du niveau du Rhin, et comme celui-ci est de trente-deux pieds, environ, plus élevé que la Meuse, le canal s'élèvera d'environ soixante pieds au-dessus du niveau de celle-ci. Par ses écluses, il sera, donc, comme suspendu dans les airs ; à son sommet, il sera alimenté par la rivière, et les navires monteront et descendront par le jeu des écluses, et pourront passer et repasser du Rhin

dans la Meuse. L'ouvrage est très poussé, et on le met, en même temps, en état de défense par des forts et des redoutes. L'ensemble est presque terminé de Rynbergh à Gueldre. L'autre partie est très avancée. Le parcours total est de huit lieues à peu près, avec des angles et des courbes, car on a dû éviter des montagnes et renoncer, pour cela, à la ligne droite qui aurait été beaucoup plus courte.

Des commissaires et des ingénieurs ont été envoyés en reconnaissance dans le pays (Note marginale : Don Giovanni de Medicis est parti hier dans ce but) pour étudier les moyens de continuer le canal de Venloo jusqu'à Herenthals, d'où on pourrait utiliser, vers Anvers, un petit cours d'eau naturel et navigable, très étroit, en vérité, et qui ne peut livrer passage qu'à des bateaux de faible tonnage. On verra bien si on peut conjuguer l'art et la nature, et supprimer les obstacles qui existent, pense-t-on, entre Venloo et Herenthals. Nous serons fixés dès le retour des commissaires.

Je n'ai rien d'autre à dire à V. S. C'est pourquoi je me recommande à Ses bonnes grâces et à celles de Son frère, priant le Ciel de leur donner à tous deux bonheur et contentement.

Pierre-Paul RUBENS.

Je remercie V. S. pour le livre qu'Elle me dit avoir remis à mon intention à M. de la Mothe. Sitôt rentré à Anvers, je ne manquerai pas, quant à moi, d'envoyer à V. S. celui de la Maison Linden. La calomnie de mon voyage en Angleterre s'est finalement évanouie comme le brouillard sous l'action du soleil, et je jouis de nouveau, grâce à Dieu et à mon innocence, des bons sentiments de mes patrons. Ils se sont excusés de m'avoir suspecté, mais les avis qui leur parvenaient de partout avaient donné un certain poids à ce raconter.

Je prie V. S. de bien vouloir veiller à ce que la lettre ci-jointe parvienne au conseiller de Peiresc.

Bruxelles, 18 février 1627.

Très cher Monsieur,

Nous n'avons rien de nouveau, ici, sinon qu'on parle d'entrer en campagne bientôt. La chose n'est pas sûre, d'ailleurs, mais ce qui est certain c'est que les bandes d'ordonnance (comme nous disons), sont alertées et que ce fait constitue également un indice de guerre. Il y a panique à Anvers, surtout parmi les banquiers génois, parce que le bruit court que le Roi d'Espagne veut à nouveau suspendre par décret le paiement des polici (Note marginale : comme on dit en espagnol) qu'on leur a remis pour toucher les intérêts du capital dont ils ont fait l'avance au Roi. Celui-ci voudrait réduire les intérêts à 4 %, en disant que l'hypothèque est admirablement gagée, et que d'autres prêteurs se sont offerts à reprendre l'opération à ce taux.

Je me suis procuré le livre de la Maison Linden. Malheureusement, il est un peu trop grand pour être expédié par courrier sans payer un port énorme. Et il est un peu trop petit pour être expédié par chariot, car les rouliers sont intraitables quand il s'agit d'un colis trop peu important pour que son transport soit taxé d'après le poids. Mais au moment de la Foire Saint-Germain ; qui aura lieu bientôt, je ne manquerai pas d'amis qui iront à Paris et qui pourront emporter le livre. Ce sera le meilleur moyen de l'expédier à V. S. et je pourrai lui adjoindre, en même temps, les deux gravures de la Fossa Eugeniana (Note marginale : comme on appelle ici le canal) que je me suis procuré à Son intention à Bruxelles, car ici on n'en trouve pas encore de bonnes épreuves. N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise les mains de tout cœur, me recommandant à Ses bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

J'ai bien reçu le livre du mariage du Roi, et j'en remercie mille fois V. S.
Anvers, 4 mars 1627.

Très cher Monsieur,

Voici deux courriers qui passent sans m'apporter des nouvelles de V. S. J'espère que Son silence n'a pas d'autre cause que les nécessités de Sa vie. L'époque est vraiment peu favorable à notre correspondance, car tout le monde est requis par des événements plus importants et plus urgents. Ici, rien de nouveau. Au contraire, une tranquillité extraordinaire, bien qu'on s'attende à une reprise des hostilités à la première occasion. Mais jusqu'ici on ignore par où, l'attaque déclenchée, on pourra avoir des succès à bon compte. Le courrier spécial d'Espagne est arrivé avant-hier. Il apportait la confirmation de la suppression du Décret ⁹³ et en même temps des polices de paiement pour les Génois, les Portugais, et les Fugger. Ceci était d'une telle nécessité que nous commencions à être réduits à la misère, et que ministres, fonctionnaires et officiers avaient ouvert une souscription, où chacun s'inscrivait selon ses moyens, dans le but de réunir la somme nécessaire à la solde des troupes. On faisait cela pour éviter les désordres qui n'auraient pas manqué de suivre la faillite. Tous les commerçants d'Anvers ont appris avec une grande joie l'annulation du décret, car il s'agissait pour eux d'une question de vie ou de mort. N'ayant rien d'autre à dire, je baise de tout cœur les mains de V. S. et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 9 avril 1627.

Très cher Monsieur,

Vraiment, je n'ai cette fois rien de bien intéressant à écrire à V. S. Partout, calme plat. On dit bien que les États de Hollande ont tenté de s'emparer par un coup de main de Bréda, grâce à des intelligences nouées dans la place. Mais on ne s'en est pas aperçu autrement que par le renforcement des garnisons et des gardes. D'ailleurs, il me paraît bien difficile de surprendre une ville défendue par cinq mille soldats. Un ami, arrivé avant-hier de Hollande, m'a dit que des ambassadeurs polonais et suédois s'y trouvent, dans le but — dont V. S. m'entretenait dans une de ses dernières lettres — de terminer les conflits commerciaux qui les dressent contre ces États. Il m'a dit, en outre, que M. Aertsens ⁹⁵ allait se rendre en France pour offrir la médiation de la Hollande entre la France et l'Angleterre, et prolonger l'alliance entre la France et les États, tout en modifiant un article de la convention jugé préjudiciable à l'indépendance des États. Mais V. S. doit savoir ceci mieux que moi.

J'espère que V. S. a actuellement entre les mains le livre de la Maison Linden. Sinon je craindrais beaucoup qu'il ne se fût perdu, et dans ce cas le courrier devrait dédommager V. S. pour la perte. Je regrette beaucoup de ne pouvoir envoyer à V. S. tous ces petits colis par la valise diplomatique. Mais, habitant Anvers, j'ignore toutes les occasions qui se présentent, et je n'ai pas les facilités dont jouit, par exemple, la famille de notre Ambassadeur. J'ajouterai, au surplus, que le courrier ne transporterait pas ces colis gratuitement, même s'ils portaient l'adresse de l'Ambassade.

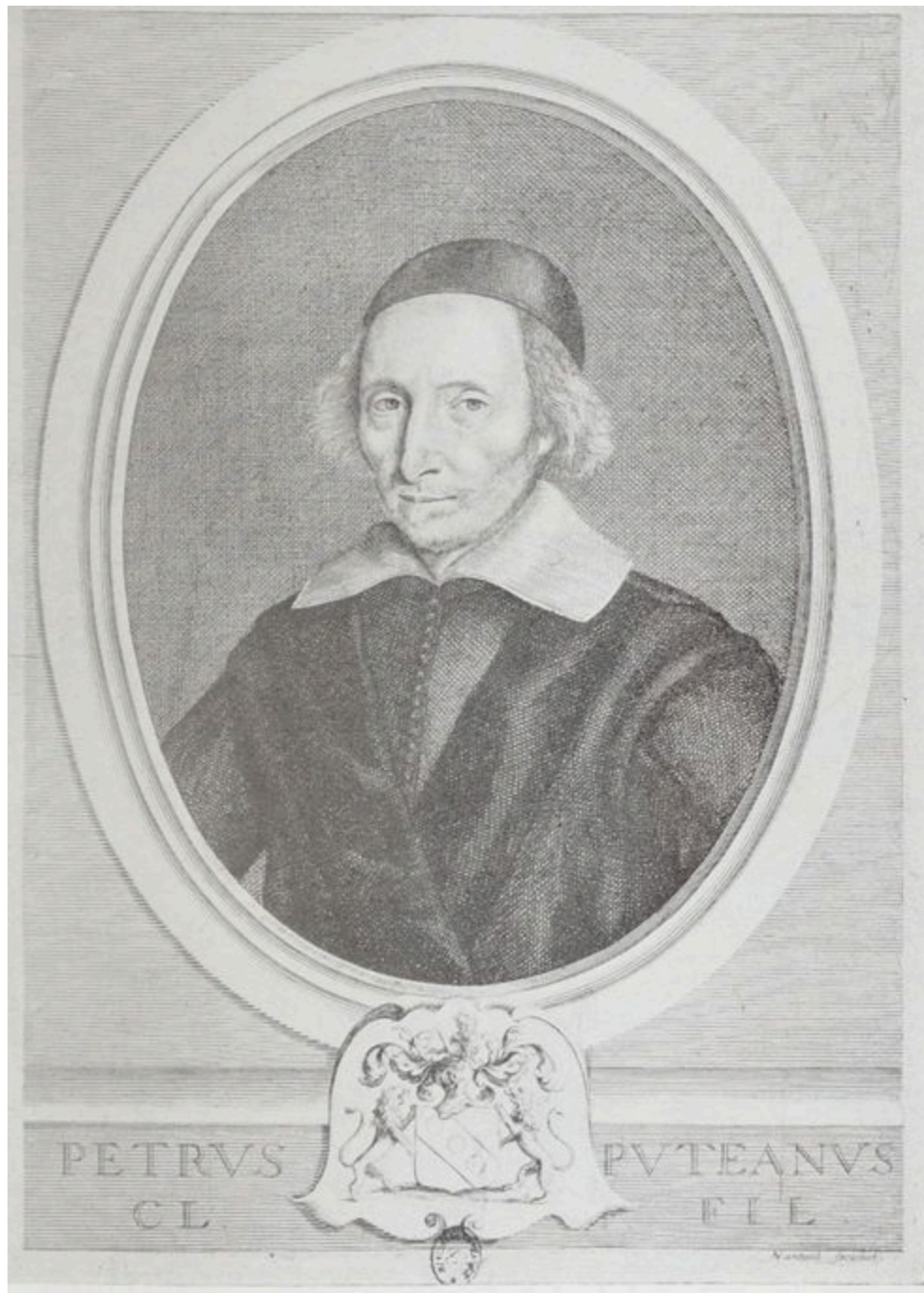
N'ayant rien d'autre à dire, cette fois, à V. S., je me recommande à Ses bonnes grâces, et je Lui baise les mains de tout cœur.

De V. S. très illustre, le serviteur fidèle,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 19 avril 1627.

PIERRE DUPUY (d'après Nanteuil).



Très cher Monsieur,

Me voici le débiteur de V. S. pour deux réponses aux lettres qu'Elle a bien voulu m'écrire les 2 et 16 courant. En effet, la semaine dernière, toutes sortes d'affaires m'ont empêché jusqu'au soir d'écrire ma lettre habituelle, et au moment où j'allais m'y mettre, de nouveaux ennuis m'ont requis ailleurs et m'ont détourné de ma tâche.

Tous les livres rares que V. S. m'envoie constamment m'imposent envers Elle de bien lourdes obligations. J'ai reçu la Bibliothèque des Auteurs Tipographes de France, mais beaucoup de choses m'ont jusqu'ici empêché de la lire, et, à l'instant même, la Déclaration du Roi. Je baise les mains de V. S. pour toutes Ses bontés. J'ai aussi reçu, par le truchement de M. l'Ambassadeur, le paquet de M. de Peiresc, et je suis bien heureux de savoir que notre ami est rétabli et que sa curiosité reste entière pour les choses de l'antiquité et surtout pour les camées et les médailles, au sujet desquels il m'a écrit une longue lettre, débordante d'observations justes et neuves et qui m'a beaucoup amusé. Je ne manquerai pas de lui répondre à la première occasion, mais il m'est impossible de lui rendre actuellement, ainsi que je le voudrais, la monnaie de sa pièce. J'ai fait remettre chacune des lettres de V. S. en main propre à son destinataire. J'espère, d'autre part, que V. S. a reçu actuellement le livre de la famille Linden, que j'avais confié moi-même à Antoine Souris (Note marginale : celui-ci m'affirme qu'il ne peut pas s'être égaré, et qu'au surplus, il attend dans quelques jours le retour du voiturier qui l'avait emporté.) et je saurai de lui, aujourd'hui encore, pourquoi il n'est pas arrivé à destination. Le canal de M. l'Ambassadeur est excellent quant à la sécurité et à la facilité de notre correspondance, et d'autre part, l'excellent M. de la Mothe veut bien se charger de nos échanges ; mais, pour ma part, je me défie toujours un peu de la ponctualité des valets de grande maison.

Mais il est temps de s'occuper du fond même de la lettre de V. S. Primo, l'opinion de V. S. sur la pauvreté et la détresse unanimes des Princes, non seulement en Europe mais dans le monde entier, (Note marginale : le Grand Turc, en particulier, n'a pas un sou de réserve, et le Roi de Chine n'est pas au large non plus) m'a vivement impressionné, parce que j'avais eu très souvent des pensées identiques, et qu'il me semble extraordinaire que tous

les rois chrétiens soient acculés en même temps à de telles difficultés. Ils ne sont pas seulement cossus de dettes, ayant engagé toutes leurs ressources, mais ils ont très difficile à trouver de nouveaux expédients pour se garder quelque peu en haleine, et prolonger, tant bien que mal, leur crédit. V. S. voudra bien croire que je ne Lui écris pas ceci à la légère, et que les beaux discours que notre Cour multiplie sont destinés au peuple, mais non point à nous. On s'est résigné, sans aucun doute, à contracter chez les Génois et les Lucquois un nouvel emprunt (Note marginale : l'étendue de cet emprunt est à peine de deux millions par mois, ce qui est très peu, vu nos besoins) et je pourrais en signaler les modalités à V. S., ainsi que ce qu'il en coûtera à notre ville, si j'étais du métier ; mais, d'ailleurs, je ne doute pas que V. S. aura été renseignée à cet égard, après Sa lettre du 16, puisqu'on ne peut guère dissimuler ou cacher une affaire qui nécessite tant d'interventions. Cet emprunt aura pour conséquence d'annuler le décret, ou, du moins, d'en retarder l'application pour plusieurs années. Quant à moi, si j'étais un des négociateurs de ce genre d'affaires, je me contenterais de la menace, et je n'attendrais pas le coup. En Espagne, on a eu recours à un remède ahurissant, pour éviter la ruine totale, imminente dans ce royaume : les quartos de billion ont été réduits au quart de leur valeur, contre la promesse que, dans quatre ans, les propriétaires seront remboursés sur la base de la valeur intégrale. J'ai quelque peine à croire cette nouvelle (Note marginale : on la tient, pourtant, pour certaine) et, en vérité, je n'ai pas encore vu le texte officiel du décret.

Mais pour en revenir à la détresse des Princes, je ne peux me l'expliquer que par la répartition, entre les mains d'un très grand nombre de particuliers, des richesses de l'Univers. La pauvreté des caisses publiques n'a pas d'autre cause ; le plus grand fleuve, divisé et réduit en nombreux ruisseaux, est rapidement à sec. Il faut ajouter à cela que le système d'économie est très défectueux chez tous les Princes, et que le désordre a pénétré si profondément dans leurs affaires, qu'on aura les plus grandes difficultés à les remettre d'aplomb. Un commerçant, un père de famille cuivis rationes semel sunt perturbatœ, rato emergit, sed aeris alicui ponderi succumbens pessumdatur, le poids des taux usuraires augmentant au fur et à mesure que le crédit diminue. Il est indiscutable que les décrets pris par le Roi d'Espagne, moderando joenori, ont maintenu plus ou moins en vie le royaume, puisque les taux d'emprunt, qui étaient de 30 %, 40 % et même plus en période de crise, ont été fortement réduits. (Note marginale :

quoique ramené à 5 %, l'intérêt se monte encore, chaque année, à une somme énorme.)

Quant à ce que V. S. m'écrit relativement au canal, qui serait complètement abandonné, je La supplie de bien vouloir croire que nous n'avons rien appris de semblable. Il est vrai que le travail a été suspendu pendant les grands froids et les gelées, qui ont été terribles cet hiver, et aussi par suite du manque d'argent. Mais il y a trois semaines, environ, un commissaire aux Finances a prélevé dans la caisse de notre ville une forte somme destinée à la reprise des travaux, et je ne crois pas que, de leur côté, les liégeois fassent encore la moindre opposition à cette entreprise. (Note marginale la bonne estampe montrant les travaux du canal n'a pas encore été publiée, mais dès qu'elle le sera, je ne manquera : pas, selon ma promesse, de l'envoyer à V. S.)

Pour moi, je vois une difficulté dans le fait que les écluses inférieures, qui seront sous l'eau au moment des inondations du Rhin, auront difficile à supporter l'impétuosité du courant, et à évacuer les immondices amenées par le flot. Mais Don Giovanni de Medicis m'a dit qu'il avait déjà un plan pour obvier à cet inconvénient. J'ignore, bien entendu, si : quelque autre difficulté ne se présentera pas ; aussi faut-il à mon sens, attendre la fin des travaux : tout ce que je peux dire, en toute certitude, c'est que les travaux sont actuellement poussés avec vigueur.

On ne m'a jamais rien dit du mariage éventuel du marquis Spinola avec la duchesse d'Aerschot. Je suppose qu'on a voulu dire la duchesse de Croy (Note marginale : cette dame a la réputation d'être aussi intelligente que belle... et omnibus una omnes surripuit veneres) dont on parle souvent dans les pamphlets français. Il est très vrai que S. E. a pour elle beaucoup d'affection et de respect, et je crois bien que si les Grands d'Espagne pouvaient se marier à leur goût et sans la permission du Roi, il aurait déjà donné une sanction à son penchant. Mais je n'ai, jusqu'ici, aucune certitude à cet égard, et oegre capitur annosa vulpes. (Note marginale : le marquis Spinola a 57 ans, de son propre aveu.) Je crois que ce bruit est né d'un malentendu provoqué par le récent mariage d'une jeune Duchesse de Croy, héritière du nom et fille d'un premier mariage du Duc de Croy, récemment tué, avec le Marquis de Renithi.

Le bon accueil que M. de Thou a reçu à Rome est dû à ses mérites personnels si grands, à la gloire de ses ancêtres, et aussi à la grande amabilité de S. S. Je serais très heureux d'apprendre que son voyage de

retour s'est effectué sans incident, et si V. S. veut bien me faire l'honneur de me rappeler à son bon souvenir et de me recommander à ses bonnes grâces, Elle m'obligera beaucoup.

Je crois d'autant plus aisément que les États de Hollande offriront leur médiation pour atténuer la rupture entre la Suède et le Danemark, que je sais de source sûre qu'ils agiront de même envers la France et l'Angleterre. Je voudrais, pour ma part, que le monde entier soit en paix, et que nous puissions vivre dans un siècle d'or plutôt que dans un cercle de fer.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je termine ici cette lettre, en Lui baisant, de tout cœur, les mains.

Pierre-Paul RUBENS.

Le nonce apostolique, M. Bagni, est un des meilleurs patrons et amis que j'ai dans ce monde. Je crois, très sincèrement, que son physique, ses manières affables et ses précieuses qualités font de lui un pape possible ⁹⁷, et qu'il est digne du meilleur sort.

Les passions du P. Petan ne sont pas nouvelles dans cet ordre, quæ Plerumque spirant merum, pus atque venenum, in omnes quorum virtutibus aut invident aemulantur.

J'enverrai très volontiers à V. S. les gravures des camées en même temps que l'estampe du canal, bien qu'elles soient indignes d'être montrées ; elles ne constituent, en réalité, qu'une tentative infructueuse.

Anvers, 22 avril 1627.

Très cher Monsieur,

Je suis vraiment très ennuyé que cet imbécile de voiturier n'ait pas accompli sa mission et n'ait pas remis à V. S. le paquet contenant le livre de

la Maison Linden. Heureusement, cet ouvrage n'est pas précieux au point qu'on ne puisse pas remplacer l'exemplaire égaré par un autre tout semblable à celui dont la disparition est, sans nul doute, accidentelle et ne provient pas d'un vol. Nous savons, en effet, par expérience, que dans les coches les petits colis se perdent plus souvent que les grands. Néanmoins, j'aurai, ce soir encore, une conversation avec Antoine Souris, et je lui demanderai si son voiturier est revenu par deçà.

J'ai plus de chance, assurément, quand il s'agit de recevoir tous les cadeaux que de les rendre. Ainsi, j'ai reçu tout récemment le *Traité de Peinture*. Je n'ai pas pu le lire, car il n'était pas encore broché, et je ne l'ai conservé chez moi que deux jours. (Note marginale : Et j'adresse à V. S. les remerciements qui lui sont dus.) De mon côté, j'enverrai à V. S. un petit ouvrage d'astronomie intitulé *Loxias seu de obliquitate solis, diatriba, author Godrifriedo Wendelino*, et que j'ai entendu louer par tous les spécialistes. Si, en outre, je voyais une autre chose susceptible d'intéresser V. S., je m'empresserais de la Lui envoyer avec le nouvel exemplaire de la Maison Linden, ce qui diminuerait le port et augmenterait la sécurité de l'envoi.

Nous n'avons rien appris de neuf concernant les affaires de l'État. Partout règnent l'indifférence et la fatigue, et on peut conclure à toutes sortes d'indices que si on pouvait faire entendre raison à l'orgueil espagnol, on trouverait bien des moyens de pacifier l'Europe, qui montre, de toutes parts, un suprême désir de tranquillité.

On continue ici les négociations secrètes avec les Hollandais. V. S. saura, cependant, et tiendra pour certain qu'on n'a reçu d'Espagne aucune espèce d'autorisation à cet égard. Mais notre Princesse et le marquis Spinola sont très dévoués au bonheur de nos provinces, et celui-ci — comme le leur, en particulier — dépend de la paix. Tout le monde est las, ici, non point tant des hostilités elles-mêmes que des difficultés continuelles qu'on éprouve à recevoir d'Espagne les fonds indispensables, de la misère affreuse dans laquelle on ne cesse pas de se trouver et tous les affronts que nous infligent la méchanceté et l'ignorance des ministres, ou leur impuissance à agir autrement.

L'affaire des quartos est vitale pour l'Espagne, V. S. le dit très bien, et si on n'y apporte pas remède, elle causera une vraie catastrophe. Nous ne savons rien encore avec certitude sur le moyen préconisé et dont j'ai parlé à

V. S. récemment, mais il est certain que, quel que soit le remède, le mal est trop grave pour qu'on puisse attendre encore avant de l'attaquer.

A mon regret, je n'ai rien de plus à écrire à V. S., qui attribuera mon laconisme à la stérilité de notre époque et non à ma négligence. Je terminerai en baisant, de tout cœur, les mains de V. S. et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le fidèle serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Je prie V. S. de bien vouloir faire suivre, en toute sécurité, la lettre ci-jointe à M. de Peiresc.

Anvers, 6 mars 1627.

20⁹⁹

Très cher Monsieur,

Rien de neuf, ici, sinon, il y a trois jours, l'arrivée de l'Ambassadeur de Savoie. Il arrivait de Paris, et il a été reçu et traité ainsi qu'il convient pour un représentant du Duc, son maître. Jusqu'ici, cependant, on ne sait pas encore le vrai sens de sa mission, quoiqu'on suppose qu'il cherche à prendre contact avec la Sérénissime Infante pour apaiser les différends qui ont surgi entre le Roi d'Espagne et le Duc de Savoie.

Il y a quelques jours, aussi, un cavalier est arrivé d'Espagne en courant la poste, porteur de l'Édit royal relatif aux quartos et de deux déclarations, le tout imprimé. Je n'ai pas encore pu les voir, mais d'après ce qu'on m'a écrit, l'Édit est à peu de choses près conforme à ce que j'avais dit à V. S. dans une de mes dernières lettres.

J'ai dit à Antoine Souris que le paquet contenant le livre et dont il s'était chargé, n'était pas arrivé à destination. Il a écrit au directeur de sa maison de Paris, mais il suppose qu'il sera resté accroché à la douane, où il ne serait

pas mauvais que V. S. envoyât son domestique. Il pourrait s'enquérir, en effet, si, par hasard, l'étiquette au nom de V. S. n'a pas été déchirée ou enlevée par mégarde.

La gravure du canal allait être mise en vente quand S. A. a ordonné que le titre de Fosse Eugénienne soit changé en celui de Fosse Marienne ou de Notre-Dame. Voilà pourquoi je n'ai pas encore pu avoir l'exemplaire qui m'a été promis ; mais la chose ne tardera pas beaucoup.

Il est certain que la Sérénissime Infante se rendra dans quelques jours au pèlerinage de N.-D. de Montaigu, pour assister à la consécration de l'église. Ensuite, elle se rendra à Maëstricht pour visiter les travaux du canal. On estime généralement que ce voyage doit être considéré comme une preuve que l'entreprise sera poussée jusqu'au bout et ne tardera plus à être achevée. On ne comprendrait pas, en effet, que S. A. et le Marquis — et plus encore, tous deux ensemble — accompagnés de leur Cour, s'exposent imprudemment à être la risée de tout le monde. D'autre part, quelques ingénieurs, accompagnés d'une bonne escorte de cavalerie, sont partis étudier sur place les possibilités et les moyens pratiques de construire le canal dont on avait parlé autrefois, entre Venloo et Anvers. Ce canal devrait avoir, au moins, vingt lieues de longueur, et j'ai l'impression que cette entreprise dépasse les moyens d'action de notre siècle. Toutefois, on ne peut en rien préjuger des décisions que prendra S. A. au retour des délégués, et après l'examen minutieux de leur rapport.

Je n'ai rien d'autre à dire à V. S. Je me recommande de tout cœur à Ses bonnes grâces et à celles de Son frère, et je baise leurs mains à tous deux.

De V. S. très illustre, le serviteur fidèle,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 13 mai 1627.

Très cher Monsieur,

Parmi les nouvelles que V. S. m'a données avec Son amabilité et Sa ponctualité habituelles, celle qui m'a surtout intéressé, c'est le récit du duel entre les six champions, en pleine Place Royale ¹⁰¹. On dirait qu'en choisissant, de la sorte, un endroit aussi célèbre, sans aucune considération pour la majesté du nom qu'il porte, les coupables aient voulu témoigner, plus vivement encore, leur mépris pour l'édit du Roi. On pensait ici que Bouteville s'était retiré dans les environs de Liège, et on ne se doutait pas du tout qu'il avait pris le large. Le marquis Spinola m'a dit, à plusieurs reprises, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré un gentilhomme de qui la modestie et les manières lui aient plu de la sorte, et qu'il l'avait, en outre, trouvé intelligent, sagace, éloquent et très informé des affaires publiques. J'ai répondu à S. E. que, sous la peau de l'agneau, se cachait un loup enragé, et qu'il n'aurait eu que trop d'occasions de s'en apercevoir, si Bouteville avait quelque peu prolongé son séjour à la Cour. Quant à moi, je trouve fort surprenant qu'ils aient pu se sauver de la sorte, sur-le-champ, et qu'aucun d'entre eux n'ait pu être capturé, la chose s'étant déroulée en plein jour et dans un endroit si fréquenté. Pour nous, nous n'avons guère ici de tels spectacles, et, d'ailleurs, nous n'apprécions pas cette bravoure-là ; celui d'entre nous qui a la prétention d'être courageux n'a qu'à le prouver en se mettant en vedette à la guerre et au service du Roi.

On commence à donner des ordres pour les trains de charrettes et de munitions : c'est la préface habituelle aux entrées en campagne. Mais je reste d'avis qu'on ne fera que continuer les canaux. Je m'aperçois, en effet, qu'on se prépare, à Anvers, à en commencer un nouveau qui aboutira à Herenthals. C'est comme si on voulait, par tout ce réseau de canaux, acculer un ennemi, qu'on n'arrive pas à vaincre ni à maîtriser par les armes, dans ses retranchements.

L'Ambassadeur de Savoie se trouve encore à Bruxelles. On annonce qu'il passera par Anvers dans quelques jours, et qu'il a demandé un sauf-conduit pour se rendre en Hollande. Sans que je puisse préciser le but de son voyage, je sais, du moins, qu'il a dit à la Sérénissime Infante que la querelle entre le Duc, son maître, et le Roi d'Espagne était à la veille de s'apaiser, et il a prié S. A. de l'assister dans sa tâche. Mais une telle déclaration ne suffit

pas à justifier un voyage, d'autant moins qu'elle cadre peu avec la mission en Hollande, et que les courriers d'Italie annoncent que le Duc a mobilisé contre les Génois une armée de douze mille hommes.

Le Pape agit sagement en se rendant lui-même au lit d'agonie du duc d'Urbin. C'est le moyen par lequel, peu à peu, Saint Pierre rallierait toute l'Italie sous son sceptre, selon le plan de Borgia, si le Royaume de Naples et la ville de Milan n'étaient pas au pouvoir d'un Prince trop puissant.

Je suis très surpris de l'audace du cardinal Spada ¹⁰², fils, si j'ai bonne mémoire, d'un médecin assez riche, mais dépourvu du plus petit titre de noblesse.

A mon regret, je n'ai rien d'autre à dire à V. S. C'est pourquoi je Lui baise les mains très respectueusement à Elle et à Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS,

Dès qu'Antoine Souris, qui a écrit à son directeur à Paris, m'aura donné des nouvelles, j'enverrai à V. S. en un paquet tout ce que je Lui ai promis.

Anvers, 20 mai 1627.

22¹⁰³

Très cher Monsieur,

V. S. sera, cette fois, assez mal servie. Il est, en effet, très tard, et les nouvelles sont, d'ailleurs, extrêmement rares dans notre pays, et ne me permettent guère d'étendre beaucoup mes correspondances.

Je dirai seulement à V. S., qu'en général on a appris à regret ici l'arrestation de Bouteville. Pendant son court séjour à la Cour de Bruxelles, il s'était acquis une bonne réputation, celle d'un gentilhomme discret, intelligent, brave et beaucoup plus désireux de se rendre célèbre que

d'offenser quelqu'un par haine ou par esprit de vengeance. Il est vrai que ses procédés sont regrettables et que rien n'est plus différent de ses paroles que ses actes. Je ne peux pas croire que l'Édit royal puisse résister à l'assaut d'un si grand nombre de protecteurs puissants, encore que l'efficacité de l'Édit dépendra de la sévérité ou de la clémence dont témoignera S. M., dans cette déjà célèbre occurrence.

On dit ici que les négociations entre la France et l'Angleterre ont pris bonne tournure, grâce à la mission d'un gentilhomme écossais qui a quitté Paris pour Londres, il y a quelque temps. Mais les prohibitions commerciales accréditent plutôt l'opinion contraire, quoique à mon avis leur rigueur même va rendre leur application très difficile, non sans qu'il en résulte un grand préjudice pour tout le trafic et des vexations sans nombre pour tous les commerçants. Mais peut-être en modérera-t-on très discrètement l'application.

Les affaires publiques sont très calmes. Nous nous trouvons plutôt privés de la paix que plongés dans la guerre, ou, pour mieux dire, nous avons tous les ennuis de la guerre sans avoir les facilités de la paix. Anvers, en particulier, languit comme un corps anémié qui se consumerait peu à peu. Tous les jours, nous voyons partir un certain nombre d'habitants, et notre pauvre population n'a aucun moyen de faire vivre son industrie et son commerce. Nous sommes bien obligés de souhaiter qu'on trouve un remède à ce mal, causé par notre propre imprudence, et qu'on ne se laissera pas hypnotiser par la vieille maxime : *pereant amici dum inimici intercidant*. Mais ceci, même, ne s'applique pas à notre cas, puisque notre détresse dépasse de beaucoup le mal très approximatif que nous faisons à nos ennemis.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je termine ici en Lui baisant mille fois les mains à Elle et à Son frère, et en restant, pour tous deux et pour toujours,

le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Je n'ai pas encore eu de réponse d'Antoine Souris, ou, pour mieux dire, de son directeur de Paris. Et je n'ai pas encore pu me procurer la gravure de

la Fossa Mariana.

Anvers, 28 mai 1627.

23¹⁰⁴

Très cher Monsieur,

J'ai appris avec plaisir la Déclaration royale accordant l'amnistie au duc d'Halluin et au sieur Liancourt ¹⁰⁵. Je suppose que S. M., dans le but de laisser intact le prestige de Son Édît, qui aurait pu être atteint si Elle avait avoué que les deux gentilshommes en question avaient été condamnés à tort, a préféré annuler le délit lui-même plutôt que d'accorder une grâce qui aurait pu être considérée comme un précédent. Le moyen n'est pas très loin de celui auquel le pape Clément VIII eut recours dans un cas, assez différent, d'ailleurs, quand il annula le mariage du roi Henri IV et de la reine Marguerite, malgré une cohabitation de tant d'années ; il préféra ne pas s'exposer lui-même et exposer toute l'affaire à un échec, en accordant une vague dispense qui aurait pu être rétractée un jour. Tous, nous avons lu cela dans un grand nombre de pamphlets qui furent publiés à l'époque (Note marginale : et quelques-uns depuis) par des catholiques jugeant sévèrement l'autorité pontificale et qui déclaraient qu'une telle dispense était impossible.

J'ai de l'espoir, maintenant, pour Bouteville, puisque la mère du Roi qui va naître intercède pour lui. Il me semble qu'une intervention aussi rare, aussi exceptionnelle et qu'on ne pourra jamais exploiter comme un précédent, ne peut manquer d'être efficace. Je ne pense pas que le Roi accordera la grâce complète *sed mitigationem supplicii, publicando eorum pecunias, ipsos in vinculis habiendos*. (Note marginale : In luctu atque

miseriis mortem aerumnarum requiem, non cruciatum esse.) Entre temps, celui qui obtient des délais reste en vie ¹⁰⁶.

La Sérénissime Infante est partie avec le Marquis et une petite suite (Note marginale : le dernier jour de mai) pour Montaigu, et on croit (quoique cela ne soit pas sûr) qu'Elle fera ensuite une inspection aux travaux du canal, dont je n'ai pas encore pu obtenir la gravure. Je ne crois pas qu'elle sera publiée, pour toutes sortes de raisons, avant le retour de S. A. Tous ces canaux, comme je l'ai dit déjà à V. S., servent à exercer nos troupes, et ils nous seront très utiles pour le développement de notre commerce et pour la protection de nos territoires contre les incursions de l'ennemi et la levée de grosses contributions, qui fournissent chaque année une bonne somme à son trésor.

Je crois que notre paquet, contenant le Livre de la Famille Linden, doit être perdu, puisque Antoine Souris ne me donne pas signe de vie, et que V. S. ne l'a pas trouvé à la douane. A la première occasion, je Lui en enverrai un autre exemplaire. J'y joindrai la gravure du canal, les exemplaires des camées et le livre intitulé Loxias. Je supplie V. S. de me faire la joie de me dire si aucune autre chose ne pourrait pas Lui faire plaisir. J'en ferais un seul grand colis, puisque nous voyons que les petits paquets se perdent plus facilement que les grands.

L'Ambassadeur de Savoie a passé en Hollande, le 1^{er} juin. Il avait reçu son passeport des États par un messenger du marquis Spinola, qui avait été envoyé exprès à cet effet à l'Ambassade de Venise. J'ai eu l'honneur de parler un certain nombre de fois avec lui, et je le juge, comme V. S., homme très fin et très adapté à son métier. Comme son patron lui donnera continuellement du travail, il faut qu'il soit doté de toutes ces qualités. Le Marquis Spinola partage aussi ce sentiment ; il a négocié à plusieurs reprises avec lui, et je pense que les deux compères se complètent, l'un fort éloquent, l'autre très taciturne, très réservé, écoutant tout et n'en pensant pas moins.

J'ai lu le mémoire sur les tableaux, que V. S. m'a envoyé, mais vu le peu de temps dont j'ai pu disposer, il m'a été impossible de m'en occuper ; je prie donc V. S. de m'accorder jusqu'au prochain courrier, et je ne manquerai pas, alors, de La servir le mieux que je pourrai, bien que le sujet soit très difficile, à cause du petit nombre de favoris qui ont survécu à leurs maîtres.

Je n'ai rien d'autre à dire à V. S. Je Lui baise donc les mains à Elle et à Son frère, de tout cœur, et je me recommande à Leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 4 juin 1627.

24¹⁰⁷

Très cher Monsieur,

La mort de la Duchesse d'Orléans me paraît infiniment pénible dans les circonstances actuelles, non seulement à cause de la naissance d'un enfant *segnioris sexus* et de l'âge de la défunte, mais encore à cause de l'inquiétude dans laquelle on va être à la fois pour le sort de l'enfant et la sécurité de la dynastie. Le coup est, certes, très dur, et on peut dire, en considérant tout ce qu'on pouvait à juste titre espérer : *quam longe a destinatione sua jacet*. On croyait que ce mariage allait dénouer bien des intrigues et prévenir bien des désordres, et, si je ne m'abuse, le Cardinal doit être très affecté. Je sais bien que les occasions de se remarier ne manqueront pas à Monsieur, mais pour l'instant, aucun parti souhaitable pour Lui ne s'offre à moi.

Bouteville et Chapelle sont gravement touchés par ce malheur, puisqu'ils perdent, avec la Duchesse, la seule intervention qui aurait pu les sauver. A moins qu'en mémoire de la défunte et en considération pour la douleur de Monsieur, le Roi ne consente à commuer la peine des condamnés. En outre, je doute que le Cardinal veuille courir le risque de s'aliéner la noblesse, qui leur est très dévouée, en les envoyant au supplice, et il cherchera plutôt, en usant de la clémence royale dont il dispose à son gré, non seulement à

détourner de lui la haine et l'envie, mais même à les pacifier ; car le frein que le mariage de Monsieur constituait ayant disparu, il est probable que les dissensions et les conflits vont renaître entre le Cardinal et Lui.

Les Anglais augmentent tous les jours leurs insolences et leur barbarie. Ils ont massacré le capitaine d'un navire qui venait d'Espagne, et précipité à la mer tous ses matelots, coupables de s'être défendus. On affirme qu'ils ont prohibé tout commerce entre leurs alliés et amis, d'une part, et la France, de l'autre, et qu'ils considèrent comme de bonne prise les navires hollandais qui se dirigent vers les ports français. Cela, nous ne le savons pas encore officiellement, mais nos marchands sont dans la plus grande panique.

J'ai réfléchi aux sujets de tableaux que V. S. me soumettait dans son avant-dernière lettre, mais je ne suis guère satisfait de mes réflexions. Comme je l'ai écrit à V. S., il y a très peu d'exemples de favoris survivant à leur maître. J'ai songé à Alexandre, mais je crois qu'Ephestion est mort avant lui ; Crateros lui a survécu. Quant à un favori très heureux, qui survécut très longtemps à son Prince et termina sa vie comblé d'honneurs et en pleine prospérité, je ne trouve personne, sauf Cassiodore, qui, durant de nombreuses années, fut au service et dans les bonnes grâces du Roi Théodoric, lui survécut pendant trente-cinq ans, entouré de l'estime et du respect unanimes, étendit (si j'ose dire) sa vie sur un siècle tout entier, pour se retirer finalement dans une abbaye qu'il avait fondée et y mourir dans la paix du cœur. Mais quant à l'amour conjugal, il y a, par contre, de nombreux et célèbres exemples ; malheureusement, ils ne s'appliquent pas au cas que V. S. propose. Pour moi, je souhaiterais plutôt une histoire authentique qu'une fable comme celle d'Orphée. Je prie instamment V. S. de m'accorder encore quelque délai pour pouvoir y penser à tête reposée. Et comme il est déjà tard, je finirai ici ma lettre, en baisant respectueusement les mains de V. S. et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le très humble serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

La Sérénissime Infante n'a pas dépassé Montaigu, mais y ayant accompli sa neuvaine et ses dévotions, elle est rentrée à Bruxelles. Chacun déclare, cependant, que la Fossa Mariana n'a pas cessé d'avancer sans accident.

Anvers, 10 juin 1627.

Très cher Monsieur,

J'ai bien reçu les deux lettres de V. S. datées du 10 et 12 courant, ainsi que plusieurs petits livres et le récit des vraies causes de la mort de Madame. L'accoucheuse ne se défend pas sans habileté contre les calomnies des médecins ; mais ces polémiques sont, malheureusement, très vaines, puisque la faute (et quel que soit le coupable) est irréparable. C'est néanmoins une consolation pour ceux qui aimaient la Princesse de savoir que sa mort fut naturelle, qu'elle était, en quelque sorte, inévitable, et qu'elle n'est ni accidentelle, ni provoquée par la faute des médecins. Quant à la petite fille ¹⁰⁹, elle sera un jour une grande princesse si Dieu lui prête vie, et elle pourra prétendre, richement dotée comme elle l'est, à la main de quelque grand du royaume. Je ne serais pas très surpris si Monsieur retournait à ses anciennes amours pour M^{lle} de Condé, qui, avec la précocité de son sexe, suis *velocius annis crescet in tantam spem*. Mais ceci mettrait bien en peine la reine mère et le Cardinal.

Les arguments employés pour la défense de Bouteville et de La Chapelle sont plus pathétiques que péremptoires, comme il arrive toujours dans des causes désespérées et qui ne supportent aucune controverse. Leur salut ne dépend vraiment que de la clémence du Roi, qui cédera peut-être à une raison d'État plus forte que la loi. Le Roi ne cherchera-t-il pas à éviter une nouvelle tempête dans des esprits encore surexcités par les querelles d'hier, et ne voudra-t-il pas faire plaisir, sur ce point de détail, à son frère et à tant d'autres princes, à la presque totalité des nobles du Royaume ?

Je n'ai pas encore lu le petit livre sur la Valteline. Je croyais que toute cette affaire sommeillait. Peut-être peut-on espérer que cette guerre, commencée à coups d'épée, se terminera à coups de plume. Je ne peux pas

m'imaginer que le duc de Buckingham se soit compromis personnellement dans cette affaire, et j'estime qu'il serait très mal inspiré, quelle que soit la tournure des événements, de s'y embarquer de telle façon que toute retraite lui fût impossible dans n'importe quelle direction, si le succès ne couronnait pas ses efforts. Nous n'avons encore aucune confirmation de la mise à la voile de la flotte anglaise ; nous avons reçu, pourtant, un grand nombre de lettres de Calais, mais aucune ne signale le fait. Nous sommes, pour le surplus, sans aucune crainte pour le sort de Dunkerque ; la côte des Flandres est d'un abord si difficile que les armées étrangères n'y sont guère attirées, et, en outre, le Marquis a pris toutes les dispositions nécessaires in omnem eventum.

Voici longtemps que nous attendons ce Revisidor, qui vient surtout à la demande de la Sérénissime Infante et du Marquis. On désire faire connaître au Roi, et Lui prouver, combien il est nécessaire d'augmenter nos stocks et provisions si on veut poursuivre la guerre — on y est obligé — et que la misère et le désordre actuels ne peuvent absolument pas se prolonger. Et V. S. me croira si je Lui dis qu'un vrai désastre s'abattrait sur nous si le mal n'était pas universel et commun aux deux camps. J'ai vu des lettres récentes de La Haye, qui disaient que, cette année, les États ne se mettraient pas en campagne pour éviter les frais de guerre, et je ne crois pas qu'on fera grand'chose de notre côté. La Sérénissime Infante et le Marquis seront, paraît-il, à Bruxelles, rentrant de Maëstricht, le 27 courant ; ils ont visité d'un bout à l'autre les travaux du canal, mais nous ignorons encore actuellement s'ils se sont déclarés satisfaits de l'entreprise. Je ne peux, cependant, qu'augurer beaucoup de bien de cette inspection pour le succès de celle-ci. On ajoute foi ici aux récentes nouvelles arrivées d'Espagne, et qui annoncent que des troupes de secours ont dû pénétrer dans Mantoue et que les gens de Tilly battent en retraite.

J'ai honte de mon manque d'invention qui m'empêche de trouver des sujets de tableaux mieux adaptés aux plans de V. S. Je n'ai rien trouvé jusqu'ici qui fût mieux approprié que l'histoire de Cassiodore, mais V. S. devrait me dire si cette suggestion Lui plaît. En ce cas, on pourrait choisir les quelques scènes culminantes de l'histoire, et les proposer au peintre chargé du travail, afin qu'il établisse son dessin selon le cadre des panneaux. Je crois que Cassiodore peut, à lui seul, servir de sujet à trois tableaux, sinon davantage. En ce qui concerne l'amour conjugal, il existe un assez grand nombre d'exemples conjugum commorientium par amour, mais

j'en trouve très peu quoe faciant ad rem nostram. Si V. S. veut bien y songer, Elle trouvera dans Valère, Pline, Fulgose et autres auteurs, beaucoup plus d'exemples de sacrifices consentis par des femmes pour leurs maris que de cas contraires, et si Elle en découvre quelques-uns, ce seront toujours des tragédies conformes à l'extrême violence de l'antiquité. Sed aut qui super ipsum uxoris cadaver ferro incubat aut rogo insilit aut in serpente se ipsum jugulat, ou bien un T. Graccus n'ont rien de commun avec le sujet proposé par V. S., qui est empreint d'une grande sérénité et doit représenter, sans aucune mise en scène, un mari triste et fidèle in conjugii memoria, tâche qui n'est guère du domaine de la peinture. La difficulté serait éludée s'il s'agissait d'une scène au relief plus accusé, mettons de l'histoire du more Rahum Benxamut (Note marginale : Voir les Exemplis politicis de Juste-Lipse, p. 199, ch. XVII) qui sut, par son courage, arracher sa femme aux mains des Portugais, ou de celle de ce Napolitain qui, ayant été précipité à la mer, se cramponna au navire des pirates qui emportait la sienne jusqu'à ce qu'on l'ait repêché, car il préférerait partager sa misère et son esclavage, que de vivre, libre, sans elle. Mais, évidemment, ceci ne correspond pas du tout au sujet proposé par V. S. et je crois qu'il sera sage d'y penser encore plus minutieusement.

Au retour de S. A., on aura enfin la gravure de la Fossa Mariana, et je ferai aussitôt un colis de toutes les choses que j'ai promises à V. S. De Son côté, puisqu'Elle veut bien me faire le plaisir de m'envoyer le dernier Mercure, Elle pourra le confier à notre Ambassadeur, qui me l'adressera à la première occasion par un voyageur.

Comme je n'ai rien d'autre à dire à V. S., je finirai ici en Lui baisant respectueusement les mains à Elle et à Son frère.

Pierre-Paul RUBENS.

V. S. voudra bien envoyer en toute sécurité la lettre ci-jointe à M. de Peiresc. Et Elle me pardonnera mon silence au précédent courrier. Je n'avais vraiment rien à dire à V. S., et j'étais très occupé.

Anvers, 25 juin 1627.

Très cher Monsieur,

Il est évident que la Roi s'est montré bien impitoyable en faisant exécuter ces pauvres Bouteville et La Chapelle. Désormais, les portes de l'espérance sont fermées pour ceux qui commettraient le même délit. Mais je me demande si le Cardinal n'aura pas augmenté toutes les jalousies et les haines accumulées contre lui, non seulement chez les parents des deux victimes, mais dans toute la noblesse du Royaume. Je désire très vivement connaître les détails et les circonstances de l'exécution, et je prie V. S., si on en publie, comme de coutume, une relation, de bien vouloir me l'adresser de suite. V. S. m'obligerait beaucoup en usant de diligence à cet égard.

J'ai enfin pu me procurer l'estampe de la Fossa Mariana. Elle est très soigneusement faite, comme V. S. s'en rendra compte. Je Lui envoie deux exemplaires, afin qu'Elle puisse en donner un à M. de Peiresc si Elle juge que la chose peut Lui être agréable. Le premier chariot — il partira, je crois, samedi prochain — emportera pour V. S. un nouvel exemplaire de la Famille Linden. les gravures des camées et le petit livre de Vendelin. Je suis bien triste de n'avoir rien d'autre à envoyer à V. S.

Un courrier exprès d'Espagne nous a apporté hier de grandes nouvelles. Il paraît que le Prince-Cardinal, frère cadet du Roi ¹¹¹, se fixera bientôt dans nos provinces, et qu'il est désigné pour prendre un jour la succession de la Sérénissime Infante. Dans ce but, le jeune homme va se mettre à l'école de sa tante, étudier peu à peu et s'instruire des choses de l'État. Nous éviterons ainsi les désordres d'un interrègne.

S. A. est rentrée avant-hier à Bruxelles, après avoir visité et inspecté le canal d'un bout à l'autre ; mais je n'ai pas reçu de nouvelles de mes amis de la Cour, depuis Son retour, et je ne peux pas encore donner des détails à V. S.

Je n'aurais pas cru que les différends entre la France et l'Angleterre se seraient tellement envenimés. Vraiment, les procédés des Anglais leur permettront bientôt de rétablir sur le vieil étendard de Saint-Georges la

maxime : « Amys de Dieu et ennemys de tout le monde. » En tous cas, j'assure à V. S. que si la France redoute ses armements, l'Espagne non plus n'est pas sans s'en alarmer. Le gouverneur de Calais a arrêté et ouvert toutes les lettres qui arrivaient d'ici à destination de l'Angleterre.

Je n'ai rien d'autre à dire pour l'instant à V. S. Je Lui baise très affectueusement les mains à Elle et à son frère, et je me recommande à Leurs bonnes grâces à tous deux.

Pierre-Paul RUBENS.

La lettre ci-jointe, adressée à M. de Peiresc, arrive de Cologne. Je ne manquerai pas de répondre à la sienne du 7 juin, que V. S. m'a transmise, mais il faut du temps pour le bien faire.

Anvers, 1^{er} juillet 1627.

27¹¹²

Très cher Monsieur,

V. S., n'ayant pas reçu de mes nouvelles, la semaine dernière, me tiendra pour un négligent. Je La prie, pourtant, de bien vouloir m'excuser, car j'étais en voyage ¹¹³ et très éloigné de toute ligne de communication avec la France et de tous les endroits pratiqués par les courriers ordinaires. Chose plus grave, je crois bien que la semaine prochaine je serai victime d'un accident identique, et c'est pourquoi j'écris ceci à l'avance et en grande hâte, tout prêt à quitter Anvers de nouveau pour quelques jours. Je donne, cependant, des ordres chez moi pour que le paquet que j'ai si souvent promis à V. S. soit remis au même Antoine Souris, qui, j'espère, ne faillira pas deux fois de suite à sa mission. J'ai été contraint de partir si vite, que je n'ai pas eu le temps de finir cette lettre avant de m'en aller, et je suis obligé

de demander à V. S. d'user de toute Sa bienveillance habituelle vis-à-vis de mon long retard, qui alourdit encore mes obligations envers Elle.

Rien de neuf ici. Le Prince d'Orange est toujours à Arnhem et dans les environs de Nimègue et de Schenckeschans ; certains prétendent qu'il se dirige vers Grol, mais comme la majeure partie de son armée n'a pas encore débarqué, il est possible qu'il ait l'intention de virer de bord à l'improviste et d'attaquer une ville à laquelle personne ne pense. C'est pourquoi le Marquis ne quitte pas le théâtre des hostilités, veille à tout, et a jeté un pont de navires sur le fleuve devant Anvers, afin de permettre aux troupes de Flandre et de Brabant de s'entr'aider et de passer d'un côté à l'autre avec facilité. Le comte Henri de Bergues barre la route à l'ennemi de quelque côté qu'il se trouve. Il a une forte armée, dans laquelle ont pris place huit mille mercenaires appelés St... pschytens, qui gardent notre ville, car il tient à conserver tous ses vétérans pour ses colonnes mobiles.

Nous n'avons aucune nouvelle certaine quant à la sortie de la flotte anglaise. Il nous est impossible de nous rendre compte où cet orage éclatera, et je crois que la France le craint plus que nous. Encore que, si cette flotte se divise en plusieurs escadres, tous ces bruits pourraient bien, comme plusieurs fois déjà dans le passé, se dissoudre en fumée.

Je n'ai rien d'autre à dire à V. S., de qui je baise les mains de tout cœur, et je me recommande humblement à Ses bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 19 juillet 1627.

Rentré hier de l'étranger, j'ai appris qu'on n'avait pas exécuté mes ordres en envoyant à V. S. le colis de livres. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'une négligence de mes domestiques, mais il se fait que dans tout Anvers on ne trouve plus un seul exemplaire de la Famille Linden, fut-ce au prix de vingt écus. Mon beau-frère s'est en vain dépensé de toutes manières pour en trouver un à n'importe quel prix, si bien que la perte du premier paquet est irréparable, et que je suis d'autant plus irrité contre le cocher responsable. On affirme que les membres de la famille ont racheté, j'ignore pourquoi, tous les exemplaires confiés en dépôt chez les libraires. V. S. recevra donc par le prochain courrier les gravures du canal et des camées, ainsi que quelques livres, inconnus, je crois, de V. S. Je les Lui envoie plutôt pour Lui envoyer quelque chose, que parce que je les juge dignes de Sa curiosité. (Note marginale : Le petit ouvrage de Louis Nunnus est très apprécié, ici, par tous nos physiciens.) Je prie V. S. de bien vouloir faire porter par un valet, chez M. l'abbé de Saint-Ambroise le paquet ci-joint, qui ne contient que les gravures des camées. J'ai bien reçu le Mercure, pour l'envoi duquel je baise les mains de V. S. ; j'ai reçu, en même temps, le paquet de M. de Peiresc, auquel je répondrai plus à mon aise.

Ici, nous sommes partagés entre l'espoir et la crainte à cause du siège de Grol. Cette ville forte a une grande importance, car elle est, en quelque sorte, la clé des routes vers l'Allemagne. Le prince d'Orange s'est retranché dans trois quartiers. Il veut grouper ses batteries en trois endroits, et emporter la ville par un assaut général. Il estime que les défenseurs (qui sont au nombre de quinze cents) sont trop peu nombreux, et que, répartis sur tous les points des remparts, ils seront incapables de se défendre partout à la fois. Le Prince ne rencontre, en réalité, qu'une seule difficulté : il y a plus de six lieues entre Zutphen et son camp, et c'est le lieu le plus proche où il puisse se ravitailler en vivres (Note marginale : or les chemins de terre sont rendus impraticables par la pluie) ; le Prince peut, en fait, transporter ses vivres sur des barques à fond plat, grâce à des petits cours d'eau, jusqu'à une lieue de Grol, mais si des troupes de secours arrivaient jusque-là, ce moyen pourrait lui manquer. Un gentilhomme, arrivé avant-hier de Hollande, m'a dit que le Prince avait promis aux États de s'emparer de la ville avant quinze jours ; à cet effet, le fossé est déjà comblé, et les troupes sont prêtes à l'assaut. Il est certain, d'autre part, que le comte Henri de Bergues se tient en face du Prince avec des forces importantes. Le Marquis

lui a envoyé toute l'élite de l'armée royale, et Tilly lui a envoyé les vétérans d'Anhalt et de Cratz, avec l'ordre formel de livrer bataille, si possible. Mais si le prince d'Orange est bien retranché, et s'il a pris ses dispositions pour qu'on ne puisse pas lui couper les vivres, il sera difficile de lui imposer une bataille qu'il ne voudrait pas. En tous cas, nous aurons bientôt des nouvelles, car la situation actuelle ne peut pas se prolonger.

Et voici que la France est, elle aussi, en conflit armé avec l'Angleterre. J'avoue que je n'avais jamais cru que les Anglais auraient l'audace de faire la guerre à la fois à l'Espagne et à la France. Cette décision est une preuve d'extrême témérité, et aussi d'une confiance inouïe dans leur flotte. On ne croit pas, ici, qu'ils aient pu s'emparer d'une seule forteresse de l'Ile de Ré, mais on a appris qu'ils ont débarqué des deux côtés avec fracas. Je suis très surpris que le duc de Buckingham ait préféré quitter son Roi, plutôt que de donner à un autre général éprouvé la direction d'une entreprise aussi odieuse et aussi dangereuse.

Le Roi d'Espagne doit être bien marri d'être précisément malade, mais on dit que S. M. est presque guérie, tout comme Don Diego Messia, dont l'arrivée à notre Cour n'est qu'une question de jours. Il se pourrait bien que l'imprudence des Anglais et l'injure qu'ils viennent de faire aux deux couronnes de France et d'Espagne amènent celles-ci à s'entendre mieux qu'auparavant.

Je n'ai rien d'autre à dire à V. S. Je Lui baise donc les mains en tout affection, et je me recommande à Ses bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 12 août 1627.

Deux courriers sont arrivés depuis mon retour sans m'apporter de lettre de V. S. J'espère, cependant, qu'Elle se trouve en bonne santé, ainsi que Son frère et M. de Thou.

Je ne peux guère dire à V. S. quelque chose des affaires de France, puisque nous ne savons rien de positif. Les uns affirment que les Anglais sont battus et chassés de l'Ile de Ré ; les autres prétendent le contraire, et rien n'est plus surprenant, certes, que de telles contradictions dans les lettres de France.

Par contre, il y a unanimité pour dire que la maladie du Roi est très grave, et que S. M. se trouve en danger de mort. Quant à notre Don Diego, il a, paraît-il, une rechute fébrile ; en tout cas, on ne l'a pas encore aperçu ici.

On ne parle, dans notre pays, que du siège de Grol et, quotidiennement, nous sommes assaillis par les fausses nouvelles. On perd la place, on la prend, on la délivre, on la reperd, on livre chaque jour quantité de combats et de batailles, et d'insidieux mensonges quemlibet occidit populariter, suivant la passion de chacun. On annonçait, de la façon la plus formelle que le prince de Chimay, le jeune Grobendonck et quelques autres de leurs camarades avaient été tués dans une escarmouche, et aujourd'hui, on reçoit des lettres qui disent que tous se portent à merveille. (Note marginale : D'ailleurs, il n'y a pas eu de combat jusqu'ici ; ceci, on vient de l'apprendre par des lettres de La Haye.) Une chose est indiscutable : il n'y a pas encore eu d'assaut ; quand le prince d'Orange, en effet, eut établi ses passerelles sur les fossés, elles fussent mises en pièces par l'artillerie de la défense, qui s'était placée au niveau de l'eau, sous le rempart extérieur, dans une position nouvelle et qu'on n'avait jamais utilisée ; cette position s'appelle, en espagnol, bragas falsas. D'autre part, le comte Henri s'est établi dans les environs du camp du Prince. Or si le premier s'est avancé de la sorte, et si le second ne se laisse pas manœuvrer, c'est qu'ils estiment que leurs deux armées sont de même force, et ils ne reculeront pas sans tenter un suprême effort pour s'assurer le meilleur.

Voilà tout ce que je peux raconter pour cette fois à V. S. Je baise de tout cœur Ses mains, et celles de Son frère, et je prie le Ciel de Leur envoyer du bonheur.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Je ne dois pas recommander à V. S. la lettre ci-jointe pour M. de Peiresc.

Anvers, 19 août 1627.

30 116

Très cher Monsieur,

Grol a capitulé le 20 du mois dernier, aux mêmes conditions que Bréda, et à cause de la pénurie des munitions d'artillerie. Les défenseurs avaient été contraints de réquisitionner tous les objets de fer, de plomb et d'étain qui se trouvaient dans la ville. Malheureusement, le dernier ou l'avant-dernier coup qui fut tiré abattit, d'un morceau de cuiller d'étain, le fils naturel du prince Maurice, appelé Guillaume de Nassau, gentilhomme de grand avenir et déjà pourvu des importantes fonctions d'Amiral de Hollande. Il avait épousé, il y a trois mois, la fille de M. Vander Noot. Le même coup abattit également un capitaine anglais.

Le prince d'Orange se tient coi dans ses positions, et on dit que le comte Henri s'est retiré sur la Westphalie. (Note marginale : vu le manque de vivres.) Un capitaine de cavalerie, nommé Robert Van Eyckeren (Note marginale : placé sous les ordres du colonel Cratz) qui avait récemment levé sa compagnie à Anvers vient, paraît-il, sous le coup d'un dépit quelconque, de passer avec tous ses hommes au service du prince d'Orange. C'est un incident unique, jusqu'ici, dans la guerre des Flandres.

On vient de tenter, non loin d'Anvers, un coup de main sur le pays de Goes. Mais sans grand succès. Les récits en sont assez contradictoires. Les uns disent que les nôtres ont trouvé la frontière solidement gardée et que pousser de l'avant eut été courir sans remède à la destruction. Les autres soutiennent que nos soldats, dès leur débarquement, se trouvèrent devant un

fossé très large, qu'ils le franchirent à gué et s'avancèrent assez loin dans le pays, sans rencontrer âme qui vive. Ils redoutèrent alors une embuscade et s'arrêtèrent pour cantonner. Mais aussitôt, paraît-il, un grand nombre d'arquebusiers apparurent, et les nôtres, enseignes déployées, se hâtèrent de se retirer et purent, grâce au large fossé, se réembarquer sans coup férir. On ajoute qu'en chemin, ils furent canonnés par la flotte ennemie, qui, heureusement, ne put pas s'avancer à cause de la marée et de l'absence de vent ; il y eut ainsi plus de bruit que de mal et nous perdîmes seulement un mort et deux blessés. On affirme, pour finir, que les ennemis n'étaient qu'une poignée et que c'étaient des paysans habillés en soldats. On rejette la responsabilité de l'échec sur les capitaines qui se comportèrent mal, et, au lieu d'exciter leurs soldats, les affolèrent. On estime qu'ils seront sans aucun doute (et pour le moins) réformés.

Voici toutes les nouvelles que nous avons pour l'instant. Je me réjouis que V. S. ait bien reçu les deux paquets, en bon état, et je ne manquerai pas de Lui envoyer, à la première occasion, le portrait du comte de Bucquoy et un livre concernant les médailles du duc d'Aerschot. N'ayant rien à ajouter, je termine en baisant respectueusement les mains de V. S. et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Oui, j'ai peint le portrait du Marquis Spinola en grandeur naturelle, mais il n'a pas encore été édité en gravure. Tant d'autres occupations m'ont requis ! Ici, on tient pour certain que le duc de Buckginham est rentré en Angleterre, ayant laissé derrière lui les forteresses de l'Ile de Ré, étroitement assiégées.

Anvers, 2 septembre 1627.

Très cher Monsieur,

Quand j'ai écrit à V. S. pour la dernière fois, la prise de Grol n'était pas encore confirmée. Mais le lendemain, des lettres de Cologne et de Wesel confirmaient la nouvelle. Je crois avoir donné la dernière fois à V. S. toutes les informations qu'Elle pouvait souhaiter ; depuis lors, il ne s'est plus rien passé. On croit ici que les troupes danoises, réunies à nouveau, et cette fois dans les environs de Hambourg, ont été mises en déroute (Note marginale : à vrai dire, cette nouvelle n'est pas confirmée par les lettres de Hambourg arrivées ce soir ; elles disent seulement que Tilly a groupé ses troupes devant la ville.) Tilly, outre sa valeur, est un homme heureux, nam ille incidit in feminas, nos in viros.

On affirme chez nous que les Anglais ont capturé quelques navires hollandais, mais je ne le crois pas ; à moins qu'ils veuillent replacer sur leurs étendards la vieille devise :

« Amys de Dieu, ennemys de tout le monde. » (Note marginale : comme l'a écrit Jean Froissart). Le fort de Saint-Martin résiste mieux que Grol, qui, pourtant, s'est défendue courageusement. Mais la pénurie de munitions ne connaît pas de lois.

Je voudrais que le Roi d'Espagne se portât aussi bien que celui de France. S. M. est atteinte de la vérole (Note marginale : variole) et des poquettes, mais aucun accident fâcheux n'étant survenu depuis longtemps, on peut espérer la guérison ; d'ailleurs, les premiers bulletins eux-mêmes signalaient des indices d'amélioration. J'ai reçu avec un vif plaisir le dessin — très imparfait, cependant — du camée de Mantoue. Je l'ai vu et manipulé très souvent quand j'étais au service du Duc Vincent, père du Duc actuel. Je crois que c'est le plus beau camée à deux têtes de toute l'Europe. Si V. S. pouvait obtenir de M. Guiscard un moulage au soufre, en plâtre (Note marginale : j'ai vu plusieurs fois à Mantoue de tels moulages en plâtre) ou en cire, je Lui en serais très reconnaissant. Je remercie V. S. pour le petit livre de *Tempore humani partis* ; je Lui enverrai, en revanche, celui de Guiliano Cossi.

N'ayant rien à ajouter pour cette fois, je baise respectueusement les mains de V. S. et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur fidèle,

Pierre-Paul RUBENS.

Je possède deux exemplaires de l'ouvrage de Giulano Cossi, mais ils sont trop grands pour être expédiés sous le couvert de l'Ambassade. J'en enverrai donc un à V. S., séparément, par courrier.

Anvers, 9 septembre 1627.

32¹¹⁸

Très cher Monsieur,

Je n'ai pu écrire à V. S. par le dernier courrier, parce que je me suis absenté pendant quelques jours. Durant mon absence, Don Diego Messia est arrivé dans notre pays, porteur du traité d'alliance qui vient d'être conclu entre l'Espagne et la France contre l'Angleterre, au grand étonnement de tous ceux qui songeaient au passé ; un excès de zèle vis-à-vis de la religion catholique et la haine de l'ennemi commun sont les grands facteurs de cette alliance. J'ai, pour ma part, l'impression que celle-ci sera féconde pour apaiser la querelle entre la France et l'Angleterre, mais que pour reconquérir les Pays-Bas et maîtriser les Hollandais, elle sera tout à fait inefficace, nos adversaires possédant nettement la suprématie sur mer. Je doute, d'ailleurs, que la France ait l'intention d'accorder à l'Espagne un très large appui ; elle cherche seulement à faire son jeu en feignant d'exaucer tous ses désirs et en exploitant toutes ses passions. En attendant, le Roi d'Espagne se sera, dans l'action, conduit en véritable ami et en bon chrétien, sans se laisser arrêter par aucune raison d'État, ni même par ses propres intérêts. Cependant, je ne crois pas que les Anglais s'attendaient à

ce coup-là, qu'ils ont mérité par leur audace de s'attaquer en même temps aux deux rois les plus puissants d'Europe.

Votre forteresse de Saint-Martin se comporte bravement, ce qui est excellent pour contenir l'ennemi et donner le temps au Roi de prendre, un peu partout, des mesures de défense. Si les Anglais ne progressent pas plus rapidement au début de leur action, ils ne doivent pas beaucoup s'illusionner quant à son résultat final. Nos troupes n'ont pas fait grand'chose jusqu'ici, et il peut paraître étrange que l'Espagne, qui mesure tellement ses secours à notre pays, — si bien que celui-ci peut à peine pourvoir à sa défense, — trouve d'autre part des forces et des fonds suffisants pour entamer une guerre offensive. Mais il faut en cela et en toute chose se confier surtout à l'avenir, et, en attendant, se garder l'âme en repos.

A trois ou quatre lieues d'ici, à peine, on construit une forteresse, ou, pour mieux dire, on enferme tout un village dans une forteresse, au grand dam des soldats qui sont obligés de marcher dans l'eau à peu près jusqu'à la ceinture pour monter et descendre de garde ; les sentinelles, d'ailleurs, ne sont pas mieux loties ; aussi compte-t-on tous les jours un bon nombre de malades et de transfuges.

N'ayant rien à ajouter pour cette fois, je baise respectueusement les mains de V. S. et celles de Son frère, et je prie le ciel de Leur accorder le bonheur et la paix.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

J'ai bien reçu le petit livre des Troubles du Royaume de Naples, qui m'a beaucoup réjoui. Je me souviens de l'avoir lu en italien, il y a vingt ans, à Rome, avec un rare plaisir, et je l'avais, depuis, fait chercher de toutes parts sans avoir jamais pu le retrouver. Le titre est, sauf erreur, la Congiura degli baroni di Napoli contra il Re Ferdinando I. J'affirme à V. S. qu'Elle ne pouvait rien m'envoyer qui me plût davantage, et je l'en remercie de tout cœur. Elle recevra, par le même courrier, les deux exemplaires de Giulano Cossi, Degli Archiburggi.

J'ai bien reçu la très bonne lettre de V. S. datée du 17 courant, ainsi que le rapport sur l'expédition de secours de Saint-Martin, et la correspondance échangée entre le duc de Buckingham et Thoiras. Je remercie infiniment V.

S. de la régularité qu'Elle apporte à me documenter et de Ses libéralités envers moi. Comme V. S., j'estime que le sort de Buckingham dépend de cette expédition qui non erit par invidia proesertim absens, et, à dire vrai, je ne vois pas comment on pourrait excuser la témérité du Gouvernement anglais. Sur quoi, je baise de nouveau les mains de V. S.

Je La prie de me faire la grâce d'envoyer immédiatement la lettre ci-jointe à l'abbé de Saint-Ambroise, si, bien entendu, il n'est pas déjà parti. Mais en ce cas, V. S. aurait peut-être un moyen pour la Lui faire tenir en voyage.

Anvers, 23 septembre 1627.

33 119

Très cher Monsieur,

Je ne peux pas me dispenser de baiser les mains de V. S., bien que je ne connaisse aucune nouvelle digne de Lui être rapportée. Les choses restent toujours dans le même état. Il n'y a que la proposition d'alliance et d'entr'aide entre toutes les parties de la Couronne d'Espagne, apportée ici par Don Diego Messia. Il s'agit de s'assister mutuellement pendant la guerre au moyen d'une armée de mercenaires, entretenue à frais communs ; les conditions de cet accord sont très raisonnables, comme V. S. ne manquera pas de s'en rendre compte en jetant les yeux sur le projet imprimé dont je joins à ma lettre le premier exemplaire qui me soit tombé entre les mains, et le seul qui soit, jusqu'ici, arrivé à Anvers. (Note marginale : Plusieurs États dépendant de la Couronne ont déjà acquiescé, et, en premier lieu, l'Aragon, Valence, Majorque, etc.) C'est une invention qui fera de notre pays, aux dépens d'autrui, le théâtre d'une guerre perpétuelle. On est quelque peu étonné que les Espagnols aient admis que chaque nation puisse

nommer ses officiers, commander ses troupes et les payer sans l'intervention d'aucun ministre du Roi. Car toujours, quand on leur avait volontairement fait cette offre, ils l'avaient refusée. Enfin, aussi longtemps que notre pays servira de théâtre pour la guerre et la tragédie, nous ne serons pas contraints de fournir notre contingent ; mais, à la paix, nous devons rendre la réciproque à nos associés.

Pour moi, je voudrais bien qu'on en soit là ; mais si cet accord est mis en vigueur, je crois bien que jamais plus nous ne pourrions escompter une paix que la lassitude du Roi aurait fini, peut-être, par nous accorder. Car le Roi respirera plus facilement, grâce à ce système, et il entretiendra plus aisément dans nos provinces une guerre défensive qui ne l'incommodera pas beaucoup. Je ne crois pas que nous ferons autre chose, dans l'avenir, que maintenir nos ennemis en respect par des lignes de canaux, de forteresses et de tranchées, et mettre le mieux possible les provinces à l'abri de leurs attaques. Par contre, l'orage se déchaînera probablement sur le Danemark et sur l'Allemagne, où il est moins malaisé de prendre l'offensive. Ainsi la fortune nous montre la route ac si nos manu ducat et ultro trahat.

Voici tout ce que j'ai à dire à V. S. pour cette fois. Je termine donc en Lui baisant les mains à Elle et à Son frère, et en me recommandant à Leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Je n'ai pas encore reçu une lettre de V. S. par le courrier d'aujourd'hui ; celui-ci n'est pas arrivé ce soir, selon son habitude. Or je dois partir demain matin pour Bruxelles.

Anvers, 30 septembre 1627.

Très cher Monsieur,

Voici deux courriers qui ne m'ont pas apporté de nouvelles de V. S., et notre Ambassadeur ne parle pas, à propos de V. S., d'un accident de santé. Je serais désolé si c'était là la cause de Son silence. Quant à moi, je ne Lui ai pas écrit par le dernier courrier parce que je me trouvais à la campagne ; pour dire vrai, d'ailleurs, la saison est tellement pauvre en nouvelles qu'elle ne mérite pas qu'on écrive une lettre. Nos troupes sont toujours à Santvliet. Elles se hâtent de fortifier cet endroit comme si on voulait en faire une ville. Pour moi, je me demande à quoi elle pourrait servir, nisi ad proferendas fines, si on désespère de reconquérir jamais Berg-op-Zoom ; à moins qu'on ne désire avoir un port qui, pourtant, comme celui de Dunkerque, ne serait accessible qu'aux frégates et aux brigantins. Peut-être aussi, cette position peut-elle exercer une surveillance sur les îles voisines et les forcer, dans quelque temps, à payer des contributions de guerre, ad redimendam vexam.

On dit qu'une escadre de vingt navires est ancrée à Dunkerque et s'apprête à rejoindre la flotte espagnole qui va quitter les côtes de France pour s'en prendre aux Anglais. Il est possible que des événements glorieux soient la conséquence du choc entre les trois pays, à moins que le duc de Buckingham ne s'abrite derrière l'adage : ne Hercules contra duos ; je trouve que sa témérité l'a réduit à vaincre ou à mourir glorieusement, car s'il survivait à une défaite, il ne pourrait plus être que le jouet du sort et la risée de ses ennemis.

Don Diego Messia fait part de ses projets aux provinces. Le succès n'est pas certain, mais on a bon espoir. J'envoie à V. S. un exemplaire imprimé des propositions de Don Diego, comme je le Lui avais promis dans ma dernière lettre. Comme je n'ai rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise respectueusement les mains à Elle et à Son frère, et je me recommande à Leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 14 octobre 1627.

Très cher Monsieur,

Les affaires de Flandre sont stagnantes et d'un intérêt très minime en face des affaires de France et d'Allemagne. En vérité, nous sommes épuisés et nous nous sommes tellement habitués à nos travaux que la guerre n'a plus aucune issue pour nous. La première colère est plus ardente, et c'est pourquoi on peut espérer que des faits de guerre très glorieux illustreront le choc des deux ou trois armées qui, aux dernières nouvelles, devaient se trouver très près l'une de l'autre. Il est certain que les Anglais devront montrer leur valeur et s'imposer se gli resta Testiculi et vena ulla Paterna.

Les Français, placés à côté des Espagnols, ne manqueront pas, bien entendu, de faire tout leur possible pour ne point paraître d'un courage inférieur à celui de leurs alliés. Il est surprenant que les Anglais n'aient pas peur de traiter avec une telle désinvolture les Hollandais ; ils viennent, en effet, de retenir en Angleterre trois de leurs navires qui rentraient des Indes avec des riches cargaisons, et ils en avaient retenu quatre autres, récemment, qui, eux aussi, rentraient des Indes. En outre, ils se sont emparés de vive force, à l'embouchure du Texel, d'un très beau navire que le Roi de France avait acheté ou fait construire à Amsterdam. Ce dernier incident a forcé les États à envoyer un mandataire tout exprès en Angleterre pour se plaindre au Roi et demander raison et justice.

On est assez surpris ici que les États se soient décidés à donner des permis de sortie à nos navires, sans être sûrs que nous les imiterions. Rien ne serait plus nécessaire, d'ailleurs, au salut de notre pauvre ville, dont nos ennemis semblent avoir plus volontiers compassion que nous-mêmes. Ils ont pris toutes ces mesures pour apaiser leur opinion publique et montrer que la faute ne leur incombe pas si le commerce ne reprend pas son ancienne activité et toute son ampleur.

Nos troupes avaient formé le projet de construire une forteresse dans les environs de Santvliet, sur une digue qui domine le fleuve et qu'on appelle « den blauwen garendyck ». Mais l'ennemi a eu vent de l'affaire, et il s'est emparé de cette situation stratégique, l'a fortifiée en une seule nuit et les nôtres n'ont pas pu l'en chasser jusqu'ici. Cette forteresse coupe la navigation entre Santvliet et Anvers et rend notre entreprise inutile.

Nous avons appris par le dernier courrier que des secours ont pénétré dans le Fort Saint-Martin pour le plus grand malheur des Anglais. Ceux-ci feraient bien de rentrer chez eux au plus vite pour défendre leurs foyers au lieu d'attaquer ceux d'autrui, et le duc de Buckingham saura bientôt par expérience que le métier des armes est très différent du métier de courtisan.

J'ai reçu par ce courrier la lettre de V. S. datée du 30 septembre, ainsi qu'un mot de notre Ambassadeur s'excusant d'avoir oublié de la mettre dans son envoi. Je regrette beaucoup que M. de Thou se soit décidé à partir pour l'Orient, car il est de santé délicate et il courra certainement maint danger ; la seule fatigue d'une expédition aussi longue et aussi difficile en constitue un. J'espère que Dieu le gardera sain et sauf et, sous l'aile de Son bon génie, Le ramènera à bon port.

Comme je n'ai rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise respectueusement les mains à Elle et à Son frère, et je me recommande à Leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Je prie V. S. de bien vouloir faire tenir, par un de Ses domestiques, la lettre ci-jointe à M. l'abbé de Saint-Ambroise.

Anvers, 21 octobre 1627.

Très cher Monsieur,

Le marquis Spinola et Don Diego se rendront le 23 courant à Dunkerque pour présider au départ d'une flotte d'au moins vingt-deux navires de guerre parfaitement équipés. Cette flotte se rendra, croit-on, en France. Il est vrai, d'autre part, que vingt-six navires hollandais croisent devant le port de Mardyck pour nous empêcher d'en sortir et qu'on en attend d'autres encore. Aussi pourrait-il bien y avoir bataille navale sur nos côtes plutôt qu'au large de La Rochelle. Cependant, si les nôtres ont le vent pour eux, l'ennemi aura très difficile à leur couper la route (on en a fait l'expérience à plusieurs reprises), pour autant, bien entendu, que l'amiral se contente de passer et ne cherche pas à donner à Don Diego le spectacle de la bravoure de sa flotte, dans l'espoir qu'il en rendra compte en Espagne.

Les troupes françaises arriveront très probablement à se débarrasser des Anglais sans attendre notre secours ; elles le doivent à leur réputation et elles éviteront, de la sorte, de contracter une dette d'éternelle gratitude. Je suppose que la France se souvient encore du prix que l'Espagne lui a fait payer, au temps de la Ligue, ses secours et son appui et quanti steterint Gallis isti soteres. Quant aux Anglais, je persiste à croire que, par leur témérité, ils ont rendu au Roi de France un grand service en lui donnant un admirable prétexte pour attaquer à fond La Rochelle et la mettre à la raison. Je pense, en effet, que la ville, assiégée et bloquée par terre, sera réduite à la capitulation dès que la flotte anglaise aura levé l'ancre, et je ne peux pas croire que le duc de Rohan puisse être pris au sérieux. Nam vanæ sine viribus iræ.

A Santvliet, la situation n'a pas changé depuis ma dernière lettre. L'ennemi a achevé de fortifier sa position, qui est très avantageuse, parce qu'elle domine le fleuve. Les nôtres se sont emparés de vive force de la demi-lune qui couvrait la position et y ont massacré sept ou huit défenseurs ; mais ils furent, ensuite, vu la hauteur extraordinaire de la marée, forcés de la démolir et de l'abandonner.

N'ayant rien à ajouter, je baise de tout cœur les mains de V. S. et celles de Son frère. Quant à la maladie de M. de Thou, je suis plutôt porté à m'en réjouir puisqu'il est aujourd'hui hors de danger, et que cet accident le détournera, j'espère, des fatigues et des dangers de son voyage. Peut-être sera-t-il bientôt de retour, sain et sauf.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 28 octobre 1627.

37¹²³

Très cher Monsieur,

Je serai bref, car l'heure est avancée. D'ailleurs, les événements sont indignes d'intérêt. Je dirai seulement à V. S. que dans la nuit du 7 au 8 octobre, dix-sept navires de S. M. et dix ou douze bâtiments appartenant à des particuliers, sont sortis de Mardyck. Les Hollandais, en bons marins, avaient gagné la haute mer à cause de l'imminence d'un orage. Celui-ci, d'ailleurs, assaillit notre flotte quelques instants plus tard avec une telle violence que le navire-amiral (Note marginale : qui portait quarante canons) devint le jouet des flots furieux et fut drossé contre la plage, peut-être volontairement dans le but de sauver son équipage et son artillerie. La même aventure arriva à un autre navire, plus petit, qui se perdit comme le premier. Le restant de l'escadre n'a plus reparu, et on en infère qu'elle a poursuivi son voyage, si bien qu'elle doit être arrivée sur les côtes de France. Du moins, on suppose que c'était là sa destination, mais sans qu'on en sache rien avec précision. Beaucoup prétendent, même, que nos navires sont partis renforcer la flotte espagnole dans le golfe de Biscaye. (Note marginale : pour aller avec elle attaquer les Anglais.) A Santvliet, la situation est mauvaise pour nos troupes à cause de la pluie ; elles sont dans la boue jusqu'aux hanches.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise de tout cœur les mains, en me recommandant à Ses bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Anvers, 11 novembre 1627

38 ¹²⁴

Très cher Monsieur,

Déjà, dans ma dernière lettre, je me suis réjoui de la victoire remportée par le Roi Très Chrétien sur les Anglais, qu'il a chassés tout à fait de l'île de Ré avec de grosses pertes et à leur honte. Mais je m'étonne que notre escadre de Dunkerque ne soit pas encore arrivée à destination. Il se trouve ici un certain nombre de personnes pour prétendre que, les vents ayant été défavorables pour gagner la France, nos navires sont partis pour troubler la pêche du hareng qui se fait en cette saison, et que l'amiral Dorp a fait voile à la recherche des flotilles. On affirme, paraît-il, en Irlande qu'il les aurait rencontrées, mais nous n'avons aucune confirmation de toutes ces nouvelles. En résumé, il faut bien reconnaître que c'est un coup de maître pour la France d'avoir vaincu un ennemi si puissant, sans recourir à l'appui de ses alliés.

J'ai reçu les Lettres de Philarque contre Narcisse ¹²⁵. J'en ai lu une bonne partie, et je les trouve très belles et tout à fait selon mon cœur : langue admirable, ironie dans la réfutation et dans l'attaque, clarté et concision du style, perfection dans l'art de tenir continuellement le lecteur en haleine. Mais j'ai grande envie, aujourd'hui, d'avoir aussi le livre de M. de Balzac, afin de pouvoir les comparer entre eux, et c'est pourquoi je prie de tout cœur V. S. de bien vouloir m'en envoyer un exemplaire. Je doublerai, d'ailleurs, mes obligations et ma gratitude envers V. S., en La priant de bien vouloir m'envoyer en même temps un nouvel exemplaire de La Vie d'Henri VII par Roger Bacon. J'avais acheté ce livre sur les conseils de V. S., au

moment de quitter Paris ; il m'avait tellement intéressé que je n'avais pas pu conserver tant de joie intellectuelle pour moi seul, et que j'avais prêté l'ouvrage à un ami intime. Or je n'ai jamais pu amener celui-ci à me le restituer, ce qui me rendra plus prudent à l'avenir quand je songerai à prêter un livre.

De mon côté, je supplie V. S. de me demander en échange quelque chose qu'on trouve ici et qui soit à Son goût. Je le Lui enverrais en même temps que le de Bie, à l'occasion du voyage d'un ami quelconque, occasion qui ne tardera pas pourvu que V. S. puisse patienter quelque peu.

Nous n'avons ici aucune nouvelle. Les propositions de Don Diego ont été votées par quelques provinces et rejetées en bloc par d'autres, comme le Luxembourg. Le Brabant et le Hainaut ont entouré leur acceptation de tant de réserves et d'amendements qu'on commence à douter du succès de cette mission. C'est pourquoi on va réunir les États généraux en session extraordinaire

N'ayant rien d'autre à ajouter, je baise respectueusement les mains de V. S. et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 25 novembre 1627.

On a reçu ici un récit du dernier acte de la tragédie anglaise. Il est certain que le duc de Buckingham a été reçu par le Roi avec les mêmes transports

d'allégresse et d'amitié que s'il était vainqueur. Si son plan avait réussi, tout Londres aurait été hérissé d'arcs de triomphe.

Rien de neuf, sinon qu'à la stupeur générale le marquis Spinola partira sous peu pour l'Espagne. On ignore tout à fait le vrai but de son voyage, mais la personnalité de l'Ambassadeur prouve qu'il s'agit d'une chose de la plus grande importance. Je crois que ledit voyage est en partie causé par des affaires privées, mais la raison majeure est d'ordre politique, et très grave.

Très cher Monsieur,

En rentrant de Bruxelles, je trouve à l'instant la très bonne lettre de V. S. datée du 2 courant, dans laquelle Elle veut bien, selon Son habitude, me faire le récit de tout ce qui se passe en France. Vraiment, Bottru ¹²⁸ pouvait seul se charger d'exprimer des compliments aussi vagues que ceux que comportait sa mission. Il est probable que les Espagnols les comprendront comme un rappel à l'ordre et un désaveu de leur nonchalance, plutôt que comme des remerciements. Il est certain, en tout cas, que l'audace des Anglais a donné au Roi l'occasion d'accroître considérablement sa gloire, mais je ne peux pas m'empêcher de m'étonner que l'Ambassadeur de France à Madrid fasse des compliments semblables et dise que la seule gloire du Roi d'Espagne a suffi à mettre en fuite la flotte anglaise, et que la crainte inspirée par Son seul nom a été d'un appoint aussi effectif que l'auraient été sa présence et celle de Ses armées. Quis temperet a risu ?

L'échange des prisonniers et les bons offices des médiateurs (Note marginale : hollandais) permettent de croire que l'accord ne tardera pas beaucoup et que le Roi Très Chrétien se contentera de Sa victoire et de la grande honte de Ses adversaires. Ceux-ci appellent la pitié plutôt que la haine, et, en conclusion, ce sera La Rochelle qui paiera pour l'audace d'autrui et qui sera le nœud même de toute cette tragédie.

Nous n'avons rien de nouveau ici, sinon la décision du marquis Spinola, dont j'ai déjà fait part à V. S., de se rendre en Espagne cet hiver. Je prie Dieu de lui accorder bon voyage et meilleur retour, car je suis persuadé que sa présence dans nos provinces est indispensable à leur salut. Si je ne me trompe, il tient notre sort entre ses mains. A son retour, il y aura sans doute du nouveau et d'importants changements. Don Diego Messia désirerait beaucoup, si possible, l'accompagner, et en tout état de cause il ne tardera pas à le suivre. Pour lors, nous verrons arriver Don Carlos Coloma qui prendra le commandement de l'armée pendant l'absence du Marquis. Les propositions du marquis de Leganes faciliteront beaucoup de choses : beaucoup se déclarent prêts à y consentir, dans l'espoir de s'assurer la faveur du Roi, ce qui ne sera guère effectif puisque, très probablement, l'un ou l'autre ne manquera pas de troubler l'ordre sans qu'ils y puissent rien.

Je remercie V. S. pour les livres qu'Elle a bien voulu m'envoyer avec Son habituelle amabilité, et pour finir je baise les mains de V. S. et celles de Son frère en toute affection et de tout cœur, tout en me recommandant à leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

J'entamerai bientôt le portrait du Marquis. La tempête a été si forte, avant-hier, qu'elle a ébranlé et démoli la tour de l'église de Tirlemont, et défoncé la voûte de la nef. Il y eut heureusement plus de bruit que de mal dans la population, car il était près de midi.

Anvers, 9 décembre 1627.

Notre Don Fadricque de Tolède est enfin arrivé, tanquam post bellum auxilium, juste à temps pour repartir, car il n'est pas probable qu'il voudra hiverner à Morbihan. On a grand'peur ici pour nos navires de Dunkerque. La plus grande partie de l'escadre n'a plus reparu, et le vent a brisé trois des bateaux qui venaient de rentrer, dans le port même de Mardyck que tous ces naufrages achèvent de déshonorer. Le Baron de Wacken, qui est un de nos principaux nobles, avait de ses deniers armé cinq navires avec lesquels il a livré bataille aux Hollandais. Mais ceux-ci lui en ont pris deux, en ont anéanti deux autres, si bien qu'il ne lui en reste plus qu'un seul. Le marquis Spinola met de l'ordre dans ses affaires, et on croit qu'il quittera lui-même nos provinces immédiatement après Noël.

J'ai vu des lettres d'Angleterre qui rapportent que le Roi et le duc de Buckingham sont très irrités contre les Français, et qu'ils s'occupent déjà de mettre sur pied une nouvelle flotte. Ils rejettent toute la responsabilité de leur échec sur le fait que les troupes de secours ont été retenues en Angleterre par les vents hostiles, et ils disent que le Duc n'avait plus avec lui que trois mille fantassins et cinquante cavaliers quand il fut forcé d'évacuer l'île de Ré.

Mais, en attendant, le Roi de France ne tardera sans doute pas à maîtriser La Rochelle, et il rira de leurs menaces.

Pour le reste, on ne fait rien ici. A Santvliet, les vents ont fait plus de dégâts dans les deux camps que la guerre.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise les mains de tout cœur à Elle et à Son frère, et je me recommande à leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 16 décembre 1627.

Très cher Monsieur,

Le triomphe de Paris est explicite, et il montre (à bonnes enseignes) ¹³¹ l'importance de la déroute anglaise. Les Anglais cherchent, pourtant, à voiler leur défaite et à masquer leur honte. J'ai vu des lettres de Londres, écrites par des gens influents, dans l'espoir de les faire publier, et qui constituent une apologie gonflée, selon moi, de mensonges à la gloire du grand courage de Buckingham, et d'une retraite dont ils font une action d'éclat. Ils prétendent, d'ailleurs, qu'ils n'ont perdu que deux cent cinquante hommes, si bien qu'on doit conclure que les quarante-quatre Enseignes capturées étaient entassées dans une charrette et furent prises avec les trains des équipages, ou bien que les porte-drapeau ont capitulé sans combattre. Car enfin, quarante-quatre compagnies font une petite armée. (Note marginale : plus importante, en tous cas, que les trois mille hommes qu'ils prétendaient avoir débarqué, au total.)

J'ai l'impression qu'on arriverait aisément à un accord si La Rochelle succombait, car les Anglais n'auraient plus aucun scrupule à l'abandonner.

Nos marquis Spinola et Léganès partiront demain, paraît-il, mais je doute qu'ils se mettent en route le dernier ou le premier jour de l'année, et ils pourraient bien, je pense, retarder leur départ jusqu'au 3 ou 4 janvier.

Pour l'instant, nous n'avons ici aucune autre nouvelle. A Santvliet, les deux partis réparent les dégâts causés aux fortifications par les dernières tempêtes. Le prince d'Orange a défendu que notre camp soit encore ravitaillé en vivres, mais on continue à en apporter en faibles quantités, il est vrai, par des moyens détournés.

Je remercie V. S. pour la lettre de M. de Balzac que j'espère recevoir bientôt. J'ai lu soigneusement son Censeur, livre très bien composé et qui montre à quel point il est passé maître dans son art d'écrivain. Il possède non seulement un esprit ardent et une belle érudition, mais aussi un style très personnel. D'ailleurs, je ne trouve pas déplaisant qu'il ait puisé dans les auteurs anciens et traduit quelques pensées, et je n'y vois, pour ma part, rien de répréhensible.

Je voudrais bien découvrir un moyen de faire plaisir à V. S., dont je baise respectueusement les mains, en me recommandant à Ses bonnes grâces. Et

je prie Dieu d'accorder une nouvelle année de bonheur à V. S. et à Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Je ferai diligence pour avoir, si possible, de Hollande les livres de Cardan et de Grotius, et je remercie V. S. de me les avoir signalés.

Anvers, 30 décembre 1627.

43 132

Très cher Monsieur,

Nos Marquis seront arrivés à Paris, et en seront déjà repartis sans doute, à l'arrivée de cette lettre. Je suppose, en effet, qu'ils se hâteront le plus possible en chemin, car le congé donné au marquis Spinola pour tout son voyage, y compris l'aller et le retour, est seulement de trois mois. Il aurait pu, certes, obtenir un délai plus important si sa présence ici n'était pas rendue nécessaire par la prochaine campagne.

Comme le remarque V. S., La Rochelle coûtera cet hiver de grandes peines aux assiégeants, mais elles ne souffriront pas une comparaison avec celles que les nôtres rencontrèrent sous Bréda. La plus cruelle difficulté était le ravitaillement en vivres à travers une plaine de 7 à 8 lieues, ouverte à l'ennemi. On ne pouvait rien faire sans une escorte de quinze cents cavaliers et de trois ou quatre mille fantassins, soutenus (comme je l'ai vu moi-même) par cinq ou six canons. Il fallait traîner chaque convoi à travers de vrais marécages, et comme chacun d'entre eux comprenait au moins quatre à cinq mille caisses, on peut dire que cette plaine fut le cimetière des chevaux dont les cadavres encombrèrent toutes les routes. Le prix auquel nous payons nos chevaux actuellement prouve assez de quelle façon nous

nous ressentons encore de ces pertes. Au contraire, le Roi de France fait la guerre sur son territoire ; son camp est paisible ; il a son royaume derrière lui et il peut s'y procurer en grandes quantités tout ce dont il a besoin. Il est maître sur terre et sur mer, tandis que la ville assiégée est étroitement bloquée et abandonnée à elle-même. Je trouve très surprenant que, malgré toutes les tempêtes actuelles, on puisse travailler à la digue du port, alors que des ouvrages terminés et consolidés depuis de longues années peuvent à peine leur résister.

Je partage l'opinion de V. S. quant à la mort du Duc de Mantoue ¹³³. Elle ne manquera pas de créer du nouveau, car je doute que la mégalomanie du Duc de Savoie puisse être apaisée par le mariage de sa nièce avec le fils du Duc de Nevers. Il ne tirera, en effet, aucun avantage personnel de cette union. D'autre part, les Espagnols supporteront avec peine que les Français ou un de leurs vassaux prennent pied dans un État situé de l'autre côté des Alpes et qui se trouve, somme toute, encastré dans le Milanais. Mantoue elle-même ne sera peut-être pas disputée, mais ce ne sera probablement pas le cas pour Montferrato et certainement pas pour Casale, qui est la clé stratégique de cet état et le siège d'une garnison espagnole.

Ici il ne se passe rien. A Santvliet, chacun s'applique à réparer les dégâts causés par les tempêtes récentes. D'ailleurs, des vents plus terribles que jamais continuent à souffler.

Je remercie V. S. pour la rapidité avec laquelle Elle s'est entremise entre l'Abbé de Saint-Ambroise et moi. J'ai reçu de lui une réponse explicite, mais je suis très peiné de son indisposition. Je prie V. S. de bien vouloir se charger de lui adresser la lettre ci-jointe. Et m'excusant auprès d'Elle pour tous les ennuis que je Lui cause, je Lui baise les mains ainsi qu'à Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

J'ai bien reçu le livre de la vie d'Henri VII d'Angleterre. Je remercie particulièrement V. S. de Sa libéralité, et je Lui en sais grâce de tout cœur.

Anvers, 6 janvier 1628.

Très cher Monsieur,

V. S. ne s'étonnera pas qu'on ne fasse rien ici à cette saison, et surtout en l'absence du Marquis. On attend à Anvers le passage de Don Carlos Coloma qui vient inspecter les fortifications de Santvliet. Celles-ci n'ont rapporté jusqu'ici que des déboires, et elles ont, en pure perte, coûté bien du travail. Le neveu d'un député aux États généraux qui est rentré hier de Hollande m'a dit que plus de cent cinquante navires hollandais avaient sombré ou avaient été jetés à la côte, et que les pertes causées aux particuliers étaient incalculables. A Plymouth, quatre navires du Roi ont coulé en plein dans le port, et un très grand nombre d'autres se sont perdus sur les falaises. Il semble bien qu'Elle soit de nouveau victime des excitations d'une méchante Junon, ou bien qu'il ait lâché la bride à tous les vents en leur laissant la liberté.

Les Hollandais ne voient pas sans crainte ni suspicion les rassemblements militaires de l'Empereur si près de la Frise. Ces troupes sont cantonnées sous Emden, tout contre leurs frontières. Les États ont, pourtant, résolu de les traiter amicalement, de ne leur refuser ni les vivres ni les autres choses dont elles ont besoin, tant que l'Empereur n'aura pas posé d'actes de franche hostilité, de ceux qu'on ne peut imputer à la soldatesque débridée et qui équivalent à une déclaration de guerre.

Je suis persuadé que le marquis Spinola sera très bien accueilli dans le camp du Roi Très Chrétien, à cause de sa grande habitude du métier fait aujourd'hui par S. M. Et vraiment, l'inconstance des choses humaines s'impose à mes méditations, quand je vois le Spinola du siège de Bréda, celui que les rois de France et d'Angleterre faisaient tout pour vaincre, rendre visite au Roi de France dans des circonstances très semblables, être reçu dans son camp en ami, et conseiller le Roi contre Ses sujets révoltés et contre le Roi d'Angleterre devenu son ennemi. Et aussi quand je vois le duc de Guise et Don Fadricque de Tolède conduire contre nos ennemis communs, les Anglais, les flottes de nos deux rois.

Cependant, je ne peux admettre que le Roi de France se résignera jamais à abandonner les Hollandais. Il les aidera toujours, en dépit de l'Espagne, et

si je ne me trompe, dès que La Rochelle sera tombée, on verra la France et l'Angleterre se réconcilier très facilement et redevenir complices comme par le passé, sinon plus que dans le passé.

Le duc de Mantoue aurait dû mourir quelques mois plus tôt avant d'avoir vendu son cabinet aux Anglais. M. de Nevers ¹³⁵ devrait bien mettre, par tous les moyens, l'embargo sur ces richesses qui n'ont pas encore quitté l'Italie.

N'ayant rien d'autre à dire pour cette fois à V. S., je me recommande de tout cœur à Ses bonnes grâces, et je baise, en toute affection, Ses mains et celles de Son frère. Je suis surpris de ne plus avoir, depuis très longtemps, des nouvelles de M. Peiresc. Je serais très triste que Son silence fût provoqué par son état de santé. J'ai retrouvé récemment une boîte pleine d'intailles. Je La remettrai dans quelques jours à un marchand flamand de sa connaissance qui habite Marseille (Note marginale : et qui se trouve actuellement ici) et repartira bientôt là-bas. Si V. S. apprenait quelque chose sur le compte de M. de Peiresc, Elle m'obligerait en m'en faisant part.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Je ne manquerai pas de me faire apporter de Hollande, à la première occasion d'un ami qui s'y rendrait, un exemplaire de ce petit livre de Grotius.

Anvers, 13 janvier 1628.

Très cher Monsieur,

Vu le mauvais temps ; je ne suis pas étonné que les Marquis soient restés sept jours en route, d'autant plus que la première journée — le 3 de ce mois — ne doit guère être comptée puisqu'ils n'ont quitté Bruxelles que le soir. Ils ont écrit qu'ils avaient eu beaucoup de malheur, et que plusieurs charrettes de bagages avaient culbuté. Comme je connais la curiosité des Parisiens, je ne suis pas surpris non plus que la gloire du marquis Spinola ait attiré la foule sur son passage. Je suppose que V. S., après l'avoir vu en chair et en os, appréciera mieux la ressemblance du portrait auquel je travaille et qui est aujourd'hui très poussé. (Note marginale : la peinture n'avance pas vite en hiver, la couleur séchant très difficilement.)

J'ai reçu les deux recueils des « Lettres » de M. de Balzac. Je les ai un peu feuilletés avant de les envoyer au relieur, et dès la première page, je suis tombé sur sa « Philantia » qui lui a valu le Narcisse. Le style en est certainement gracieux et témoigne d'un noble esprit, mais très imbu de vanité. (Note marginale : Inest ille contemptor animus et commune nobilitatis malum, superbia.) Je n'en rends pas moins mille grâces à V. S., avec l'espoir de pouvoir Lui rendre service à mon tour, dans une circonstance identique ou plus importante.

Je n'ai pas pu envoyer le de Bie à V. S., parce qu'il était sub praelo et jam prodiit auctior et ab eodem Auctore recognitus. (Note marginale : Jean Hemelaer.) V. S. le recevra à la première occasion.

Les louanges de M. Morisot feraient de moi un autre Narcisse, si je ne savais pas qu'il faut attribuer à sa courtoisie tout ce qu'il dit de grand et de bon, et qu'il a voulu exercer son éloquence aux dépens d'un petit sujet. Ses vers sont réellement admirables et respirent une générosité qui est, aujourd'hui, un vrai anachronisme. Si je me suis plaint, c'est, qu'à mon vif regret, ce beau poète qui m'a fait l'honneur de célébrer ainsi mes œuvres n'était pas tout à fait au courant des mille détails de mes sujets ; on ne peut guère les deviner, et il faut pour les connaître le commentaire de l'auteur lui-même. Je ne peux, pour l'instant, répondre à sa lettre, mais je le ferai volontiers à la première occasion. Je lui indiquerai les points qu'il a oubliés et ceux qu'il a changés ou expliqués in alium sensum. Il y en a très peu, d'ailleurs, et je m'étonne même qu'il ait pu, en simple spectateur, pénétrer si loin dans l'analyse des sujets. Il est vrai que je ne trouve plus les arguments de mes tableaux tels que je les avais écrits, et ma mémoire sera peut-être plus infidèle que je le voudrais. Mais je ferai tout mon possible pour le satisfaire ¹³⁷.

C'est avec plaisir que notre Ambassadeur revient en congé ; il y a longtemps qu'il sollicitait celui-ci. Je crois, toutefois, qu'il y aura encore bien des tergiversations avant qu'on lui désigne un successeur, ainsi qu'il le désire. Mais sa présence à Bruxelles vaincra, peut-être, la faible résistance de la Sérénissime Infante.

Sinon, rien de neuf. C'est pourquoi je termine ici, en baisant respectueusement les mains de V. S. et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 20 janvier 1628.

46¹³⁸

Très cher Monsieur,

J'ai reçu l'excellente lettre de V. S., datée du 20 courant, en même temps qu'une lettre de notre Ambassadeur qui n'a pas manqué de m'étonner, puisque, me basant sur la nouvelle qu'il m'avait lui-même envoyée quelques jours auparavant, je le croyais déjà loin de Paris. Je suis très heureux que le Marquis se soit déclaré satisfait en quittant la Cour de France. Il mérite réellement d'être traité en gentilhomme, je peux en témoigner, moi qui l'ai pratiqué tous les jours. C'est l'homme le plus sensé et le plus prudent que j'ai jamais connu, discret quand ses intentions sont en jeu, et taciturne, mais plutôt par crainte de dire un mot de trop que par manque de jugement et d'éloquence. Sa bravoure est connue de tout le monde et je n'en dirai rien. Au début, je redoutais en lui l'Italien et le Génois, mais je l'ai toujours trouvé loyal, sûr et de très bonne foi. En ce qui concerne la Galerie Médicis, je ne suis pas surpris que S. Exc. se soit

épargné la fatigue de la visiter, parce qu'il n'entend guère plus à la peinture que le premier portefaix, et puis parce que cette Galerie appartient à la Reine Mère. Son gendre, le Marquis de Léganès, au contraire, a sa place parmi les meilleurs amateurs du monde entier.

Je viens de commencer les dessins pour l'autre Galerie ¹³⁹. A mon sens, la qualité des sujets me permettra de la mieux réussir que la première. J'espère affirmer, grâce à elle, la croissance de mon talent plutôt que sa décadence. Mais je prie Dieu de me donner la vie et aussi la santé nécessaire à l'heureuse réalisation de mon entreprise, et de donner à la Reine Mère l'occasion de jouir longtemps encore de son palais doré.

Rien de nouveau, ici, concernant la paix ou la guerre ; rien d'important à aucun point de vue. Le Chargé d'Affaires de Danemark auprès des Provinces-Unies a passé par Anvers et a gagné l'Angleterre avec un passeport de chez nous.

Je remercie V. S. pour cette Inscription Triomphale, mais nos grammairiens contestent que la première syllabe du Fugatis soit brève. Quant à moi, je la trouve magnifique. V. S. recevra par un marchand, qui se rend à la foire Saint-Germain, et qui s'appelle Jan van Mechelen (Note marginale : on le tient ici pour un agent des Jésuites) le livre de de Bie, et j'enverrai de même à V. S., à la première occasion, les Stemmata Principum de Miraeus.

N'ayant rien d'autre à dire, je baise de tout cœur les mains de V. S. et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

J'ai appris avec grand plaisir que M. de Peiresc se porte bien. Je Lui ai déjà envoyé la boîte avec les empreintes, par un ami qui la lui remettra en mains propres.

V. S. excusera mon impertinence. Je croyais que cette feuille était entière, et quand je me suis aperçu qu'elle était coupée, je n'ai plus eu le temps de recopier ma lettre. L'Ambassadeur ne m'a pas dit comment nous devrions nous y prendre pour nos échanges de lettres. J'envoie la mienne, d'emblée, au secrétaire de Clerck, dans l'espoir qu'elle parviendra facilement à V. S. Le froid est tel, ici, que l'encre sèche sur la plume.

Anvers, 27 janvier 1628.

47¹⁴⁰

Très cher Monsieur,

Je ne me souviens pas d'avoir omis d'écrire à V. S. Si cette chose est arrivée, c'est pendant mon voyage à Bruxelles. Quant à la dernière lettre de V. S., datée du 10 courant, je l'ai reçue par le courrier ordinaire, sans qu'elle soit endossée par M. Le Clerck, ce qui n'a, d'ailleurs, aucune importance, car je suis très sûr que ma seule adresse suffira à faire arriver des lettres de V. S. jusqu'à moi.

Nos Marquis sont donc repartis, et comme V. S. me l'écrit, comblés d'honneurs et d'attentions délicates par le Roi. Je n'aurai plus à l'avenir de lettres de notre Ambassadeur pour me faire des rapports généralement très minutieux sur tous les événements de cet ordre-là ; aussi me permettrai-je de prier V. S. de me donner Elle-même quelques détails.

Nous avons appris que le Roi avait licencié Don Fadricque de Tolède ¹⁴¹. Les uns disent que la fermeture du canal de La Rochelle Lui enlève toutes ses craintes vis-à-vis des Anglais ; d'autres, qu'il se sent assez fort pour leur résister avec sa seule flotte, et qu'il ne veut contracter aucune obligation vis-à-vis des Espagnols ni leur permettre de participer à sa gloire ; d'autres encore que la concentration de tant de navires coûtait trop cher en vivres, et qu'au fond, il la redoutait, parce que les amitiés des princes sunt meri ignes suppositi ceneri doloso. En tout état de cause, nous avons appris de source sûre que le Roi Très Chrétien a licencié Don Fadricque. Il avait un très bon motif, et auquel on devait acquiescer volontiers, c'est que les côtes espagnoles ne peuvent pas rester plus longtemps sans surveillance. Mais peut-être l'heure où on en aura besoin de nouveau reviendra-t-elle plus rapidement que naguère, et je crois même qu'elle ne tardera pas si je

considère la mauvaise humeur de l'Espagne et les incidents de toute nature qui se produisent. Il est certain que l'Angleterre s'arme et se prépare à frapper un grand coup. Mais pour les Rochelais, ce sera post bellum auxilium.

Ici, on ne fait rien. On attend, dans peu de jours, l'arrivée en banlieue de la plus grande partie de la cavalerie du Roi, sous les ordres de Don Coloma en personne. On ignore jusqu'ici les raisons de cette manœuvre, mais on pense que ces troupes iront renforcer celles de Santvliet. L'arrivée prochaine de trois millions a quelque peu apaisé nos soldats, qui commençaient à se montrer nerveux ; bien que nous fussions au cœur de l'hiver, ils menaçaient de faire du grabuge. Avec une telle réserve, nous pourrions souffler pendant l'été, en ne comptant pas, bien entendu, les frais de guerre et de campagne, mais simplement la solde ordinaire.

J'ai eu une conversation avec le comte Sforza Visconti, qui vient d'arriver de Prague, et qui se rend en Espagne. Il m'a dit merveille des troupes impériales, et surtout de l'armée du duc de Friedland, qui ne cesse de croître. Le comte Sforza a négocié avec l'Empereur et le Duc quant au cantonnement de leurs troupes en Frise, et quant aux conséquences probables de cette situation.

Je n'ai rien de plus important à dire à V. S., et ceci même ne mérite guère attention, mais sert surtout à alimenter notre correspondance. Je baise les mains de V. S. et celles de Son frère, et je reste Leur très humble et très affectueux serviteur.

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 17 février 1628.

V. S. me comble, vraiment, de Ses présents inattendus et aimables, comme les vers de M. Gaumin sur la triste situation de La Rochelle. Je trouye ce poème très remarquable et tragique, parce que c'est avec discrétion qu'il accorde au Roi seul la gloire d'une victoire rendue plus belle encore par la qualité des vaincus, et parce que, d'autre part, il excuse et console ceux-ci en exaltant les mérites du vainqueur et en leur faisant observer qu'il est préférable d'être Français qu'Espagnol. Je m'empresserai de transmettre ce poème à M. Gevartius, qui me favorise parfois de sa visite.

Ici rien de neuf, sinon les faits de guerre quotidiens de Santvliet, où on continue à canonner de part et d'autre le défilé des navires sur le fleuve, ce qui ressemble vaguement à la guerre par le tapage qu'on fait, mais ne cause guère de dégâts utiles. Le Prince d'Orange a fait, il y a trois jours, une visite personnelle à Lilloo ; il en a visité les forts ainsi que les nouveaux ouvrages, non sans un grand concert de salves d'artillerie qui inquiétèrent quelque peu les nôtres. Le lendemain, notre Don Carlos Coloma s'est rendu à son tour à Santvliet, après avoir massé dans les environs une bonne partie de la cavalerie royale. Il n'est pas impossible qu'il ait un plan puisqu'il s'est rendu à Santvliet avec une telle diligence. Comme au cœur de l'hiver, on ne peut rien faire que des manifestations qui sont plutôt une parodie de la guerre, le Roi de France a eu grandement raison de rentrer à Paris. La Rochelle est quand même étroitement bloquée, et le seul rôle à tenir pour l'instant est celui d'une bonne sentinelle. M. le Cardinal voudrait bien, je crois, s'attribuer la gloire de l'entreprise, mais je suppose qu'au dernier moment il fera comme Joab, et réservera au Roi l'honneur de porter le coup suprême.

Le marquis Spinola a bien fait de prêter au Roi sa science et son expérience d'ingénieur militaire. Je serais heureux de lire la sentence publiée contre le duc de Rohan ; il serait difficile qu'elle fût plus terrible que celle qui fut fulminée contre Giorgio Cornaro, fils du Doge, par la Seigneurie de Venise, après l'assassinat de Zeno, en plein palais. Je recevrai avec joie le second tome de Phyllarque, et je me demande comment je pourrai remercier V. S. de toutes ses faveurs. J'ai écrit en Hollande pour avoir les livres de Grotius et de Cardan, mais je ne les ai pas reçus encore. Je ne manquerai pas d'envoyer à V. S., dès la première occasion, le portrait du Marquis et les Stemmata Belgi.

N'ayant rien à dire à V. S., je Lui baise respectueusement les mains à Elle et à son frère, et je me recommande à leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

L'inspection du prince d'Orange n'a pas été inutile. Il veut construire un nouveau fort à la place du vieil ouvrage de Lilloo, juste en face de notre forteresse de Cruysschans. Par là, il rendra plus difficile, encore, le passage de nos navires portant au camp de Santvliet vivres et munitions. Don Carlos Coloma est rentré assez découragé, et ne pouvant pas entreprendre grand'chose, car le nouvel ouvrage doit être édifié en territoire ennemi.

Par le prochain courrier, j'enverrai à V. S. une lettre pour M. Morisot. J'ai tant tardé à lui écrire parce que j'espérais toujours retrouver dans mes papiers un mémoire sur les sujets traités pour la Galerie Médicis. Je n'ai pas pu, jusqu'ici, y mettre la main, mais je ne désespère pas encore de le retrouver.

Anvers, 25 février 1628.

La lettre suivante est adressée à Jacques Dupuy, le frère et le collaborateur du correspondant ordinaire de Rubens. Quand celui-ci était absent ou malade, c'était toujours son cadet qui remplissait pour lui ses obligations.

Très cher Monsieur,

J'avoue à V. S. que je suis grandement l'obligé de Son frère, à cause de la grande ponctualité de Sa correspondance ; mais je ne perdrai rien au change

avec V. S. elle-même, et mon seul regret sera de ne pouvoir être digne de Sa courtoisie. Sed ne Hercules contra duos.

En fait de nouvelles, nous nous trouvons ici dans un désert. Notre seul sujet est Santvliet, et il ne convient guère d'en parler, puisque l'ennemi se tait depuis la visite du prince d'Orange. Celui-ci a interdit de bombarder en vain le passage de nos navires chargés de munitions et de vivres, afin de réduire les dépenses en poudre et en balles. Ce bombardement ne nous causait pour ainsi dire aucun mal : on tirait trois cents coups pour un seul qui portait, et encore celui-ci ne causait-il que très peu de dégâts. La forteresse conçue par le Prince pour être élevée à la place du vieux fort de Lilloo n'est pas encore en construction, ainsi qu'on le croyait. Un ami anglais, arrivé il y a trois jours par la Hollande, m'a certifié (d'autres témoignages, d'ailleurs, le confirment) qu'au moment où le prince d'Orange a quitté son navire, un boulet a arraché la jambe de son maître de chasse, à l'endroit même où le Prince se trouvait quelques secondes auparavant. Cependant, si notre pointeur avait atteint le Prince, il n'aurait certes pas reçu une récompense spéciale de la Sérénissime Infante, car — politique à part — Elle estime et honore le Prince, et ils entretiennent même une correspondance aussi amicale que le permettent les événements.

Un courrier, arrivant d'Espagne, nous a dit qu'il avait rencontré le 13 ou le 14 février les marquis Spinola et Léganès à Vittoria, c'est-à-dire à cinq jours de Madrid.

Je suis surpris que Don Fadricque de Tolède n'ait pas été apaisé par les paroles du Marquis. Il se pourrait bien qu'il eût reçu des ordres secrets, lui enjoignant de mettre à la voile sur l'heure. J'avoue, au surplus, que notre secours a été envoyé sans discernement.

L'Anglais dont je viens de parler a quitté Londres il y a douze jours ; il m'a dit qu'à son départ, quarante navires tout équipés et pourvus de tout le nécessaire allaient partir au secours de La Rochelle, et que leur départ avait provoqué la fermeture de tous les ports du Royaume. Le départ du Roi, qui vient de rejoindre les deux Reines, tendrait à faire croire, cependant, que le canal est actuellement barré et qu'on ne peut plus entrer dans le port. Je serais heureux de savoir si les prisonniers français, relaxés à la demande de la Reine d'Angleterre, et envoyés à Calais, y sont bien arrivés. Car on m'écrit de Londres qu'ils semblent avoir péri dans la grande tempête ou avoir été jetés à la côte flamande. Mais nous n'avons reçu de cette nouvelle aucune confirmation d'aucune sorte.

La proximité des troupes de Tilly cause bien des ennuis et bien des craintes aux Hollandais, et quoiqu'il n'y ait eu jusqu'ici aucune rupture, je doute que cette bizarre situation puisse se prolonger longtemps. N'ayant rien d'autre à dire, je baise de tout cœur les mains de V. S. et celles de Son frère, et je me recommande à leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Je remercie V. S. pour les deux sentences prononcées contre le duc de Rohan et contre Cornaro. Elles sont vraiment terribles. Je prie V. S. de bien vouloir faire tenir la lettre ci-jointe à M. Morisot. Je n'ai pas d'autre moyen de la lui envoyer.

Anvers, 2 mars 1628.

50¹⁴⁴

Très cher Monsieur,

J'ai reçu le deuxième tome de Phylarque en même temps que la bonne lettre de V. S., et je La remercie de tout cœur pour l'une et pour l'autre. Je regrette de ne pouvoir répondre à V. S. comme je le voudrais, mais j'ai été saigné au bras droit et cela m'empêche de manier la plume comme j'en ai l'habitude. J'en suis, au surplus, très dépit. Je ne suis, d'ailleurs, et grâce à Dieu, que très légèrement indisposé, et j'espère que tout sera bientôt fini et que je pourrai reprendre notre correspondance. Car je n'ai pas, moi, un frère qui puisse éventuellement me remplacer. V. S. recevra, avec cette lettre, deux exemplaires du livre de Grotius, *De vera Religione*, et un exemplaire de celui de Cardan, *De Prudentia civili*. La guerre d'Italie est, paraît-il, entamée par la volonté du gouverneur de Milan et des Génois qui poussent le duc de Savoie à agir. *Die aliquem hic Quintiliane colorem*. J'avoue que je

suis dans l'ignorance la plus complète à cet égard, et je n'y vois qu'une pure rivalité d'intérêt, sans aucun autre prétexte.

Mais je suis épuisé, et c'est pourquoi je baise de tout cœur les mains de V. S. et celles de Son frère, en me recommandant à Leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 6 mars 1628.

51¹⁴⁵

Très cher Monsieur,

Le secrétaire de M. Le Clerck m'a écrit que V. S. lui avait remis un livre à mon adresse. C'est très probablement le second volume de Phylarque, pour lequel je remercie de tout cœur V. S., cet écrivain étant un de mes auteurs favoris. Je me suis procuré trois exemplaires du livre de Grotius, *De veritate religionis*, et j'en enverrai deux à V. S., ainsi qu'un exemplaire du livre de Cardan, *De Prudentia civili*. Mais j'ignore le moyen que j'emploierai pour les adresser à V. S., vu qu'un seul de ces ouvrages serait trop volumineux pour être envoyé par le courrier ordinaire, sous le couvert de l'Ambassadeur. C'est pourquoi je prie V. S. de me dire si Elle préfère que je Lui envoie les quatre volumes en un colis ou en quatre colis séparés, ou bien si elle préfère que j'emballe le Grotius seul et que je m'entende avec le courrier pour qu'il l'emporte moyennant la taxe la plus modérée de son tarif. Il serait sans doute préférable que je fasse un paquet avec tous ces livres et aussi le Miraeus (Note marginale : *Stemmata principum Belgii*) et que j'attende l'occasion de quelque ami qui se rendrait à Paris ou y expédierait des marchandises.

Rien de neuf, ici, pour l'instant. L'ami qui m'a rapporté ces livres m'a dit qu'en Hollande on s'irritait de l'audace de nos Dunkerquois, qui ont poussé

jusqu'à Scheveningen, près de La Haye, y ont capturé un navire sur la plage même, et l'ont emmené ainsi qu'un autre navire, l'un des meilleurs et des plus luxueux de la flotte d'Amsterdam. (Note marginale : Il dit aussi qu'on y a une peur terrible de la proximité des troupes impériales.) Il est vraiment surprenant qu'une poignée de braves, disposant à peine de quelques bateaux, fassent tellement parler d'eux.

Les États de Hollande ont démobilisé le comte Ernest de Nassau et les garnisons des villes impériales. Ils ont donné au premier le titre de Prince Palatin. Mais je me demande comment cette ruse sera acceptée et comprise par l'Empereur. Beaucoup de gens sont d'avis qu'elle pourrait bien précipiter la rupture. Pourtant, l'Empereur a craint jusqu'ici d'irriter les Hollandais, pour ne pas resserrer encore les liens qui les unissent au Danemark.

Il semble certain qu'on travaille à une alliance entre l'Empereur et le Roi d'Espagne ; chacun d'entre eux hériterait des amis et des ennemis de l'autre, et ils se prêteraient mutuellement assistance. L'Empereur déclarerait, par exemple, que les Provinces-Unies sont en état de rébellion contre l'Empire, et le Roi d'Espagne croiserait le fer avec les ennemis de son allié. Pourtant, j'ai difficile à croire à la réalisation d'un tel projet, qui susciterait une jalousie féroce de la part de tous les Princes contre la Maison d'Autriche. A moins que le Duc de Bavière, son frère l'Électeur, et les autres souverains allemands soient enfin résolus à réaliser la Ligue, depuis longtemps préparée, contre l'Autriche, et que celle-ci emploie l'alliance espagnole comme un moyen préventif contre leur conjuration. En tous cas, quelque chose de très important couve en Allemagne, comme le prouvent tous les préparatifs de guerre qu'on y fait de toutes parts ; on finirait par croire, vraiment, que la Maison d'Autriche veut ou bien prévenir une grande tempête, ou bien tenter un suprême effort pour équilibrer et étendre encore son Empire.

Nous avons reçu de Rome les mêmes nouvelles que V. S. touchant la nomination de deux cardinaux, et le mariage de M. Taddeo Barberino avec Donna Anna Coloma. (Note marginale : Le grand-duc de Toscane devait quitter Florence pour Rome le 21 février.)

Je soumettrai à M. Gevartius l'épithalame de Holstenius ¹⁴⁶ ; je lui avais montré, en leur temps, les vers de M. Gaulmin et il les avait trouvés très beaux.

V. S. ne doit pas se mettre en peine pour M. de Thou. Le voyage d'Orient n'est pas aussi dur qu'on pense. Un de mes amis, qui rentre du Levant, me l'a dit récemment ; il était parti pour Jérusalem assez malade et très affaibli et il se porte beaucoup mieux aujourd'hui ; il paraît plus fort, plus robuste qu'auparavant. Il est possible que le changement d'air et mutandum toties mare, joints à des exercices physiques quotidiens, à la piété et à la dévotion, puissent faire de tels miracles. J'espère que M. de Thou tirera un pareil réconfort physique et moral de son entreprise, et je lui souhaite un heureux voyage.

Je prie Dieu pour qu'il le lui accorde, en même temps qu'il accorderait à V. S. et à Son frère tout le bonheur souhaitable. Sur quoi je termine, en baisant les mains de V. S.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 9 mars 1628.

Très cher Monsieur,

Nous avons reçu des nouvelles d'Espagne, et nous savons que nos Marquis sont arrivés à Madrid le 26 février, et que le lendemain, ils ont été reçus par le Roi. Le 8 courant, on a célébré le mariage du marquis de Léganès avec Dona Polyxena Spinola. Le 9 mars, le marquis de San-Germano, alias marquis de Inlocosa, est mort. Il était l'ennemi personnel du marquis Spinola. Ses fonctions de Président du Conseil des Indes ont été aussitôt dévolues au marquis de Léganès, qui, de la sorte, a atteint d'emblée le sommet des honneurs auxquels un homme comme lui peut prétendre.

Ici, nous n'avons rien de nouveau, sinon qu'excité par un vent furieux, un incendie accidentel a éclaté à Santvliet. Il a atteint une telle violence qu'en peu de temps, le quartier de la cavalerie avec tous les baraquements militaires, et la plus grande partie du village avec les boutiques des petits commerçants, ont été dévorés. Les boutiques ont pâti non seulement du feu, mais aussi du pillage organisé par les soldats, sous prétexte d'aider au sauvetage. Mais si pénible que soit cet incendie aux particuliers, on peut dire qu'il servira, cependant, à l'embellissement du village qu'on va reconstruire, en répartissant à bon escient les rues et les maisons sur l'immense espace aujourd'hui dégagé.

Les forts conçus par le prince d'Orange sur l'autre rive de l'Escaut n'ont pas encore été entamés, on ignore pourquoi. Les États de Hollande poussent leurs armements, lèvent des recrues, organisent de nouvelles et nombreuses compagnies à pied et à cheval, éperonnés par la crainte que leur causent les rassemblements de troupes impériales sur leurs frontières. (Note marginale : Je crois que l'Empereur, agissant à notre instigation, n'a d'autre but que d'effrayer les Hollandais.) Je crois, cependant, que l'Empereur ne se décidera pas volontiers à rompre avec les Hollandais, et qu'il n'en a même aucune intention. Il ne peut oublier que pendant la guerre du Danemark, les États ont eu soin de ne se livrer à aucune hostilité, ni sur mer ni sur terre, alors qu'ils pouvaient très bien, rien qu'en faisant intervenir leur flotte, détraquer tous ses plans.

On nous dit ici que le Roi de Danemark a conclu une alliance offensive et défensive avec la Suède, et que les deux États vont mobiliser une flotte considérable.

Nous jugeons que la capitulation de La Rochelle n'est plus douteuse, et que le Roi de France part plutôt pour jouir d'un triomphe que pour faire la guerre. Son arrivée à Paris a été très favorable à nos marchands de la Foire Saint-Germain, qui, sans elle, n'auraient pas été à la joie.

N'ayant rien d'autre à ajouter, je baise de tout cœur les mains de V. S. et celles de Son frère, et je me recommande à leurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

J'ai lu les lettres de Narcisse avec un vif plaisir. Son style ne me déplaît pas. Je le trouve même assez élégant et distingué, et paré de belles

antithèses. Mais je ne peux pas souffrir sa suffisance et sa vanité, et il exagère vraiment dans l'emploi de ses hyperboles.

Anvers, 16 mars 1628.

53¹⁴⁸

Très cher Monsieur,

Cette lettre-ci n'a d'autre but que d'entretenir notre correspondance, car je n'ai rien de saillant à rapporter à V. S. Car la nouvelle de l'arrivée à Madrid de notre marquis Spinola est déjà vieille. Cette arrivée a eu lieu le 24 février, et non le 26, comme je l'avais écrit à V. S. Le comte d'Olivarez et tous les Grands d'Espagne s'étaient rendus à sa rencontre à une demi-lieue de la ville, mais au moment de pénétrer dans celle-ci, le marquis Spinola et le comte d'Olivarez prirent place, à eux seuls, dans un carrosse et se rendirent au palais par un chemin détourné, pour saluer le Roi. (Il y a longtemps que cette coutume était tombée en désuétude.) Tous les autres entraient dans la capitale par la route ordinaire, au grand dam des officiers du Marquis qui auraient beaucoup voulu voir comment se passait la prise de contact entre le Roi et le Marquis.

Le 28 février a eu lieu le mariage de Don Diego avec Dona Polixena Spinola. Le lendemain, il y eut fête et bal au palais. J'ai reçu par le dernier courrier une lettre du Marquis, datée du 3 mars, et qui montre bien que les fêtes et les triomphes ne le rendent pas plus indifférent que de coutume et que la gloire n'a causé en lui aucun changement.

Ici, le calme le plus rigoureux règne dans les deux camps. De Hollande, on nous écrit des enfantillages : un fantôme se serait montré en plein jour, à une grande foule de gens, sous les traits d'un évêque mitré, recouvert de ses ornements pontificaux, marchant sur les eaux de la Mer de Harlem. D'autre

part, V. S. aura vu la gravure représentant les deux figures découvertes dans la section d'un arbre et qui ressemblent plus ou moins à un religieux et à une religieuse armés de deux violons. Le peuple contemple cela comme un prodige, et aussi comme un présage évident d'après lequel, après des événements très graves, la Hollande serait obligée de retomber dans l'obédience catholique. Comme la crainte d'une nouveauté et la peur peuvent bouleverser les esprits ! Mais je crois que l'armée impériale, si proche, n'est pas étrangère à cette idée et à l'interprétation de ce prétendu miracle. Quant à celui-ci, je pense qu'on peut rappeler ce que Pline dit des tables en citronnier : vitium ligni in nodos et maculas a natura feliciter torti potius quam infeliciter.

N'ayant plus rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise respectueusement les mains à Elle et à Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Je n'ai pas reçu de lettre de V. S. par le dernier courrier.

Anvers, 23 mars 1628.

54¹⁴⁹

Très cher Monsieur,

Je reçois l'excellente lettre de V. S. datée du 24 courant à l'instant même, en rentrant de Bruxelles. Je n'y répondrai pas longuement, vu qu'il commence à se faire tard, et aussi pour cette même raison qu'invoque V. S. : nous n'avons ici aucune nouvelle qui mérite d'être écrite ou lue par des hommes de qualité.

On croit, dans certains milieux, que notre Marquis reprendra le chemin du retour à la fin d'avril ou au début de mai ; d'autres affirment que le Marquis attendra les dépêches que la Sérénissime Infante lui envoie par courriers spéciaux, et qu'il se décideia d'après leur contenu, si bien qu'il ne saurait pas lui-même le moment où il quittera Madrid. Son départ dépendrait des autres et du succès des négociations qu'il mène actuellement à la Cour, où il palabre beaucoup avec le Roi, qui lui accorde tous les jours une longue entrevue.

J'ai vu des lettres d'Angleterre, datées du 18 mars, et qui disent que le duc de Buckingham est parti pour Plymouth, où il va assister au départ de la flotte de secours envoyée aux Rochelais. Cette flotte, qui comprendrait cinquante navires, je crois qu'elle arrivera trop tard, puisque le chenal d'accès est barré. Le Cardinal se conduit courageusement sous La Rochelle, mais la construction de cette estacade me fait croire que la ville n'est pas encore aussi près de la capitulation qu'on croyait. Une telle ville, d'ailleurs, et quelles que soient les intelligences qu'on y ait, n'est pas un chat qu'on puisse capturer sans gants. Il ne faut pas oublier, en outre, que dans une ville assiégée, on fait généralement bonne garde et que toute la population a fréquemment les armes à la main. On dit ici que le Cardinal ne dédaigne pas de mettre parfois une cotte de mailles sous sa tunique, et qu'un écuyer porte devant lui le casque, la pique et l'épée. On ne trouverait pas cela étrange dans d'autres pays, et on a déjà vu ce spectacle dans des circonstances analogues.

On est certain que la guerre éclatera en Italie pour la possession du Montferrato. Le prince Maurice et son Frère ont été vus avec Don Gonsalo, gouverneur de Milan. Tous trois portaient l'uniforme espagnol. On ajoute que les milices du duc de Savoie étaient en marche quand le courrier est parti.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je me recommande à Ses bonnes grâces, en baisant respectueusement Ses mains et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

M. de Ville, ambassadeur de Lorraine, a bien passé ici en route vers l'Angleterre. Les renseignements de V. S. étaient bons. La Sérénissime Infante avait toujours insisté pour qu'on fasse quartier sur mer, mais comme

les Hollandais s'y sont toujours refusés et continuent à jeter par-dessus bord ceux des nôtres qu'ils capturent, Elle vient d'ordonner d'user de représailles et de jeter à l'eau deux des leurs pour un des nôtres. On a appliqué cet ordre nouveau ces jours-ci.

Anvers, 30 mars 1628.

55 150

Très cher Monsieur,

Je compte que V. S., aura bien reçu par le dernier courrier deux exemplaires de Grotius et un de Cardanus. J'ai encore les *Stemmata de principi del Belgio*, mais il est assez difficile d'en faire un paquet. Je chercherai donc à le faire parvenir à V. S. par une autre voie. J'ai lu le *Phylarque*, qui est vraiment un beau livre. Son auteur est, sans nul doute, un des meilleurs qui soient au monde. Pourtant, il n'a pas réussi à me persuader que Balzac ne valait rien, et soit, comme il l'affirme, inepte, et cela, malgré tout ce qu'il est raisonnable de lui reprocher. Je trouve, pour ma part, que ses plaisanteries sont souvent spirituelles et qu'il ne manque pas d'ironie dans l'invective. Quant à ses pensées, elles sont piquantes et ses homélies morales fort sérieuses. Mais j'avoue que tout cela est gâté par le condiment de sa vanité.

J'ai été fort curieux du rapport détaillé et véridique du coup de main tenté contre la citadelle de Montpellier ; le duc de Rohan a commis là une très grande faute, qui videtur mihi supremum furorem furere, et sibi ipsi et partibus suis quodammodo superstes, inferias ducere potius quant exercitum.

Il est indubitable que l'Angleterre arme une flotte pour secourir La Rochelle, sed veniet post bellum auxilium.

Ici c'est l'inaction. A Santvliet, on s'occupe de tracer les rues et les places d'une nouvelle ville sur le terrain que l'incendie a rasé. Les Hollandais continuent à fortifier le vieux Lilloo, et les nôtres ont découvert que l'ennemi avait l'aguement l'idée d'occuper et de fortifier Stabroeck. Ils vont aussitôt devancé, et ils ont pris possession de la position avec le régiment du comte de Salazar et beaucoup de cavalerie. Stabroeck est un important et beau village situé entre Anvers et Santvliet. Aux mains des Hollandais, il rendait inutile sinon dangereux l'entreprise de Santvliet, qui aurait été séparée de nous, comme un membre séparé du tronc.

Le marquis Spinola poursuit, en Espagne, des négociations fructueuses. Il a conquis une grande autorité sur le Roi et ses ministres. Hélas ! mon expérience personnelle me fait craindre que cette faveur ne durera que le temps de son séjour là-bas, et qu'elle se changera immédiatement en jalousie et en haine dès qu'il aura tourné le dos. Le comte Sforza est arrivé d'Espagne, il y a trois jours, et il m'a dit que le Marquis espérait être de nouveau sous peu dans nos provinces. Mais je sais, d'autre part, qu'il attend encore des dépêches de la Sérénissime Infante.

Nous avons appris que le comte Carlisle passera bientôt ici en se rendant en Lorraine et en Savoie. Il a obtenu un passeport, à cet effet, il y a trois mois ; je ne crois pas qu'il rencontrera la Sérénissime Infante. Il ne manquera pas, cependant, de toucher Bruxelles, pour autant que son passeport l'y autorise et que la situation politique n'ait pas varié, ce dont je doute.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise respectueusement les mains à Elle et à Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur fidèle,

Pierre-Paul RUBENS.

J'envoie à V. S. une gravure représentant l'arbre prodige de Harlem. Si V. S. le trouve digne de la curiosité de M. de Peiresc, qu'Elle la lui envoie, mais, pour ma part, je ne trouve pas que la chose en vaille la peine.

V. S. trouvera aussi le plan géographique et stratégique de Santvliet, grâce auquel Elle pourra mieux apprécier les positions respectives des belligérants. De nouveau, je baise les mains de V. S.

Anvers, 13 avril 1628.

Très cher Monsieur,

J'ai bien reçu le paquet de M. de Peiresc. Je ne peux pas, hélas ! y répondre sur-le-champ, comme ma gratitude et sa curiosité le voudraient. Il faut avouer que ses lettres mériteraient d'être réunies et publiées en volumes, tellement elles abondent en remarques judicieuses et en sujets importants. J'espère que le prochain courrier me permettra de racheter ma faute envers lui.

Je remercie V. S. pour les intéressantes nouvelles d'Italie qu'Elle me donne. Elles me touchent d'autant plus que j'ai servi personnellement la Maison de Gonzague pendant six années environ, et que ses membres m'ont toujours traité d'une façon remarquable. Quant au résultat même de cette guerre, je dirai à V. S. que je ne peux pas espérer la victoire du duc de Mantoue, dont la situation sera très pénible, les envahisseurs pénétrant de toutes parts sur ses territoires. J'ai visité souvent la nouvelle citadelle de Casale. Elle est séparée de la ville, ou, du moins, elle y est imparfaitement reliée ; en outre, elle est au moins d'un tiers plus grande que notre citadelle d'Anvers, si bien que pour la défendre avec quelque chance contre l'armée royale, il faudrait au moins six mille hommes. Or, comme je connais les défauts de prévoyance de ces gens-là, qui auront été aggravés par les changements continuels de régimes, je doute que la citadelle soit approvisionnée en vivres et en munitions. La ville de Casale est suffisamment fortifiée pour les circonstances ordinaires, mais elle ne pourra guère résister à tous les moyens d'attaque dont on use aujourd'hui. Quant au vieux château, il est bon, mais tout petit. En résumé, quand la citadelle sera prise, le pays entier sera perdu.

Si je ne savais pas que la haine des Italiens contre le régime espagnol dépasse toute autre considération, je me méfieraïs terriblement de la loyauté des habitants de Montferrato envers la Maison de Gonzague. V. S. sait qu'ils ourdirent un complot (Note marginale : avec l'aide du duc de Savoie) au temps du duc Guillaume, dans le but de le massacrer, lui et son fils Vincent, dans leur église, au moment de l'élévation. La conjuration fut découverte et les conjurés furent durement traités par Don Vespasien Gonzaga di Sabbioneta, auquel on avait confié le soin ne quid Respublica detrimenti caperet. S'inspirant plutôt d'une impitoyable justice que d'indulgence, il fit tomber la tête des principaux chefs sous l'épée du bourreau. Depuis lors, le duc Vincent et ses fils sont lancés dans de folles dépenses et ont été prodigues des biens de leurs sujets, qu'ils ont écrasés d'impôts et de lourdes contributions.

En fait, comme je l'ai déjà dit déjà à V. S., je ne crois pas les Italiens tournés vers l'Espagne, mais, par contre, ils ont toujours accordé leur sympathie à la Savoie. Il est possible, cependant, que depuis la dernière guerre, c'est-à-dire depuis la collusion entre le duc de Savoie et l'Espagne, cette sympathie se soit quelque peu refroidie. Mais V. S. croira qu'à part Casale, le pays est entièrement ouvert et que les villes ne sont pas fortifiées à la moderne.

En tous cas, voilà qui va amener de grands changements dans l'alliance entre la France et l'Espagne contre les Anglais et les Rochelais, puisqu'ils vont avoir l'occasion de se combattre ailleurs. Si étrange que cela puisse me paraître par certains côtés, je sais cependant de bonne source que les Anglais soutiendront et aideront la Savoie. Mais ce que personne ne peut me dire, c'est sur quel prétexte l'Empereur s'appuie pour faire valoir ses prétentions. Je prie V. S. de me communiquer les nouvelles, vraisemblables ou probables, qu'Elle pourrait recueillir ; je Lui en serais très reconnaissant.

Comme je n'ai rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise les mains de tout cœur, et je prie Dieu de Lui accorder à Elle et à Son frère, d'heureuses Pâques.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 20 avril 1628.

Très cher Monsieur,

V. S. multiplie vraiment à mon égard Ses faveurs et Ses dons. Voici, en effet, que je reçois le poème des Dioscures, que M. de Peiresc m'avait déjà envoyé. La préface de Phyllarque est aiguë, pleine d'ironie et de l'esprit particulier à cet auteur, qui est vraiment un terrible adversaire pour le pauvre Balzac. Mais celui-ci, par sa vanité et sa jactance, décourage toute compassion, et gâte même, par ses vantardises, toutes ses qualités. (Note marginale : comme dans la préface de sa dernière édition, où, en faisant étalage de son mépris pour tous les auteurs anciens, il se rend insupportable.)

J'envoie à V. S. par le même courrier le restant du petit livre de Cardanus, que mon domestique avait, par mégarde, omis d'ajouter au paquet. C'est la majeure partie du livre. J'ai l'intention de l'envoyer en deux fois à V. S., sous le couvert de M. Le Clercq, ses proportions ne dépassant pas celles d'un gros paquet de lettres.

Montaigu ¹⁵³ est libéré. Je suppose que sa prison aura dû lui peser quelque peu, lui qui était toujours si agité, au temps, d'ailleurs assez court, où je l'ai fréquenté. J'ai été un peu surpris que la Chevreuse ¹⁵⁴ ait pu revenir à la Cour. Je crois qu'elle va pouvoir servir de médiatrice entre la France et l'Angleterre, et j'ai l'impression qu'elle réussira très aisément à cause des affaires d'Italie. Je me rends compte, en effet, à des indices sérieux, que les Anglais ont partie liée avec la Savoie.

Le bruit que V. S. me rapporte, et d'après lequel le marquis Spinola n'aurait pas facile à revenir en Flandre, court déjà ici. Je suis bien sûr, en tous cas, que ce serait contre ses plus chauds désirs, car il n'est parti qu'avec le vif espoir de rentrer très rapidement à Bruxelles, et la Sérénissime Infante qui le voyait s'éloigner avec un grand déplaisir,

partageait son impatience. Quant à moi, je crois bien que son absence sera plus longue qu'on pensait, et qu'il sera impuissant à aiguillonner la nonchalance et la paresse espagnoles, vices congénitaux que ce peuple met tout son art à renforcer encore. Mais j'espère bien qu'en conclusion il reviendra assister la Sérénissime Infante, puisqu'Italien de naissance, il ne pourra jamais servir en Italie. Le temps nous fixera.

Quant à Don Lorenzo Ramyres da Prado ¹⁵⁵, nous le connaissons par ses fonctions, mais il n'est célèbre ni par sa science, ni par sa valeur d'écrivain. On ne pourrait même pas le comparer au dernier des savants français, mais il faut dire que la France porte actuellement en elle la fleur du monde.

Je prie V. S. de bien vouloir faire suivre par une voie sûre et rapide la lettre ci-jointe à M. de Peiresc, et n'ayant rien d'autre à Lui dire, je Lui baise de tout cœur les mains, à Elle et à Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur fidèle,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 27 avril 1628.

58¹⁵⁶

Très cher Monsieur,

Je remercie V. S. pour les nouvelles qu'Elle m'adresse concernant la guerre de Montferrato. Ici, nous ne savions pas grand'chose. On nous avait dit, sans autres détails, qu'on avait tenté contre Casale un coup de trahison. Les paroles de notre Nonce montrent clairement que cette guerre déplaît à Sa Sainteté, et tous les Italiens qui se trouvent ici au service du Roi Catholique témoignent de sentiments indentiques. La chose me surprend un peu, parce que ces messieurs sont originaires de pays qui se trouvent depuis

longtemps sous la domination espagnole, et que je ne vois pas l'intérêt ou le plaisir qu'ils peuvent avoir à savoir libre le restant de l'Italie. A moins qu'ils ne s'imaginent que chaque accroissement de la puissance espagnole diminue leurs chances de retrouver leur indépendance. Je crois, en effet, qu'ils souhaitent avant tout que la guerre se termine rapidement, peu leur importe à l'avantage de qui, afin que les Espagnols n'aient pas l'occasion d'étendre leurs conquêtes et d'exercer sur un autre terrain, et d'une façon plus efficace, leurs troupes épuisées par la guerre de Flandre.

J'ai l'impression que le duc de Savoie sera l'étincelle qui mettra le feu à l'Italie entière. Il en cherche l'occasion et on le prend au sérieux. Quant aux raisons alléguées par l'Empereur, elles sont, comme V. S. me le fait remarquer, identiques à celles de l'Espagne. A cette différence près, que si les prétentions de la Douairière de Lorraine sont inadmissibles, celles de l'Impératrice, sa sœur cadette, ont moins de valeur encore. Si les femmes peuvent hériter, l'État de Montferrato revient, sans nul doute, à la fille du duc François, qui descend de lui en ligne directe. Ses droits ont passé à son mari, par suite de son mariage, et quant aux formalités qu'on n'a pas remplies, paraît-il, lors des précédentes investitures, je ne trouve pas qu'il y ait là raison suffisante pour pouvoir priver un héritier légitimes de son héritage. Je suis persuadé qu'on ne trouverait pas un précédent pour punir aussi lourdement une faute aussi légère, quand, bien entendu, on n'a rien d'autre à relever, et quand il n'y a pas eu de délit *per dolum malum*. En effet, je ne vois ici aucun prétexte à intervention, sauf le *sit pro ratione voluntas*, et le fait que les Espagnols ne veulent pas qu'un Prince français règne si près, voire au milieu, des Alpes. Aussi, je trouve que le duc de Nevers devrait, sans retard, donner ses nouvelles possessions italiennes à son fils, à condition que celui-ci renonce à tous ses droits sur son héritage français, et se mue en un prince italien. Enfin, pour renforcer la confiance et dissiper toute suspicion et toute rivalité, le nouveau souverain, en se rendant à Montferrato, devrait passer par Milan et y saluer le gouverneur. Bref, il devrait se conduire en bon Espagnol, et son père ne devrait plus se rendre en Italie ; j'ajouterai que je sais de bonne source qu'on redoute qu'il agisse de la sorte, car en ce faisant, il préviendrait les désirs des Espagnols, et les disposerait bien en sa faveur.

Ici, rien de neuf, sinon que Don Carlo Coloma vient de partir avec un corps d'armée tenter un coup de main secret en Flandre, coup de main qui ne réussira sans doute pas, vu son extrême lenteur.

Pour finir, je baise de tout cœur les mains de V. S. et celles de Son frère,
et je suis comme de coutume, de V. S., le très humble et fidèle serviteur,
Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 4 mai 1628.

59¹⁵⁷

Très cher Monsieur,

Les passions et les craintes qui sont engendrées par la religion priment toutes les autres considérations. Nous en avons le spectacle en voyant — fait presque incroyable — les Hollandais qui, il y a peu d'années, avaient combattu les Rochelais, alors au service du Roi, s'apprêter à soutenir, rebus perditis, le duc de Rohan contre S. M. (Note marginale : ainsi que l'établissent les copies des lettres envoyées par le Duc au gouverneur d'Orange ; je connais très bien celui-ci, et je suis très sûr qu'il fait tout ce qu'il peut pour nuire à son souverain, ce qui a, d'ailleurs, créé entre eux de graves dissensions, ainsi que je l'ai appris de bonne source). Je serais tenté de croire que les Hollandais fondent toute leur politique sur leur haine de l'Espagne, et qu'ils changent d'amis au fur et à mesure que tourne la fortune de leurs ennemis. A moins que la guerre d'Italie ait considérablement refroidi la bonne entente entre l'Espagne et la France, et qu'en secret les Hollandais se soient mis à soutenir le même parti que l'Espagne. Il est impossible d'avoir une certitude à cet égard, mais il faut considérer que, vu les événements d'Italie, tous ceux qui prennent pied sur le sol français créent de graves soucis au Roi de France, qui est contraint de garder dans son pays des forces imposantes, et qui, à l'heure où il voudra envoyer des renforts effectifs au duc de Mantoue, aura tellement divisé son armée que son appui sera dérisoire.

La Rochelle reste, sans aucun doute, caput rerum, et S. M. ne l'abandonnera pas, surtout qu'elle la sait réduite à toute extrémité. Le duc de Rohan, qui se montre irréconciliable, n'aura bientôt plus d'autre ressource, dans sa révolte désespérée, que sa mort et le massacre de ses partisans. « Tene igitur relinquam an rem ? », peut dire le Roi au duc de Mantoue. Mais s'il est vrai que la Rochelle ne peut plus tenir que jusqu'au 15 juin, S. M. pourrait encore descendre à temps en Italie, pour y jouer sa partie. Je ne pense pas, d'ailleurs, qu'on en viendra aux mains en Italie, car je crois les Italiens trop avisés pour exposer leur patrie aux invasions, et pour en faire le terrain où l'Espagne et la France y videraient leurs différends, comme si souvent dans le passé. Je trouve surprenant que le duc de Toscane poursuive encore son voyage vers l'Allemagne, alors que le Sénat, m'écrit-on, de Venise lui a conseillé de rentrer dans ses États. (Note marginale : Je crois que le Duc va faire les yeux doux à une des filles de l'Empereur : je suppose qu'il choisira la plus belle, ou du moins la moins vulgaire.) M'est avis que la Vénétie fera tout ce qu'elle pourra, financièrement, pour garder pour voisin un Duc de Mantoue, plutôt que l'Espagne. Toutefois, je ne pense pas qu'on en arrivera à la guerre et que des mercenaires français, à la solde de Venise, auront à entrer en lice. Une chose est, en tous cas, certaine : c'est que les défilés entre la France et l'Italie sont difficiles et dangereux.

Concernant nos affaires, il y a peu de choses à dire. Le comte Henri de Bergues est parti avec son armée pour ravitailler en vivres et en munitions Linghen, ce qui ne peut se faire (Note marginale : depuis la chute de Grol) qu'en exécutant en nombre un mouvement tournant à travert la Westphalie.

La rumeur veut que Don Carlos Coloma soit allé s'aboucher à Dunkerque avec le comte Carlisle. Je peux affirmer à V. S. que cela est faux (Don Carlos avait un plan contre Cadzand, mais il a échoué), et j'ai appris d'Angleterre que le Comte fera la route par la Hollande (il n'a pas l'intention de traverser Bruxelles) et s'en ira directement en lorraine et en Savoie.

Nous ne sommes pas, comme on l'affirme, très inquiets au sujet du marquis Spinola. Il s'est fait rabrouer, comme on dit, par le Roi et ses ministres à qui il voulait démontrer nettement les dépenses excessives et les difficultés de cette guerre. Il désirait leur prouver que, si, dans l'avenir, ils voulaient atteindre réellement un résultat, ils devaient consentir à des crédits plus importants. Dans ce but, il avait, avant son départ, classé les

papiers et les comptes susceptibles d'asseoir sa démonstration (Note marginale : il ne les avait pas emportés, mais les avait préparés pour autant que d e besoin) et il vient de les demander par courrier exprès. Mais la Sérénissime Infante avait déjà profité du voyage de Don Giovan di Velasco pour prévenir son désir, et le Marquis a eu ses documents quelques jours, à peine, après le départ de son messenger. Le marquis Spinola a l'habitude de faire toutes choses avec minutie, et il n'abandonnera certainement pas ses projets (qui sont importants et très variés, in omnes eventus) sans obtenir une décision. J'ajouterai qu'il est très au courant du caractère des Espagnols, et qu'il est habitué à leur extrême nonchalance. Cependant, il faut avouer que la Cour pullule de ses rivaux et de ses ennemis.

J'ai reçu, par Marseille, un grand paquet de M. de Peiresc, expédié le 18 avril. Il me demande de lui répondre par la même voie. Il est bourré, comme toujours, de choses curieuses et agréables, et notamment de nombreux poèmes.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je baise humblement Ses mains et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Le portrait du Marquis est prêt. Je n'attends que la bonne occasion d'un voyageur pour l'envoyer à Paris à V. S.

Anvers, 11 mai 1628.

Très cher Monsieur,

Au sujet de La Rochelle, tout le monde ici partage l'avis de V. S., quand Elle m'écrit que c'est une place perdue et que le chenal est si bien obstrué qu'elle ne peut plus compter sur des secours anglais. Seuls, les Hollandais s'obstinent, dans leurs journaux, à prétendre le contraire, tant est puissant le lien de la religion. (Notre marginale : à moins que ce ne soit celui de la révolte et de la haine commune contre tous les Rois et tous les Princes.) Il est certain, cependant, que de vieux liens de reconnaissance, et aussi l'avenir commun, devraient les pousser à se réjouir des succès de S. M. Très Chrétienne.

Nous souhaitons vivement que les nouvelles de V. S. se confirment, et que le Marquis puisse rentrer en Flandre à la fin du mois de juin, car nous ne pouvons pas croire que le père serait traité avec défaveur, alors que son fils, sans aucun mérite personnel, a obtenu le commandement de toute la cavalerie du Milanais.

Le complot de Gênes a été terrible. On croit qu'il a été fomenté par le duc de Savoie, qui, sans l'avouer, n'a jamais dédaigné de s'occuper de semblables affaires. Le mécontentement du peuple est très justifié, ce sont des gentilshommes génois très modérés qui me l'ont avoué. Il ne cessera pas avant la transformation ou la disparition de la République. La noblesse a usurpé le pouvoir et exerce la tyrannie au mépris des pactes et accords intervenus sous la foi du serment entre les patriciens et le peuple en conclusion à de longues et cruelles luttes intestines. On avait décidé que chaque année quelques bourgeois très distingués seraient admis dans les rangs de la noblesse ; par ce moyen, le peuple participerait à toutes les magistratures et à toutes les fonctions officielles. Mais le peuple fut frustré de ce bénéfice par une vraie conjuration des nobles, qui n'accordèrent jamais à un bourgeois le nombre de voix nécessaires pour être admis dans le patriciat, si bien que depuis bien des années aucun bourgeois n'y a pris sa place, et que le peuple est resté exclu des honneurs et de toutes les charges du gouvernement, et a été privé des bénéfices d'une paix jurée et péniblement acquise. Il faut noter que les nouveaux nobles qui furent élus au moment de la paix et en vertu du traité font bloc avec la vieille noblesse, et sont les plus enragés à empêcher leurs anciens concitoyens d'atteindre aux dignités. Ils espèrent, sans doute, que leur noblesse vieillira plus vite et qu'ils finiront par passer pour d'anciens nobles (qui se considèrent comme formant une caste plus élevée et n'ont guère de relations avec eux) si leur nombre ne s'augmente pas et si leur accession n'est pas constamment

rappelée par la nomination de leurs anciens camarades. Ce sujet me tente particulièrement, parce que j'ai vécu à Gênes à plusieurs reprises, et que j'y ai entretenu des relations avec un certain nombre d'hommes éminents de cette République.

Ici, rien n'est digne d'être signalé à V. S. L'entreprise de Coloma a échoué, semble-t-il, si toutefois elle a été tentée, car tout cela est enveloppé d'un tel mystère qu'on ne peut savoir au juste ce qui s'est passé, ni la cause exacte de l'échec. N'ayant rien d'autre à dire à V. S. je Lui baise respectueusement les mains à Elle et à Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 19 mai 1628.

61¹⁵⁹

Très cher Monsieur,

Personne n'a cru au succès éventuel du secours porté par les Anglais à La Rochelle. On le considérait comme impossible depuis qu'on savait que le chenal est solidement barré et que les digues ont supporté le choc des récentes tempêtes. D'ailleurs, la lenteur de l'offensive anglaise a donné au Roi et au cardinal de Richelieu le temps de prévoir tous les accidents qu'on pouvait normalement redouter. (Note marginale : Nous croyons ici que cette tentative n'a été faite que ducis causa ; c'est le dernier acte, avant que tombe l'obstacle dont la disparition permettra de pacifier les différends, au reste bien minimes, qui subsistent encore entre la France et l'Angleterre.) Le Roi de France doit être très reconnaissant aux Anglais qui lui ont donné, grâce à leur folle invasion dans l'île de Ré, l'excellente occasion d'attaquer

La Rochelle et de s'en emparer malgré eux. Ce sera un beau fleuron à la couronne triomphale de S. M., qui, délivrée de la sorte de tous les soucis de la guerre civile, pourra tourner toutes ses forces vers d'autres buts, et s'occuper, par exemple, des affaires d'Italie.

Nous avons appris de là-bas que le siège de Casale se poursuit mais qu'il est mené par des troupes si peu nombreuses que la place n'est encerclée qu'à moitié. Je crois que le ciel d'Italie ne sera pas propice à Don Gonzalès, et qu'il pourrait bien y laisser la gloire très honorable qu'il s'était acquise en Allemagne en compagnie de Tilly. On m'écrit, il est vrai, que le duc de Savoie, après avoir pris Trino, va joindre ses forces à celles de Don Gonzalès. Mais peut-être le Duc de Mantoue, en attaquant Crémone, le forcera-t-il à aller au secours de cette place, qui, pourtant, ne me semble pas « être un chat à prendre sans gants ». La capitulation de Trino est une chose étrange ; le Duc a laissé sortir les troupes sans leur artillerie, mais avec leurs seules épées. Il a ensuite infligé aux bourgeois une amende de sept mille écus, et il a abandonné les Juifs à la rapacité de ses soldats. Ceci aura causé plus de tort aux chrétiens qu'aux juifs, qui ont leurs maisons toutes pleines d'objets et de gages appartenant aux chrétiens. (Note marginale : Ces gages servent à garantir les prêts usuraires qu'ils font aux pauvres chrétiens, trafic qui est légal en Italie.)

Le comte de Carlisle est de passage ici. Il se rend en Lorraine puis en Savoie, et peut-être plus loin, mais il n'est chargé d'aucune mission secrète pour la Sérénissime Infante, je le sais de bonne source. Pourtant, en traversant Bruxelles, il présentera sans doute ses hommages à l'Infante. Nous croyons bien que le marquis Spinola a quitté la Cour d'Espagne à l'heure actuelle, bien qu'il ne nous ait pas encore avisé officiellement de son départ. Mais il a écrit, le 7 mai, qu'on ne devait plus lui écrire ni lui adresser de lettres à Madrid.

On dit que les Hollandais préparent un coup de main, mais nous n'en avons pas encore pu découvrir le but ; on affirme, de divers côtés, qu'ils veulent établir un camp près du Fort de Saint-André, dans les environs de la ville de Bois-le-Duc. Ce sont les États de Hollande qui font au Roi d'Espagne la guerre la plus effective. Ils frappent surtout la fortune privée, et ils ruinent, entre autres, la Compagnie des Indes Occidentales. Celle-ci aurait envoyé, paraît-il, une flotte considérable vers le golfe de todos los Santos, afin de reprendre la ville de San-Salvador qu'ils ont perdue assez honteusement, ce qui n'est guère dans leurs habitudes.

Comme je n'ai rien d'autre à dire, je termine en baisant humblement les mains de V. S. et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Je n'ai pas écrit à V. S., la semaine dernière, parce que je me trouvais en voyage et assez loin de la voie qui nous permet de correspondre aisément.

Anvers, 1^{er} juin 1628.

62¹⁶⁰

Très cher Monsieur,

Si j'ai paru négligent envers V. S., c'est pour une raison analogue à la dernière fois. La semaine dernière, au moment du courrier, je me trouvais à Wavre, aux confins du Namurois : j'y escortais, sur l'ordre de la Sérénissime Infante, le comte Carlisle. Il n'a fait que passer par ici, en filant sur la Lorraine et la Savoie. Il a été reçu à la Cour d'une façon très gracieuse et très honorable ; il a eu deux entrevues avec la Sérénissime Infante, et cependant V. S. me croira si je Lui dis qu'il n'était porteur d'aucune lettre de Son Roi, ni chargé d'aucune mission. Certes, la tension entre l'Espagne et l'Angleterre a fortement diminué et le passage des courriers, qui avait été interrompu pendant la guerre, est de nouveau libre. Le comte Carlisle n'a guère de sympathie pour nous ; il est même le chef du parti qui nous est hostile. Mais il est aussi très irrité contre le cardinal de Richelieu, si bien qu'on peut dire de lui *falsum in amore odia non fingere*. Il retournera dans son pays dans six mois, environ, par le même chemin. Je n'ai pas pu me rendre compte de l'objet de ses missions, et il est possible que son voyage soit un moyen honorable de l'écarter. Une chose est certaine, c'est qu'il est porteur d'un diamant de grande valeur qu'il va offrir, de la part du Roi son maître, au prince du Piémont, avec un

compliment bien tourné qui doit, joint à ce joyau et aux liens de sang, asseoir définitivement leur amitié.

Tout va bien en Angleterre, où le Roi et le Parlement vivent en bonne intelligence et où le Roi a obtenu les subsides qu'il sollicitait. Mylord d'Embig a reçu par Montagu l'ordre formel de vaincre ou de mourir sous La Rochelle. A l'unanimité, le Conseil des Ministres avait très mal pris sa retraite sans combat. Je crois, cependant, que ces injonctions ne produiront aucun changement ni aucun effet. *Durum est contendere cum victore*. En Italie, le duc de Savoie a travaillé seul, et il est maître aujourd'hui de tout ce qu'il guignait : je veux parler du pays de Montferrato que le Pô séparait de ses territoires. Quant à Don Gonzalès, il n'a pas les troupes qu'il lui faudrait, et on croit qu'il a subi un dur échec quand, le 10 mai, la garnison de Casale a fait une sortie courageuse. (Note marginale : il a perdu, à cette occasion, environ dix-huit capitaines, un grand nombre d'officiers subalternes et un millier de soldats.) Nous croirons que le climat d'Italie ne lui vaut rien, car sinon nous devrions admettre que ses succès en Flandre furent purement fortuits, et que sa chance, seule, les engendra, plutôt que sa valeur.

Un gentilhomme anglais, qui convoie le cabinet de Mantoue vers son pays, vient d'arriver ici. Il m'a dit que tout est actuellement sur le chemin, et qu'il attend d'une heure à l'autre la plus grande partie des colis à Anvers. Cette vente m'irrite tellement, que j'ai eu envie de m'écrier, comme a dû le faire le Génie de Mantoue : *Migremus hinc*.

Je remercie V. S. pour le petit livre sur l'expédition d'Angleterre. Je le ferai relier avec l'autre, afin de pouvoir mieux les comparer. Je voudrais pouvoir rendre à V. S. les mêmes bons procédés, mais je ne trouve rien qui soit susceptible de Lui plaire. J'attendrai donc qu'une heureuse occasion se présente, ou que V. S. me signale quelque chose qui soit à Son goût. Car je n'ai ni le talent, ni les qualités nécessaires pour Lui envoyer quelque chose de plus important. V. S. saura que ma bonne volonté ne sera jamais en défaut à Son égard. Pour finir, je baise de tout cœur les mains de V. S. et celles de Son frère.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Il y avait dans la suite du comte Carlisle un secrétaire du Roi, nommé Boswel ¹⁶¹, qui m'a paru avoir des connaissances très vastes et être un humaniste distingué. Il est, en outre, très modeste et assez naïf. V. S. le connaît peut-être de réputation.

Je prie V. S. de bien vouloir Se charger de la lettre ci-jointe destinée à M. Vosberghen. Elle m'a été remise et recommandée par un de nos parents communs.

Anvers, 15 juin 1628.

63¹⁶²

Très cher Monsieur,

Nous avons ici très peu de choses à soumettre à la curiosité de V. S. Le marquis Spinola tarde beaucoup à rentrer. Il a dépassé, à l'heure actuelle, les délais qu'il s'était donnés, puisqu'il indiquait, dans sa dernière lettre, datée du 8 mai, qu'il était à la veille de reprendre la route. Nous croyons, pourtant, que son retard n'a pas d'autres causes que sa prudence et sa méfiance légitime ; il ne se contentera pas, en effet, de simples promesses, et il ne fera aucun crédit à l'avenir, sed habet oculatas manus, sachant bien que les affaires qu'il laisserait inachevées en Espagne ne se termineraient jamais une fois qu'il aurait le dos tourné.

On dit que nos troupes ont tenté un coup de main sur Berg-op-Zoom. On s'était assuré des intelligences dans la place, et quelques soldats avaient accepté de livrer le fort dit « Tête de Berg », et d'incendier les dépôts de munitions. Mais un des complices a dévoilé la conjuration, et les autres ont été aussitôt envoyés à La Haye, pour y recevoir, je suppose, un traitement digne de leurs exploits. J'ajouterai que toutes ces nouvelles nous viennent de Hollande, où le bruit court aussi que de gros détachements de nos

troupes, partis de Santvliet et de Stabroeck, s'avancèrent le 13 courant jusque sous les remparts de Berg. Mais nous ne pouvons obtenir ici aucune confirmation de ces nouvelles. Il me semble, pourtant, qu'on n'aurait pas jeté ces soldats en prison sans avoir en mains des preuves évidentes de leur trahison.

J'ai reçu des lettres très volumineuses de M. de Peiresc, via Marseille. Toutes les affaires qui l'occupent, et qui commandent ma vive admiration, n'arrêtent pas sa curiosité pour les choses de l'antiquité. Il est certain que cet homme est attiré par toutes les spécialités comme nous le sommes, chacun, par la nôtre ; et je comprends mal qu'un seul cerveau, tot functionibus diversis possit sufficere. Je viens de lire un petit ouvrage qui m'a plu, *Imperatotis Justiniani defensio adversus Alemannum* », par Thomas Rivus. Il est bien écrit, d'un style cicéronien mais très simple, et la thèse même est excellente, quoique on puisse croire, quand il s'agit des princes, tout ce qu'on veut, sauf cette passion enragée qu'au mépris de la vérité dénonce Procope.

A mon regret, je n'ai plus rien à dire à V. S. Je finis donc en Lui baisant respectueusement les mains, et me recommandant à Ses bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 22 juin 1628.

Très cher Monsieur,

On commence à s'émouvoir, ici, du retard du marquis Spinola. On est surpris qu'il n'ait plus envoyé de courrier exprès depuis le 8 mai, et on estime qu'il doit être occupé à traiter une affaire très importante et qu'il ne veut pas lais ser inachevée en s'embarquant sur de vagues promesses. On

sait qu'elles ne sont jamais suivies d'effet avec les Espagnols, dès que la personne qui les a obtenues a tourné le dos, escomptant la fin de l'affaire pendant son absence. Nous en avons tous fait l'expérience à diverses reprises.

Je sais que le marquis Spinola avait décidé de faire son voyage de retour par l'Italie. Son secrétaire m'a dit qu'il avait écrit, en partant, à tous ses parents et à tous ses amis génois qu'il comptait bien, en revenant d'Espagne, avoir la joie suprême de les revoir, une fois encore, avant sa mort.

La nouvelle d'un traité entre la Savoie et le duc de Nevers avait provoqué, ici, bien des craintes, mais je crois que cette émotion commence à se calmer. C'était, sans doute, comme le dit V. S., la manœuvre d'un menteur quelconque, pour éviter que la France envoie des renforts, ou du moins pour retarder cet envoi. Je suis curieux de savoir ce que d'Esplang ¹⁶⁴ va nous dire, car je ne crois guère que le comte Carlisle soit porté à agir en notre faveur, et je persiste à penser que le but principal de sa mission était de l'éloigner, lui, de Londres.

A Santvliet, tumultuatum est a sociis navalibus. parce que la paie n'avait pas été assurée, mais avant-hier satisfaction a été donnée aux mutins. Tout le monde, même les Hollandais dans leur « Gazette », estiment que La Rochelle est perdue et que les secours anglais seront inefficaces ; certains pensent, cependant, que la ville pourra résister encore quelque peu. L'affreuse cruauté dont a fait montre le prince de Condé à l'égard des pauvres rebelles tombés en son pouvoir, a enflammé tous les cœurs et exacerbé les courages jusqu'au désespoir. Et même si cette politique était légitime, je trouve que l'exécution n'aurait pas dû en être confiée à un homme dont les parents ont vécu aux dépens du parti qu'il combat aujourd'hui. J'ai toujours, pour ma part, pris le Prince de Condé pour un petit bonhomme néfaste à la France, et cela dès le moment où je l'ai vu à Bruxelles ; il y scandalisait la Cour par le spectacle de ses amitiés et de ses amours exaltées.

J'ai lu le livre de Rivius sur Justinien. Il est bon, me semble-t-il, mais injuste par le fait qu'il ne souffle pas mot de Théodora Augusta, qui ne cessa point, cependant, de défendre son mari accusé de mille et un crimes terribles.

Je regrette de n'avoir pas eu, jusqu'ici, l'occasion d'envoyer à V. S. le portrait du Marquis ni les Stemmata Principum Belgii. Je tâcherai de

m'accorder dans ce but avec M. Frarin, puisque l'entremise de M. Gault me fait défaut.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise respectueusement les mains à Elle et à Son frère, et je reste,

De V. S. très illustre, le serviteur fidèle,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 6 juillet 1628.

65¹⁶⁵

Très cher Monsieur,

Vraiment le siège de La Rochelle s'éternise beaucoup plus que ne le prévoyaient nos espoirs. Pour moi, je n'en suis pas très surpris, car je n'ai pas oublié que le marquis Spinola, au temps où il assiégeait Bréda, se trompait régulièrement dans ses pronostics, et que la ville lui tomba entre les mains au moment où il ne s'y attendait guère. J'ajouterai que ces retards avaient augmenté les dépenses outre mesure, et qu'on eut tellement de peine à envoyer les vivres que nous n'avons pas cessé de nous en ressentir. Or le Roi de France ne connaît pas ces ennuis. Il campe bien tranquillement dans son propre pays, au sein de l'abondance et n'ayant à surveiller qu'une seule passe, celle par laquelle les Anglais pourraient secourir les assiégés. (Note marginale : où il est aidé par un ouvrage militaire de longue haleine, qui a coûté bien de l'argent et bien des peines.) Le Marquis avait, au contraire, derrière lui une plaine occupée par l'ennemi, longue de cinq à six lieues, ouverte de partout, et qui l'exposait à être assailli de toutes parts. Je ne fais pas cette comparaison pour déprécier en rien la gloire du siège de La Rochelle, mais pour prouver ce que j'ai toujours affirmé, c'est-à-dire que le Roi, après avoir fortifié les digues par des travaux aussi considérables, coupé le chenal par un mur aussi énorme et réuni autour de la ville toutes

ses troupes ou, du moins, presque toutes les troupes de son armée, n'attendra plus de longs mois avant d'assister à la chute de La Rochelle. Les Anglais auront beau faire tout leur possible, ils s'épuiseront en vain, et ils augmenteront à la fois la honte de leur défaite et la gloire de leur vainqueur. Tel est mon pronostic, que je tiens pour Évangile.

C'est le pauvre duc de Mantoue qui, de toute cette affaire, pourrait bien subir les tristes conséquences. Le voici, comme le dit V. S., avec trois ennemis plus forts que lui sur les bras, et avec le seul appui de particuliers, sur l'efficacité duquel je reste sceptique, puisque le Roi reste empêtré sous La Rochelle ; dans ces conditions, je doute que le Duc puisse sauver ses États, déjà à moitié perdus. J'ajouterai que dans quelques mois la saison des marches forcées sera passée pour les grandes armées, routes et plaines devenant impraticables au moment des pluies d'automne. Enfin, il est probable que, quand le Roi aura pris La Rochelle, il permettra à ses troupes de se reposer un peu de leurs fatigues et des ennuis du siège ; d'autant plus qu'une entreprise aussi pénible et aussi longue aura mis le trésor à sec.

En ce qui concerne Casale, j'ai l'idée qu'une fois pris le Montferrato, les ennemis du duc de Mantoue viendront bloquer cette place, selon la coutume actuelle, c'est-à-dire sans rien tenter contre elle de vive force. Certains disent que la plus grande difficulté pour les assiégeants sera de fermer le fleuve ; mais ce travail sera, au contraire, je pense, très facile puisque le duc de Nevers n'a ni un seul navire ni une galère armée pour défendre le passage ou pour envoyer en temps utile les secours nécessaires. (Note marginale : il devrait, d'ailleurs, passer en ce cas sous le feu des garnisons espagnoles de Valence et d'autres villes du Pô.) Don Gonzalès n'aura donc qu'à mettre à l'eau quelques frégates et quelques barques armées pour être maître absolu du fleuve. D'autre part, je ne vois guère comment la garnison de Casale pourrait être ravitaillée par terre, puisque tout le pays est au pouvoir de l'ennemi. Par conséquent, plus elle sera nombreuse (comme c'est, paraît-il, le cas) et plus tôt elle manquera du nécessaire.

Ici nous n'avons rien de neuf, sinon que l'ennemi groupant autour de Berg des forces plus importantes que de coutume, les nôtres se concentrent vers Stabroeck et les environs. On peut dire qu'il y a aujourd'hui plus de neuf mille fantassins et une nombreuse cavalerie réunis autour d'Anvers.

Le retour du Marquis commence à devenir suspect. Je ne sais ce qu'il faut en penser, puisqu'il n'écrit plus à personne, ni même à la Sérénissime Infante, comme celle-ci me l'a fait savoir tout récemment. On n'a pas

entrepris la construction du canal qui devait s'amorcer dans notre ville, et ce retard me laisse supposer qu'on ne s'y mettra point cette année. Quant à l'autre, je n'ai pas entendu dire que sa situation était aussi mauvaise que V. S. veut bien le dire ; il y a, simplement, qu'on ne l'achève pas par manque d'argent. Les ressources sont nécessaires ailleurs, et on peut dire que les guerres d'Allemagne et d'Italie nous mettent à sec. Je recevrais avec un vif plaisir le livre de Monsieur de Breves, si seulement je connaissais un moyen de récompenser les largesses de V. S., qui m'oblige tous les jours un peu plus.

Comme je n'ai rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise respectueusement les mains, à Elle et à Son frère, en restant

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Ce que V. S. m'écrit à propos de mon colis arrivé tout ouvert et sans cachet de cire, m'a beaucoup surpris. C'est une suite de mon inattention, et peut-être de la hâte que j'ai mise à le faire, un jour où quelques amis devaient précisément dîner chez moi. A l'avenir, je serai plus soigneux et je remercie V. S. pour Sa bonne remarque.

Anvers, 14 juillet 1628.

66¹⁶⁶

Très cher Monsieur,

Bien que le frère ¹⁶⁷ de V. S. soit, dans Ses lettres, beaucoup plus libéral que moi de Son temps et de Sa courtoisie — Il me dépasse, d'ailleurs, dans la pratique de toutes les vertus, — je ne regrette pas cependant de voir V. S. se substituer à Lui quelquefois Car V. S. a pour Elle d'être un homme frais, plein d'une nouvelle vigueur, et capable d'insuffler un regain de vie à notre

correspondance, si souvent languissante de ma part, non point, certes, que mon affection se ralentisse le moins du monde mais à cause de l'effroyable pénurie de nouvelles. Tedio loties eadem reiterandi.

Je me sens sans courage pour répéter, une fois de plus, que le retour du marquis Spinola tarde trop à se produire. Il est bien à craindre qu'il ne puisse conclure ses affaires, qui sont celles de l'État, conformément à ses désirs et aux souhaits unanimes de la population. Il est évident qu'il s'attache, avec tout son talent et toute sa bonne volonté, à arracher le Roi d'Espagne et ses ministres à la profonde léthargie dans laquelle ils sont plongés, afin, qu'ouvrant enfin les yeux, ils mettent un terme à l'affreuse misère de l'Europe et ne s'obstinent pas impingere ad eosdem semper suis jam damnis et cladibus infames scopulos Bataviæ. Ces difficultés-là sont beaucoup plus insolubles en paroles qu'en réalité. Sed surdo fabulam ut videtur puisqu'il y a plus de deux mois, aujourd'hui, que le Marquis n'a plus écrit et ses affaires ne s'achèvent pas, contrairement à ses espoirs d'alors. V. S. n'ignore pas que le Marquis avait prié la Sérénissime Infante à cette époque-là de ne plus rien lui envoyer à Madrid, parce qu'il aurait quitté cette ville à l'arrivée du courrier.

Mais les Espagnols ont certainement décidé de traiter cet homme avisé comme ils ont l'habitude de traiter tous ceux qui se rendent à leur Cour pour quoi que ce soit, quos omnes vanis promissis oneratos dimittunt ut infectis postea nogociis souper suspensos et vana spe hiantes detineant et tandem eludant. Sed noster habet oculatas manus ¹⁶⁸. Et V. S. me croira si je Lui dis que le Marquis ne reviendra pas sans une décision définitive quant à la paix ou à la guerre, et avec toutes les autorisations nécessaires pour mener l'une ou l'autre à bon port.

La Sérénissime Infante ne se porte pas très bien. Elle souffre de coliques causées par la gravelle et d'une fièvre constante. Elle s'est fait saigner et a eu recours à plusieurs autres remèdes énergiques ; aussi, grâce à Dieu, se porte-t-elle mieux actuellement. Le sort de la Belgique dépend réellement de sa santé, car c'est une Princesse douée de toutes les vertus qui sont l'apanage de son sexe, et d'une très longue expérience dans le gouvernement de nos populations. Elle s'est délivrée de toutes les fausses idées que les nouveaux venus apportent d'Espagne avec eux. Je suis, pour ma part, persuadé que si S. A. pouvait gouverner comme elle l'entend, et sponte sua componere curas, elle pourrait, aidée du marquis Spinola, donner une impulsion très heureuse aux affaires, et qu'on verrait rapidement un très grand changement non seulement dans notre situation nationale, mais dans la situation générale du monde entier. Toutes les affaires de l'Europe sont actuellement enchevêtrées, mais elles sont aux mains d'incapables ou de gens sans expérience et qui non expediunt sua consilia et oderunt aliena. Evidemment, nous n'avons encore aucune certitude quant au résultat des démarches du Marquis, mais de son silence nihil laetum opperimur. Je prie V. S. de considérer ceci comme une confidence, et de n'en pas faire état.

Pour La Rochelle, je ne ferai que répéter mon vieux refrain : la ville finira par tomber entre les mains du Roi, puisqu'elle n'est plus soutenue que par le fol espoir du dernier effort que tenteront les Anglais. Quant aux choses d'Italie, ma dernière lettre exprimait mon opinion à leur égard, et les événements ne font que m'y confirmer.

A mon regret, M. Frarin n'a pas eu l'occasion, ces derniers temps, d'envoyer des objets à Paris, mais nous attendons M. Gault dans quelques jours, qui expédiera plusieurs caisses de tableaux, et je ne laisserai pas échapper cette chance-là.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je Lui baise les mains à Elle et à Son frère, de tout cœur, et je reste, en toute affection,

De V. S., le très humble serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 20 juillet 1628.

67¹⁶⁹

Très cher Monsieur,

Je n'aurais vraiment rien à dire à V. S., sinon Lui exprimer ma reconnaissance pour les nouvelles qu'Elle me donne, si Sa lettre ne parlait pas du grabuge causé à Bruxelles par les ordonnances du Nonce. Cette affaire n'est pas tout à fait conforme aux récits qu'on colporte, et je vais raconter à V. S. toute l'histoire, depuis son origine, bien qu'on ne donne à personne le droit de consulter les papiers et le dossier de la cause.

L'origine fut un conflit très embrouillé qui éclata à propos de la succession d'un certain M. Billy, un Liégeois, qui avait été l'ami intime de l'Électeur de Cologne (Note marginale : Ernest de Bavière) et qui avait amassé une grosse fortune en gérant les affaires de l'Électorat. Un conflit très grave et des disputes orageuses mirent aux prises ses fils et leurs tuteurs, d'une part, et de l'autre, le Commissaire de la Cavalerie, Occhoya, gendre du défunt, et M. Antonio Perès, oncle et tuteur de sa femme. Ledit Occhoya mourut à son tour, ces jours-ci, et pour plaire à Rome, on publia aussitôt sur toutes ces intrigues mystérieuses de la succession Billy une « excommunication », c'est-à-dire une ordonnance ecclésiastique aux termes de laquelle tous ceux qui savaient quelque chose au détriment ou au bénéfice des gens engagés dans cette histoire, devaient aussitôt le révéler

sous peine d'être excommuniés. Ce monitoire fut cassé par notre Procureur général (Note marginale : l'équivalent du Procureur du Roy, en France) à la requête du Conseil du Brabant. Mais le Nonce, poussé par l'Archevêque de Malines, qui est irrité contre le Conseil pour des raisons personnelles, ou qui agissait par malveillance sinon par ignorance, publia un second monitoire, dirigé cette fois contre le Conseil du Brabant et contre son président le Chancelier. Celui-ci se rendit en personne, paraît-il, arracher l'affiche, et il déposa plainte pour faire frapper d'amende l'Official de l'Archevêché qui l'avait insulté. Des ordres de la Sérénissime Infante et la médiation du Cardinal della Cueva pacifièrent l'incident, et le Chancelier se contenta de traiter le Nonce en étranger, peu familiarisé encore avec les coutumes du pays. Il publia ensuite ses raisons, d'après lesquelles le Conseil du Brabant a des privilèges très anciens et des chartes accordées par les Papes (il les produisit, d'ailleurs) qui soumettent, dans nos provinces, toutes les « excommunications » et autres monitoires à son approbation et à son visa.

Je ne me trouvais pas à Bruxelles au moment de l'incident, mais on raconte ici que la population avait été invitée à ne plus vendre aucun produit de nécessité à la Maison du Nonce, si bien que celui-ci, si l'affaire n'avait pas été rapidement terminée, aurait couru le risque de manquer de vivres en plein Bruxelles.

Voici tout ce que j'ai à dire à V. S., car, pour le reste, je me trouve démunie de toutes espèces de nouvelles dignes de V. S. Pour finir, je baiserais très respectueusement Ses mains et celles de Son frère, priant le ciel de leur donner à tous deux le bonheur et la joie.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 27 juillet 1628.

Très cher Monsieur,

Je n'ai pu, la semaine passée, remplir mes engagements vis-à-vis de V. S. parce que je me trouvais à la campagne, un peu en dehors des chemins de poste. A mon retour, j'ai trouvé les deux bonnes lettres de V. S., qui me donnent un résumé très parfait de tout ce qui se passe en France. Tout le monde est émerveillé par la résistance de La Rochelle, qui n'a, pourtant, d'autre ressort que le désespoir, et le rêve d'un hypothétique secours anglais : celui-ci sera, à mon sens, tout à fait inefficace après un si long retard.

Nous nous trouvons ici à mi-chemin entre la paix et la guerre, supportant toutes les misères et tous les ennuis extérieurs de la guerre, et n'ayant aucun avantage de la paix. Anvers sombre peu à peu ; elle mange son capital et n'a même plus l'ombre d'un commerce pour se soutenir. Les Espagnols s'imaginent qu'ils nuisent fortement à leurs ennemis en supprimant les licences commerciales, alors qu'en réalité tout le poids de ces mesures retombe sur les sujets du Roi. Nec enim pereunt inimici, sed amici tantum intercidunt. Le Cardinal della Cueva s'obstine seul à persister, à s'enfoncer dans son erreur, ne videatur errasse. J'ai reçu une lettre du marquis Spinola, datée du 9 juillet, qui me fait croire qu'il ne rentrera pas aussitôt qu'on croyait. Il est encore occupé à mettre en ordre un certain nombre d'affaires importantes, qu'il ne veut pas abandonner dans l'état d'inachèvement où elles sont ; il ne veut pas, après tant d'autres, se laisser prendre aux vaines promesses de la Cour. Cela, je l'ai écrit, d'ailleurs, à plusieurs reprises à V. S.

D'Italie, nous apprenons les mêmes nouvelles que V. S., et moins peut-être. Il paraît que Don Gonzalès campe sous Casale avec si peu de soldats et de moyens que les défenseurs sont paisiblement sortis pour faire la récolte, et qu'ils ont rentré la moisson dans la ville à sa barbe, sans qu'il puisse infliger à ses ennemis les pertes les plus insignifiantes. D'autre part, il paraît que le fleuve, grossi par les pluies continuelles, a enlevé la majeure partie de ses retranchements. Avant-hier, le bruit a couru ici que la paix était signée entre l'Empereur et le duc de Mantoue. Si la nouvelle se confirme, nous pourrions dire : sic nos servavit Apollo. (Note marginale : Je viens d'apprendre que le duc de Savoie rassemble son armée pour barrer le

passage aux troupes françaises de secours, et qu'il est résolu à se battre par devoir plutôt que de les laisser passer.)

On m'écrit d'Espagne qu'on a trouvé un expédient pour résoudre la crise d'inflation monétaire : le Roi perdra un quart, le possesseur un quart, les provinces et les villes participeront à la perte des autres quarts restants. Ce système équivaut à faire supporter au citoyen, par différents moyens, une perte égale aux trois quarts de son numéraire. Je sais bien que pour guérir un mal aussi grave, on devait avoir recours à un remède très violent. Mais le Royaume ne tardera pas, néanmoins, à sentir les conséquences de cette mesure, prise précisément à l'heure où le peuple est acculé à la misère et à la faim.

Nous avons appris ici la conversion du Duc de La Trémoille, pour la plus grande gloire de l'Église catholique et la confusion des Huguenots, à la tête desquels le Prince avait toujours eu sa place. Si la Duchesse suivait son exemple, elle donnerait une belle leçon à la femme de Don Emmanuel de Portugal, qui s'est retirée dans les environs de Genève, tandis que son fils aîné acceptait il y a quinze jours, à Bruxelles, la lourde règle des Carmes déchaussés.

Je me réjouis que M. de Thou se porte bien, et j'espère qu'il fera paraître un jour la relation de son voyage. Je prie Dieu de lui accorder un bon retour.

Je crains que notre correspondance ne doive s'interrompre pendant quelques mois. Je vais être amené, en effet, à faire un grand voyage. Mais comme aucun projet n'est certain, ici-bas, sinon à l'heure même où on l'exécute, j'avertirai V. S. avant mon départ, et pour que V. S. ne m'écrive pas en vain, je Lui dirai s'il m'arrive un retard ou un empêchement.

En attendant, je me recommande de tout cœur aux bonnes grâces de V. S. et à celles de Son frère, priant le Ciel de leur accorder à tous deux bonheur et joie.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Anvers, 10 août 1628.

Ici s'arrête la correspondance régulière entre Rubens et Pierre Dupuy. Quelques jours après avoir écrit cette lettre, Rubens partit pour Madrid ¹⁷¹, et commença la série des missions qui le retinrent, pendant près de deux ans, loin d'Anvers, de son travail et de ses amis.

A quelques reprises, le peintre écrivit encore à l'humaniste français, mais les préoccupations d'ordre politique qui interrompirent totalement, à cette époque, les relations entre Peiresc et Rubens, eurent sans doute ici aussi une répercussion très nette. Car il semble peu probable que beaucoup de lettres se soient perdues. Le texte de celles qui nous sont parvenues en est une preuve suffisante.

La première lettre est du printemps 1629, et fut écrite de Madrid.

69¹⁷²

Très cher Monsieur,

J'ai reçu, il y a six jours, par le dernier courrier, l'excellente lettre de V. S. datée du 5 février. Elle m'est parvenue par l'intermédiaire de l'Ambassadeur de Flandre. Si je suis surpris qu'elle ait mis tant de temps à me parvenir, je me réjouis, cependant, de savoir V. S. en bonne santé, ainsi que Son frère, et d'apprendre que M. Peiresc se porte bien et se souvient de moi. Vraiment, mon affection mérite qu'il ne me bannisse pas de sa mémoire, lui qui m'a contraint, presque de force, à faire violence à ma timidité, et à lui donner mon portrait peint par moi-même. J'espère qu'il l'a bien reçu ; je le lui ai envoyé par une voie sûre, peu de temps avant mon départ de Flandre.

J'ignore si les rigueurs de l'hiver me permettront d'accomplir mon beau projet de l'aller voir. Je le souhaite de tout mon cœur mais je devrai obéir aux circonstances qui me dirigeront, peut-être, vers d'autres buts, si bien qu'il se pourrait que je passe à Paris en premier lieu. Cela me permettrait de faire oublier à V. S. la façon très peu aimable dont je l'ai quittée la dernière fois, bien contre mon gré.

Je remercie V. S. pour cette inscription héroïque, de victis Rupellanis. Je l'ai soumise au Comte d'Olivarès, et il l'a trouvée très belle, comme de

juste, d'ailleurs. Espérons que l'auteur pourra bientôt faire valoir son style, en célébrant un plus beau sujet, le jour où la gloire d'une victoire sur l'étranger fera pâlir celle des succès remportés dans la guerre civile, et où S. M. Très Chrétienne fera sienne la grande parole de César, après sa victoire du Pont : Veni, vidi, vici.

Nous avons vu le traité, infâme pour la Couronne d'Espagne, (il faut bien l'avouer) que nos ministres ont signé avec la Savoie. A le lire, on peut se demander si c'est dans la conduite de la guerre ou dans la discussion de la paix qu'ils ont été le plus bas. Du duc de Savoie, on ne peut rien dire, sinon qu'il s'est toujours vaillamment comporté contre les Espagnols, et qu'il s'est toujours très mal défendu contre les Français : peut-être y a-t-il là la manifestation d'un penchant secret de son caractère, à moins que ce soit plutôt une conséquence de notre terrible incurie. C'est elle, en tous cas, qui a perdu la flotte de la nouvelle Espagne : ses vainqueurs eux-mêmes étaient surpris et aussi un peu honteux de l'avoir prise par chance et non de haute lutte, et d'avoir remporté une si grande victoire sans perdre un seul homme. On dit que l'amiral et ses officiers ont été conduits à Séville, où s'instruira leur procès en toute sévérité. Leur châtiment ne réparera pas le désastre, c'est vrai, sed statuet exemplum in posterum.

La flotte du Pérou (Note marginale : celle que l'amiral Rasbare a amenée récemment à Séville) est très riche, car, outre l'or et l'argent habituels, elle porte aussi un cadeau extraordinaire fait au Roi par la colonie. Et voici que se confirme une fois de plus le vieux proverbe qui dit que le désordre engendre l'ordre, et que, tardivement, sapiunt Priges. Car ici, on s'acharne à mettre de l'ordre en toutes choses depuis qu'on se sent atteint dans les œuvres vives, et on semble désireux de se réveiller de la léthargie. La caraque et le galion de Goa, qu'on croyait tombés aux mains des Hollandais, sont enfin arrivés à bon port, ce qui a mis un peu de baume sur les plaies.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je me recommande humblement à Ses bonnes grâces et à celles de Son frère, et je Leur baise très humblement les mains à tous deux.

De V. S. très illustre, le très fidèle serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Je prie V. S. de bien vouloir me rappeler au bon souvenir de M. l'abbé de Saint-Ambroise, et de l'assurer, ainsi que M. de la Motte, de mon affection.

Madrid, 22 avril 1629.

Plusieurs mois s'écoulèrent. On sait que Rubens se garda bien d'aller rendre visite à Peiresc, qu'il traversa la France en poste, gagna Anvers où il ne resta que quelques jours, puis s'embarqua pour l'Angleterre.

C'est de Londres qu'il écrivit la lettre suivante.

70¹⁷³

Très cher Monsieur,

Voir tant de pays, visiter tant de Cours en si peu de temps m'aurait été beaucoup plus agréable et plus utile pendant ma jeunesse, à une époque où mon corps plus robuste aurait pu mieux supporter les fatigues de la poste, et où mon esprit, grâce à l'expérience tirée du commerce de tant de peuples différents, aurait pu se préparer à faire de grandes choses. Aujourd'hui, ce sont mes dernières forces que je dépense et il ne me restera plus de temps pour jouir du fruit de toutes mes peines, nisi ut cum hoc resciero doctior moriar.

Ma seule consolation et ma seule compensation sont dans tous les spectacles délicieux que j'ai rencontrés en parcourant cette île, bien digne, à mes yeux, de la curiosité d'un homme éclairé, non seulement par le charme des paysages et la beauté du pays, ou bien par les coutumes et le décor de la vie qui sont d'un peuple riche, heureux et pacifique, mais encore par le nombre incroyable d'excellents tableaux, de statues et d'inscriptions antiques qu'on trouve dans cette Cour.

Je ne veux pas parler des marbres d'Arundel, que V. S. m'a signalés, jadis, le premier. J'avoue que je n'ai jamais rien vu de plus précieux, pour

l'étude de l'antiquité, quam foedus ictum inter Smyrnenses et Magnesios cum duo bus earumdem civitatum decretis et victoriis Publii Citharoedi.

Je déplore que Selden ¹⁷⁴, à qui nous devons la publication et les commentaires de ces textes, ait pu s'arracher à leur contemplation et immiscet se turbis politicis, qui est bien l'occupation la plus indigne de son très noble génie et de son admirable science. Aussi qu'il n'accuse point trop âprement la fortune si la colère du Roi, provoquée par les tempêtes populaires, l'a jeté en prison avec d'autres parlementaires.

J'aurai, sans doute, à m'arrêter ici quelque temps, malgré mon désir de respirer enfin l'air de chez moi. On a réellement besoin de ma présence à Anvers, où je me suis à peine arrêté trois ou quatre jours en arrivant de Madrid.

J'ai reçu une lettre de M. Peiresc, datée du 2 juin, et dans laquelle il m'exprime ses très vifs regrets d'apprendre que j'ai dû modifier mes plans, et renoncer à mon projet de rentrer d'Espagne par l'Italie, en traversant la Provence. J'aurais, pourtant, beaucoup voulu faire ce détour, fut-ce pour pouvoir goûter durant quelques jours le charme extrême de sa conversation.

Je supplie V. S. de bien vouloir lui transmettre la lettre ci-jointe, qui est la première après plus d'un an de silence. Je termine en baisant, en toute affection, les mains de V. S. et celles de Son frère, et je me recommande de tout cœur à Lueurs bonnes grâces.

De V. S. très illustre, le serviteur affectueux,

Pierre-Paul RUBENS.

Londres, 8 août 1629.

C'est d'Anvers que Rubens écrivit à Pierre Dupuy pour l'avant-dernière fois. Sa lettre, qui ne porte pas de date précise, est cependant marquée du millésime 1630.

Monsieur,

J'ay esté très ayse d'avoir de vos nouvelles et je vous supplie de croire que le seul respect de ne vous importuner ma retenu de ne vous prévenir par mes lettres pour renouveler notre ancienne correspondance, laquelle jay regretté plusieurs fois d'avoir perdu (à mon opinion) par mes voyages d'Espagne et Angleterre, car elle ne m'estoit seulement agréable pour vos bons advis mais par vostre qualité et réputation me donnoit des atacles d'ambicion, oultre que ce bonheur me venoit de part de M. De Peresc que j'onore aultant que personnage au monde. J'ay quelquefois de ses nouvelles, par le moyen d'un marchand naguerrès venu de Marseille à demeurer en ceste ville. Il na jamays perdu son bon goust en matière d'antiquité par les calamitez publiques de sa patrie, ains a tousjours continué à m'envoyer de ses gentillesses accoustumées, me donnant part de ses observacions et desseyens tirez de quelq. pièces antiques et particul^t dun tripas de bronse trouvé en un temple ruineus de Neptune, et plusieurs aultres galanteries. Je suis bien ayse qu'il est de retour chez soy, après une si longue et ennuyeuse absence. Mons. de Valavez son vray frère de nature et courtoysie, m'at honoré aussi quelq. fois de ses lettres. Il me semble que la peste faict sa gyravolte par toute l'Italie on escrit de Venise qu'elle y fayct des grans progrès. Quant à la mort de Monsieur le Marquis Spinola je ne puis dire aultre particularité sinon quelle at esté causée par des travaulx et ennuys, vires ultra sortemq. senectœ. Il semble quil estoit las de vivre on a veu une siene lettre escrite se portant ancor bien qui disoit : J'espère que Notre Seigneur m'accordera la faveur de mourir durant le prochain mois de septembre, ou avant ¹⁷⁶. Il estoit fort degousté pour les mauvais offices quon luy rendoit en Espagne et particul^t Mons. l'Abbé Scaglia sen estoit déclaré partie, et tout exprès allé en Espagne pour luy faire la guerre, et digia auparavant il n'estoit pas bien avecq Mons. le conte d'Olivares. Ce néantmoins il n'est pas vray qu'on l'at despouglé de ses charges contre son gré avant sa mort mais bien supposant sa mort et ayant digia S. E. mesme prévenu se sentant à l'extrémité à transférer le gouvernement en la personne du marquis de Santa Cruz. Son mal estoit un léthargue duquel ayant esté creu mort le 12 de settembre il revint et quant on pensoit estre assurée son

escapade, une récidive l'emporta le 25 du mesme mois. Il at, selon qu'on escrit de tous costez parachevé ceste guerre avecq sa vie. C'est une marque de la grandeur de son destin et de la puyssance de son génie. J'ay perdu en sa personne un des plus grans amys et patrons que j'avoys au monde comme je puis tesmoingner par une centurie de ses lettres. (Note marginale : On m'escrit de Brusselles que le ducq d'Alve présentement viceroy de Naples est déclaré govemeur de Milan.) Quant à Mons. de Saint Ambroyse je vous asseure que je suis son très humble serviteur et que j'estime aultant son amitié et faveur que me manquant ses bonnes graces je feroys mon comte d'avoir perdu ma fortune en France, sans plus penser à l'ouvrage de la Royne-Mère du Roy ou chose quelquonque de ce costé là. Aussi je confesse luy estre débiteur de tous les bons succès passez etc. Et pour le présent je ne sçay pas qu'il y at aulcun différent entre nous sinon quelq. malentendu touchant les mesures et symmétries de ceste galerie de Henry le Grand. Je vous supplie dentendre s'il y a quelq. rayson en mon endroict me remettant entièrement à vostre jugement. On m'at envoyé les mesures de tous les tableaux dès le commencement les accompagnant monsieur l'Abbé de ses lettres fort exactement selon sa coustume et m'ayant gouverné selon ses ordres et fort avansé quelques pièces des plus grandes et importantes, comme le Triumphe du Roy au fond de la galerie depuis le mesme Mons. l'Abbé de St Ambroyse me retranche deux pieds de la haulteur de tableaux et aussi il hausse tant les fronsstipices sur les huys et portes qui perçent en quelques endroicts les tableaux que sans remède je suis contrainct d'estropier gaster et changer quasi tout ce que j'ay faict. Je confesse que je lay senti fort et plaint à Mons. l'Abbé mesme (nul aultre) le priant pour ne couper la teste au Roy assis sur son chariot triumphal me faire grâce d'un demy-pied, et aussi luy remonstrant lincommodité de l'accroissement des portes susdittes. Jay dict à la ronde que tant de traverses au commencement de cest ouvrage me sembloient des mauvais augures pour espérer un bon succès, me trouvant abattu de courage et à dire la vérité aulcunement degousté par ces nouveutez et changemens à mon très grand préjudice et de l'ouvrage mesme, lequel diminuera grandement de splendeur et lustre par ces retranchemens, toutesfoix si on les eult ordonnez de la sorte du commencement on pouvoit faire de la nécessité vertu. Ce non obstant je suis tout prest pour faire tout ce que me sera possible pour complaire e servir Mons. l'Abbé et je vous pryé me favoriser de vostre moyen. Quid enim mali feci.

Je vous en seray redevable de mon très humble service tout le durant de ma vie outre l'obligacion précédente qui ma mis au rang de ceulx qui font profession d'estre ce que je suis, Monsieur,

Vostre très humble et très affectueux serviteur,

Pietro-Paolo RUBENS.

Je vous prie m'excuser d'avoir pris la hardiesse d'escire ceste en la langue francoyse sans en avoir aucune cognoissance ce que jay faict seulement pour ceste foix en cas quil fust besoing de la communiquer à mons. de St Ambroyse.

Monsieur je vous prie de bayser bien humblement de ma part les mains à mons. vostre frère.

Anvers, ce 1630.

Une dernière lettre nous est parvenue. Elle est datée de mars 1631, et clôture la plus volumineuse partie de la correspondance du peintre.

72¹⁷⁷

Très cher Monsieur,

Je dois à V. S. les réponses à deux lettres, celle du 17 janvier et celle du 10 février, que j'ai reçues des mains de Son frère, quand celui-ci m'a fait l'honneur de me rendre visite, et par Sa grande amabilité et Son exquise courtoisie, m'a montré qu'il est réellement le frère de V. S.

Je crois que le Duc son maître a quitté notre pays sans beaucoup de regrets. Il m'a raconté lui-même, en effet, qu'il n'a pas eu beaucoup à se louer des marquis d'Aytona et Léganès, qui, de leur côté, ont été très indignés et très scandalisés de ses manières d'agir. Le duc de Vendôme, en effet, se faisait appeler Altesse et recevait la visite des Grands d'Espagne en les attendant de pied ferme dans son salon, et en n'esquissant même pas, à leur sortie, le geste de les reconduire. La chose a paru d'autant plus ahurissante que le prince de Condé s'était contenté du titre d'Excellence et s'était soumis aux usages de notre Cour. Les incidents de Bruxelles ont eu des conséquences : à son arrivée et à son départ d'Anvers, il ne fut salué que par un seul coup de canon, et on lui refusa l'entrée de la citadelle. Il en fut très mortifié, et moi-même, j'ai éprouvé de vifs regrets à le voir s'en aller avec au cœur un tel ressentiment. Il est vrai qu'il se déclarait tout à fait satisfait de la réception que lui avait faite la Sérénissime Infante.

Voici un de ses hauts faits à Bruxelles ; le jeune prince de Chimay étant venu le voir, le duc de Mercœur voulut, à son départ, le reconduire, mais son père le retint ; ce geste fut pris ici de très mauvaise part. Pour le reste, il est parti sans rendre la visite que les deux marquis lui avaient faite, en se faisant excuser par un page, la veille de son départ, au soir, sous prétexte d'une indisposition.

Mais laissons ce Prince errer par le monde. Il ne manquera pas de recevoir les hommages dus à ses mérites et à son rang, et examinons plutôt les nouvelles de la Cour de France ; elles sont, certes, très importantes, et il faut prier Dieu que la catastrophe ne soit pas irréparable. Je suis bien content qu'une discussion sur les dimensions des tableaux avec l'abbé de Saint-Ambroise m'ait retenu, pendant quatre mois et plus, de me mettre à l'ouvrage. On dirait vraiment qu'un bon génie m'a empêché de m'aventurer plus avant, car je tiens tout ce que j'ai fait jusqu'ici pour du temps perdu ; j'estime qu'un personnage éminent doit finir par renoncer à ses projets, et le souvenir de ma première aventure me fera prendre désormais de telles précautions, que je ne m'embarquerai plus sur de vagues espoirs. Somme toute, les Cours sont livrées à trop de hasards, et celle de France beaucoup plus qu'aucune autre. Mais il est difficile de bien apprécier les choses qui se passent au loin, et c'est pourquoi je me tairai, plutôt que de juger à la légère.

Nous nous préparons à la guerre avec plus d'ardeur que jamais, l'Espagne nous ayant donné plus d'argent que de coutume, et toutes les

provinces étant résolues de faire un suprême effort pour entretenir, de leurs propres deniers, une armée imposante : aussi pouvons-nous espérer que les progrès de l'ennemi seront coupés cette année.

N'ayant rien d'autre à dire à V. S., je me recommande très humblement à Ses bonnes grâces et à celles de Son frère, et je baise Leurs mains à tous deux, très affectueusement, restant toujours

De V. S. très illustre, le fidèle serviteur,

Pierre-Paul RUBENS.

Le marquis de Santa-Cruz arrive de Milan pour prendre le commandement des armées royales en Flandre. On croit qu'il est déjà en route.

Je peux trouver ici les livres que V. S. énumère dans Sa lettre, et en particulier ceux de l'Empereur Julien et des Astrologues grecs. Il est donc inutile de me les envoyer. Je n'en reste pas moins très reconnaissant à V. S. de me les avoir offerts.

Anvers, 27 mars 1631.

1 En italien. (Bibliothèque nationale.)

2 Une peste épidémique épouvantait Paris à cette époque.

3 Ces « instruments » dont parle Rubens, ainsi que les réflexions dont il en accompagne la description, auraient suffi, sans doute, à désenchanter Peiresc et à l'éclairer sur la valeur de ses recherches scientifiques. Il est, d'ailleurs, plaisant de voir combien, à cette époque où la politique ne l'a pas encore tenté, Rubens cherche à se donner le masque du savant et de l'humaniste curieux à la fois des choses de l'antiquité et des problèmes de la physique, et ne dédaignant même pas de parler de son « cabinet secret ».

4 Louis Chaduc, célèbre collectionneur de médailles et d'intailles érotiques. Il avait refusé à Peiresc l'autorisation d'en prendre des empreintes et l'autre espérait se venger de ce refus en se procurant plusieurs pièces rares que Chaduc ne possédait pas encore.

5 En italien. (Bibliothèque Méjanès à Aix.)

6 Secte de magiciens se réclamant de Basilide d'Alexandrie, l'hérésarque qui vivait au II^e siècle.

7 Grégoire XV venait de mourir, et un conclave était réuni pour élire son successeur. Celui-ci fut Urbain VIII. Le Cardinal della Cueva, qui résidait dans les Pays-Bas où il assistait de ses conseils les Archiducs, s'était rendu aussi insupportable aux habitants des Pays-Bas que, précédemment, aux Vénitiens. Ils finirent par obtenir son rappel.

8 En italien. (Bibliothèque de La Haye.)

9 Le jeune cardinal Barberini, neveu du nouveau Pape, dont la mission diplomatique fut étouffée sous les fêtes, les réceptions et les honneurs.

10 Geronimo Aleandro. qui accompagnait le Nonce, était un humaniste romain de grande culture.

11 Personnages de la suite du Cardinal. Le second nommé était un philologue et un musicologue florentin notoire.

12 L'original de cette lettre, rédigée en italien, est perdu. On en conserve une copie à la Bibliothèque Méjanès d'Aix.

13 Il s'agit des fameuses « Noces Aldobrandines » aujourd'hui au Vatican.

14 En italien. (Bibliothèque de La Haye.)

15 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque nationale.)

16 John Selden, historien, jurisconsulte et philologue célèbre, né en 1584 et mort en 1654. Il milita dans la politique démocratique et fit o position au Roi. Il peut même être considéré comme un des précurseurs de la Révolution de 1648, dans laquelle il ne joua, cependant, vu son âge et ses préoccupations intellectuelles, qu'un rôle très secondaire.

17 Rubens avait rencontré ce personnage en Belgique, lors de la mission du Comte Carlisle, à la suite duquel il était attaché. Il en parla aussitôt à Pierre Dupuy. Après avoir rempli les fonctions d'ambassadeur à La Haye, où il remplaça Sir Dudley Carleton, il acheva sa carrière comme archiviste du Royaume.

18 Cornelis Drebbel, physicien et philosophe hollandais, qui vivait en Angleterre. Il inventa un microscope et un thermomètre, et dessina les plans d'un sous-marin. Né en 1572, il mourut en 1634.

19 Cette lettre, en italien, est conservée dans une collection anglaise. La présente traduction a été faite sur le texte de Max Rooses.

20 En italien. (Bibliothèque nationale.)

21 En italien. (Cabinet des Estampes du British Museum.)

22 Rubens accumule ici les contre-vérités. La gravure porte la date de 1631 et Rubens n'a pas quitté Anvers durant toute cette année. Le peintre décale volontairement, et pour les besoins de sa cause, la date des missions diplomatiques qu'il a accomplies, et il cherche à améliorer ses thèses en trompant ses amis et son avocat. Il est assez piquant de rapprocher ce procédé de discussion de l'affirmation qui l'accompagne à quelques lignes d'intervalle, et par laquelle Rubens vante son pacifisme publics et privatim.

23 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Méjanès d'Aix.)

24 Si on accordait foi aux paroles de Rubens, on ne comprendrait guère pourquoi, dans une lettre précédente, il s'est plaint du « préjudice énorme » que lui inflige son adversaire, ni dans quel but il aurait entamé une procédure difficile, longue et coûteuse.

25 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Méjanès d'Aix.)

26 On a vu, dans la correspondance diplomatique du peintre, la vérité sur cette affaire, et comment Rubens, non sans subir de durs affronts, fut contraint d'abandonner ses projets.

27 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Méjanès d'Aix.)

28 Les Noces Aldobrandines.

29 En français. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque royale de La Haye.)

30 Voir la première lettre de Rubens à Peiresc.

31 Théophile de Viau, emprisonné après la publication de son Parnasse Satyrique, et condamné à mort comme huguenot et débauché.

32 Spinola.

33 Charles-Alexandre de Croy d'Havré, historiographe des Pays-Bas pour les années 1600-1606, assassiné en novembre 1624 par un page qui réussit à s'enfuir et ne fut jamais rejoint.

34 En français. Original perdu. (Copie de la Bibliothèque royale de La Haye.)

35 Claude Magis, abbé de Saint-Ambroise, trésorier de Marie de Médicis, aumônier de la Cour et collectionneur de tableaux. Il traita avec Rubens, au nom de la reine, au moment où celle-ci commanda au peintre la série de grands tableaux allégoriques aujourd'hui au Louvre, et reçut, comme « commission d'intermédiaire », plusieurs esquisses.

36 Le cardinal d'Ossat fut le casuiste habile chargé d'accommoder les variations du roi Henri IV et de régulariser son divorce.

37 Philippe de Mornay, seigneur du Plessis, diplomate et historiographe d'Henri IV, et théologien protestant. Il avait fait, vers 1580, un long séjour dans les Pays-Bas.

38 Jacques Chifflet, français d'origine, médecin, archéologue et conseiller de l'Archiduchesse, et après elle, du Cardinal-Infant.

39 En français. Original perdu. (Copie de la Bibliothèque royale de La Haye.)

40 Cette profession de foi antipolitique et internationaliste, de la part d'un homme qui n'a d'autre passion que la politique ni d'autre pensée directrice que le nationalisme, s'éclaire quand on songe que Rubens écrit à un Français. La seule idée politique qu'il eut et défendit durant toute sa vie fut la francophobie exaspérée, et trois mois à peine après sa lettre, il intriguait à Paris même auprès de Buckingham pour dresser la Cour de Londres contre celle de Paris. Il est donc logique qu'il cherche à se donner l'aspect d'un homme indifférent à tout, « sauf à ses bagues et à sa personne », aussi fat que dénué de préjugés, et requis tout entier par son art et des recherches aussi scientifiques que celle du mouvement perpétuel.

41 En italien. Original perdu, (Copie de la Bibliothèque Méjanès d'Aix)

42 La ville s'était rendue à Spinola le 5 juin, après un siège très pénible et très long, sur lequel, rétrospectivement, et à propos du siège de La Rochelle, Rubens reviendra à maintes reprises dans sa correspondance avec Pierre Dupuy. C'est cette victoire, la plus importante que les Espagnols aient jamais remportée dans les Flandres, que Velazquez a immortalisée.

43 En italien. (Archives d'Anvers.)

44 Les deux premiers livres dont parle Rubens sont des œuvres de son frère Philippe.

45 Un des aides de Rubens.

46 M. d'Argouges, trésorier de Marie de Médicis, qui avait également exigé un tableau comme « Commission d'intermédiaire ».

47 Il s'agissait de publier un recueil de gravures d'après des camées antiques.

48 En italien. (Bibliothèque Méjanès d'Aix.)

49 En italien. (Bibliothèque Méjanès d'Aix.)

50 En italien, Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Inguibert à Carpentras.)

51 Cette peste est un excellent prétexte saisi par Rubens pour expliquer sa longue absence et son séjour à Bruxelles. En fait, il resta dans la capitale jusqu'en février 1626, c'est-à-dire pendant six mois.

52 Peiresc et Valavez venaient de perdre leur père, Renaud de Fabri, seigneur de Calas.

53 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Inguibert à Carpentras.)

54 C'est le fameux marquis de Leganès, un des plus habiles et des plus célèbres conseillers de la Couronne d'Espagne.

55 M. de Vaudemont, c'est François II, duc de Lorraine, qui venait d'abdiquer en faveur de son fils.

56 En italien. Original perdu. (Copie de la Bibliothèque Méjanès à Aix.)

57 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Inguibert à Carpentras.)

58 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Méjanès à Aix.)

59 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Méjanès à Aix.)

60 En italien. Original perdu. (Copie d'un fragment à la Bibliothèque Inguibert à Carpentras.)

61 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Méjanès à Aix.)

62 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Méjanès à Aix.)

63 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Méjanès à Aix.)

64 En italien. Original perdu. (Copie de quelques fragments à la Bibliothèque Inguibert à Carpentras.)

65 Bataille de Luther, 27 août 1626.

66 En italien. (Bibliothèque nationale.)

67 En italien. (Museo Civico de Turin.)

68 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Inguibert, à Carpentras.)

69 Les événements racontés ici par Rubens se rapportent à la période danoise de la Guerre de Trente ans, c'est-à-dire à un moment où cette guerre avait encore un caractère religieux. Le soulèvement des paysans est lui-même une phase de la lutte des masses protestantes contre l'Empereur catholique.

70 En italien. Original perdu. (Copie au Musée Inguibert, à Carpentras.)

71 En italien. (Collection anglaise.) Traduite sur le texte publié dans le Codex de Max Rooses.

72 Michel Ophoven, dit Ophovius, professeur de théologie à l'Université de Louvain, puis à celle de Bologne. Il fut l'ami et le confesseur de Rubens. Après l'exploit auquel celui-ci fait allusion, il fut échangé contre un autre prisonnier, et devint évêque de Bois-le-Duc.

73 En italien. Original perdu. (Copie au Musée Inguibert, à Carpentras.)

74 Jésuite dont un livre de théologie venait d'être condamné par les autorités ecclésiastiques.

75 En italien. (Bibliothèque nationale.)

76 Chef des Hongrois.

77 En italien. Jadis dans une collection anglaise. Traduite sur le texte publié dans le Codex de Max Rooses.

78 En italien. (Conservée jadis à la Bibliothèque nationale, où elle a été volée.) Traduite sur le texte publié par E. Gachet.

79 Ce procès du maréchal d'Ornano et du comte de Charolais, coupables d'avoir comploté contre Richelieu, appartient à l'histoire politique et amoureuse de la Cour de France. Il est trop connu, jusque dans ses détails, pour qu'il soit nécessaire d'y insister.

80 Célèbre maréchal et ambassadeur de France.

81 Olivarez détestait Buckingham ; celui-ci mort, son anglophobie s'atténua, et Rubens aura plus que tout autre l'occasion de s'en apercevoir, puisqu'il s'attachera à reprendre la politique du comte de Gondomar,

82 En italien. (Jadis à la Bibliothèque nationale, où elle a été volée.) Traduite sur le texte publié par E. Gachet.

83 L'excellent peintre Michel Mierevelt.

84 En italien. (Jadis à la Bibliothèque nationale, où elle a été volée.) Traduite sur le texte publié par E. Gachet.

85 En italien. (Bibliothèque nationale.)

86 Une attaque de goutte.

87 Il est certain que les excellentes relations que Rubens entretenait avec la Cour de Londres, et dont la vente de ses collections à Buckingham était la preuve, n'étaient pas faites pour calmer les suspensions des nationalistes.

88 En italien. (Jadis à la Bibliothèque nationale, où elle a été volée.) Traduite sur le texte publié par E. Gachet.

89 En italien. (Jadis conservée à la Bibliothèque nationale où elle a été volée.) Traduite sur le texte publié par E. Gachet.

90 Il s'agit de la perte de plusieurs galions chargés d'or, qui sombrèrent non loin des côtes de France où la tempête les avait poussés.

91 En italien. (Bibliothèque nationale.)

92 En italien. (Bibliothèque nationale.)

93 Abrogation du Décret financier pris par le Roi d'Espagne, et dont il est question dans la lettre précédente.

94 En italien. (Bibliothèque nationale.)

95 François van Aertsens, célèbre diplomate des Provinces-Unies, qui dirigea toutes les négociations de celles-ci avec la France et l'Angleterre et résuma pendant près d'un demi-siècle (1598-1641) l'activité internationale de son pays. Son habileté lui avait valu l'admiration et la sympathie de Richelieu.

96 En italien. (Jadis à la Bibliothèque nationale, où elle fut volée. Depuis, passée en vente publique à Londres.) Traduite sur le texte publié par E. Gachet.

97 Papabile.

98 En italien. (Bibliothèque nationale.)

99 En italien. (Bibliothèque nationale.)

100 En italien. (Bibliothèque nationale.)

101 Il s'agit du fameux duel entre François de Montmorency, comte de Bouteville, et le marquis de Beuvron. L'histoire de ce duel et du procès qui suivit est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'y insister ici.

102 Nonce du Pape à Paris.

103 En italien. (Bibliothèque Inguimbert, à Carpentras.)

104 En italien. (Bibliothèque nationale.)

105 Ils s'étaient provoqués en duel à la Cour même, sans d'ailleurs donner une suite quelconque à cette provocation.

106 Proverbe italien : chi a tempo ha vita.

107 En italien. Original perdu. (Copie à la Bibliothèque Inguimbert à Carpentras.)

108 En italien. (Jadis à la Bibliothèque nationale, où elle a été volée.) Traduite sur le texte publié par E. Gachet.

109 Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, dite la Grande Mademoiselle, de qui le rôle, spécialement à l'heure de la Fronde, fut si important.

110 En italien. (Jadis à la Bibliothèque nationale, où elle fut volée.) Traduite sur le texte de E. Gachet.

111 Ferdinand, Cardinal-Infant, frère de Philippe IV, devrait être, en effet, le successeur de l'archiduchesse Isabelle. Son arrivée, plusieurs fois annoncée, fut toujours remise, et le Prince n'arriva à Bruxelles que plusieurs années plus tard, après la mort de sa tante.

112 En italien. (Bibliothèque nationale.)

113 Rubens négocie avec Gerbier. On a pu voir, dans la partie de sa correspondance qui se rapporte à ces négociations, qu'il fit à cette occasion

plusieurs séjours en Hollande. C'est pendant l'intervalle entre deux de ces séjours que la présente lettre fut écrite.

114 En italien. (Bibliothèque nationale.)

115 En italien. (Bibliothèque nationale.)

116 En italien. Bibliothèque nationale.)

117 En italien. (Bibliothèque nationale.)

118 En italien. (Bibliothèque nationale.)

119 En italien. (Bibliothèque nationale.)

120 En italien. (Bibliothèque nationale.)

121 En italien. Original perdu. Traduite sur le texte publié par J.-J. Merlo. (« Nachrichten von dem Leben und den Werken Kolnischer Künstler » 1850.)

122 En italien. Original perdu. Traduite sur le texte publié par J.-J. Merlo. (loc. cit.)

123 En italien. (Bibliothèque nationale.

124 En italien. (Bibliothèque nationale.)

125 Ouvrage du Père Goulu contre Jean-Louis de Balzac. Cette polémique fut une des plus acharnées et des plus amusantes du XVII^e siècle littéraire français.

126 En italien. Original perdu. (Copie de la Bibliothèque Inguibert, à Carpentras.)

127 En italien. (Bibliothèque nationale de Florence.)

128 Ambassadeur extraordinaire du Roi de France, à Madrid.

129 En italien. (British Museum.)

130 En italien. (British Museum.)

131 En français dans le texte.

132 En italien. (Archives communales d'Anvers.)

133 Vincent II.

134 En italien. (Bibliothèque nationale.)

135 Successeur provisoire de Vincent II. Les œuvres d'art que celui-ci avaient vendues à Buckingham (suivant l'exemple de Rubens, dont l'indignation ne se justifie guère) traversèrent paisiblement la France et gagnèrent Londres, comme si la guerre n'avait jamais existé entre les deux États. Très heureusement, le duc de Nevers ne put pas suivre le conseil de Rubens, car toute la collection aurait péri au sac de Mantoue par les Impériaux, en 1630, ou aurait été dispersée aux quatre vents.

136 En italien. (Bibliothèque nationale.)

137 Rubens se montre ici le vrai contemporain des beaux esprits dont le plus constant souci était d'être obscurs.

138 En italien. (Bibliothèque nationale.)

139 Il s'agit d'une Galerie Henri IV qui aurait fait pendant à la Galerie Marie de Médicis. Elle ne fut jamais réalisée.

140 En italien. (Bibliothèque nationale.)

141 La flotte espagnole, conduite par l'amiral Don Frédéric de Tolède, avait rallié les côtes de France et le port de Morbihan, à l'heure où, les Anglais ayant été chassés de l'île de Ré, le danger avait disparu. Le Roi de France se soucia fort peu de conserver la flotte espagnole dans un de ses ports et la renvoya d'où elle venait.

142 En italien. (Collection anglaise.) Traduite sur le texte du Codex de Max Rooses.

143 En italien. (Bibliothèque nationale.)

144 En italien. (Bibliothèque nationale.)

145 En italien. (Bibliothèque nationale.)

146 Lukas Holstein, dit Holstenius, philologue et grammairien allemand, qui vécut à Paris vers 1627, puis alla se fixer à Rome, où il mourut, en 1661, dans les hautes fonctions de bibliothécaire du Vatican.

147 En italien. (Bibliothèque nationale.)

148 En italien. Original perdu. (Copie de la Bibliothèque Inguibert, à Carpentras.)

149 En italien. Original perdu. (Copie de la Bibliothèque Inguibert, à Carpentras.)

150 En italien. (Jadis à la Bibliothèque nationale, où elle fut volée.) Traduite sur le texte publié par E. Gachet.

151 En italien. (Bibliothèque nationale.)

152 En italien. (Jadis à la Bibliothèque nationale où elle a été volée.) Traduite sur le texte publié par E. Gachet.

153 Ce Montaigu avait été embastillé comme agent secret et espion anglais.

154 Rubens parle du retour en grâce de Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, compromise dans une obscure affaire d'intrigues autour de la reine d'Angleterre, Henriette de France.

155 Conseiller de Castille et jurisconsulte

156 En italien. (Collection privée italienne.) Traduite sur le texte du Codex de Max Rooses,

157 En italien. (Bibliothèque royale de Bruxelles.)

158 En italien. (Collection italienne.) Traduite sur le texte du Codex de Max Rooses.

159 En italien. (Jadis à la Bibliothèque nationale, où elle fut volée.) Traduite sur le texte publié par E. Gachet.

160 En italien. (Bibliothèque nationale.)

161 William Boswell, célèbre poète et humaniste anglais. On sait aussi qu'il accomplit d'importantes fonctions diplomatiques ; il remplaça, entre autres charges, Dudley Carleton comme ambassadeur à La Haye.

162 En italien. (Bibliothèque nationale.)

163 En italien. (Collection italienne.) Traduite sur le texte du Codex de Max Rooses.

164 Allard, seigneur des Plans ou d'Esplang, ami et voisin de Peiresc, (ses terres étaient proches d'Aix), correspondant des Dupuy et ami intime de Louis XIII.

165 En italien, (Bibliothèque nationale.)

166 En italien. (Collection milanaise.)

167 Adressée à Jacques Dupuy.

168 Cette lettre est très endommagée. Certains mots et certains membres de phrases ont dû être reconstitué ?.

169 En italien. Bibliothèque publique de Nantes.

170 En italien. (Bibliothèque nationale.)

171 Voir la cause de ce voyage à Madrid et l'origine de ces missions dans les commentaires des lettres diplomatiques de Rubens.

172 En italien. (Collection anglaise.) Traduite sur le texte du Codex de Max Rooses.

173 En italien. (Bibliothèque nationale.)

174 Rubens parle ici, en faisant allusion à certaines mésaventures de sa carrière politique, du célèbre historien et juriste John Selden, qui fut, selon l'expression de ses contemporains, la gloire de l'Angleterre durant tout le deuxième quart du XVII^e siècle. (Il mourut septuagénaire en 1654.)

175 En français. (Bibliothèque nationale.)

176 La phrase en italique est en espagnol dans le texte.

177 En italien. (Collection particulière.) Traduite sur le texte du Codex de Max Rooses.

Correspondance

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65741124>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr